





*The R. Hon.^{ble} Robert D'Arcy,
Earl of Holderness*



N^{os} 94. 46. 11^{1/2}. 28.

complet: A - R⁴, A - S⁴, 136 pp., 146 pp. +
6 ff. n. num., 155 pp.

C.C.

Desynde the le Sch. n. 5. 15 1/2 ff.
Heron de Bordenix 41 ff.
Valentin x Bron
be 4 ff. 3 pages 3 ff.

Album, cat 1954
galerie, no. 7. 6000

LIVRE SECOND

DE HUON

D E

20k
32 (1)

BORDEAUX

PAIR DE FRANCE, ET
Duc de Guyenne.

CONTENANT SES FAITS ET ACTES HEROYQUES,
*compris en deux Livres. Autant recreatifs que de longtems
ait été lû.*

Reveu & corrigé de nouveau.



A TROYES,
Chez la Veuve PIERRE GARNIER, Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.



L E

SECONDE LIVRE

Du Noble & Vaillant Huon, Duc de Bordeaux, & Pair de France.

Comment le bon Evêque de Bordeaux par fortune de vent vint arriver au Chasteau de l'Aymant, où il trouva Huon de Bordeaux, & des devises qu'ils eurent ensemble.

SIRE, cedit l'Evêque, puis que savoir vous plaît la vérité, je vous la veux dire, sçachez que je suis né & natif de Bordeaux, dont je suis Evêque & j'ai été l'espace de vingt ans; mais dévotion me prit d'aller au voyage du St. Sepulchre, mais à Dieu ne plût pour empêcher que là puissions aller, car au départir que fîmes de Lisbonne, une tourmente s'éleva, que notre nef, qui étoit belle & riche, & mout bien garnie de gens, il convint par fortune qu'elle se vint rendre à

l'encontre d'une roche, tellement que la nef se rompit en pièces, & n'y demeura homme qui dedans fat, que tous se furent noyez & peris en mer, hors moi & mon Chapelain, qui est mon neveu, lequel vous voyez ici présent, si nous mêmes tous deux sur le mast de notre nef, qui sur l'eau alloit flotant où nous étions en danger de perir, quand par la grace de notre Seigneur, le patron de la nef qui est là haut arriva par fortune au port près du rocher, où notre nef étoit perie, auquel je pria pour l'amour de Dieu, qu'il nous voulût aider à sauver; le patron qui est bon & loyal prud'homme eut pitié de nous, & nous prit & mit dedans la nef, &

DE HUON DE BORDEAUX.

nous départit de ses biens autent que si les freres eussions été.

Or sire, je vous ai dit & compris notre aventure, quand par le patron fîmes trouver, entendre lui almes que j'étois Evêque de Lisbonne, parce que de nul eusse meilleure compaignie si je vous prie que me pardonniez, parce que si fort vous regarde, & vous dirai la cause pourquoi je le fais. Avis m'est que devant moi je regarde le Duc Sevin de Bordeaux, qui mout souef me nourrit en ma jeunesse, & dirois si jeuns s'étez que ce fût il, tant bien lui ressemblez, de tous ses faictures il m'envoya en la Cité de Rome vers notre Saint Pere, à qui je suis parent, & m'a fait mout de bien; car il m'a donné l'Evêché de Milan, or est mort le Duc Sevin, & ne sont demeurés que deux fils, dont l'aîné a nom Huon & l'autre Girard; Huon fut mandé à Paris pardevers le Roi Charlemagne, si lui advint une merveilleuse aventure; car il occit le fils du Roi en son corps deffendant & non sçachant que c'étoit lui, par quoi le Roi de France le bannit de son Royaume, si l'envoya vers l'Amiral Gaudissis faire son message. Depuis il retourna en France, puis il a eu grande guerre à l'Empereur d'Allemagne: de plus avant je n'en sçavois parler; mout me déplait de ce qu'on ne sçait qu'il est devenu; car mon pere, qui frere étoit de l'Abbé de Clugny, nourri long ms Huon en sa jeunesse, avast que le Duc Sevin son pere mourût; car mon Pere le prit & l'endit &rina, dont j'ai grande douleur au cœur, de ce qu'on n'a pût sçavoir ce qu'il est devenu depuis qu'il est la paix faite au Roi de France. Quand Huon entendit le bon Evêque, tout le saag lui mua, & lui dit en l'accollant doucement: Sire, vous êtes mon cousin je suis Huon qui passa la Mer, & qui vers l'Admiral Gaudisse alla, j'occis, puis em-

menai la fille Esclamonde, laquelle par le Saint Pere me fut baillé, & nous épousa tous deux laquelle j'ai laissée dedans la cité de Bordeaux en grand souffrance & grande pauvreté, laquelle est assiegée de l'Empereur d'Allemagne, je crois fermement que ja soit prise. Quand l'Evêque entendit Huon, mout fort commença à pleurer, & Huon le baïsa & embrassa, en lui disant: Sire cousin, bien êtes heureux que telle aventure vous est survenue de m'avoir icy trouvé; car jamais n'en fussiez parti sans mort recevoir. Sire cousin, die l'Evêque, bien en dois louer Notre Seigneur que telle aventure m'a envoyé, mais Sire je vous prie que à manger me veuillez donner, car si vain & si las me sens de la grand faim en quoi je suis qu'à grand peine me puis-je soutenir sur mes pieds. Cousin, dit Huon, s'il plaît à Dieu je vous menerai en tel lieu où aurez assez à boire & à manger. Lors Huon le prit par la main & le mena dedans le Palais parmi les chambres, dont l'Evêque fut tout ébahi de voir les grandes richesses qui léans étoient que tout en fut émerveillé.

Puis après qu'il eut tout montré il dévala au cellier en bas, & l'Evêque vit & regarda tous les appareils & les larmes qui là dedans étoient, mais l'Evêque se donna grand merveille de ce que nul d'eux ne parloit, il passa outre avec Huon en les saluant, puis entrèrent dedans la riche chambre en laquelle étoit la table mise chargée de tous biens, ainsi que paravant avoit été trouvée. Là trouverent les serviteurs de léans qui à lever leur donnerent, puis s'assirent tous trois, quand ils furent assis, Huon apella l'Evêque & lui dit: sire je vous conjure sur le Saint Sacrement de Prêrise qu'avez reçu, que si hardi ne foyez vous de votre Chapelain de manger na seul morceau de viande, en cas que

LIVRE SECOND

soyez en un seul péché mortel, & pour ce vous advise que si en aucun vous sentez que tantôt vous confessiez à votre Chapelain & lui à vous, & surtout le faites & touchez à la viande jamais ne mangerez, que ne mourrez tous deux.

Et quand l'Evêque entendit Huon, il s'en donna grandes merveilles, & dit: Sire, cousin, au plaisir de Dieu je me sens en bon état pour attendre la mort; car quand je partir de Rome mon neveu & moi fûmes par le S. Pere confessés & absous de tous nos péchés, & encore depuis qu'en-trâmes en mer, & ne sentons en nous que ayons fait quelque péché depuis. Quand Huon entendit le bon Evêque, il lui dit: Sire, cousin, puis qu'en ce point êtes tous deux, bien pouvez boire & manger à votre plaisir, laquelle chose ils firent, car grand mestier en avoient, ils firent tous trois moult richement servis & ne sçurent sou-haiter ne demander chose qui leur vint à plaisir que tôt se leur fut apporté ne mise devant eux, le bon Evêque ben & man-gea, aussi fit son neveu lesquels ne se pou-voient ébahir des grandes richesses qui là-dedans étoient, le chant des oysseaux, qui bien chantoient qu'avis étoit à l'Evêque & à son neveu, car telle odeur & telle douceur jettoient les herbes & les fleurs, qui par-léas étoient esparles, qu'ils ne sçurent que penser pour la grande odeur qu'elles sentoient & se donnerent grandes merveil-les de voir aviser les serviteurs de léas, qui un seul mot ne répondirent, moult vo-lontiers l'eussent demandé à Huon; mais ils n'osèrent pour ce qu'expressément leur avoit deffendu que rien n'enquerissent, ainsi passerent leur dîner en grande joye, & en grand soulas, puis quand ils eurent dîné & mangé à leur plaisir, les nappes furent levées & lavèrent leurs mains, puis l'Evê-

que & son Chapelain dirent les graces moult dévotement. Après ce Huon prit l'Evêque par la main, & lui dit: Sire, cousin, je veux que là vos allions, puis après irez là-bas sur la nef surquoi vous êtes ve-nu, & direz à tous ceux qui là-dedans sont que si tous ne veulent mourir, qu'iscon-triment se fassent baptiser, vous ferez dresser des tonneaux & des cuves, lesquelles ferez emplir d'eau de la mer: si les beniffes & les baptisez là-dedans & irai après vous l'épée au poing, ainsi que s'il y a aucun qui de ce faite soient refusant, je leur trancherai le chef. Sire, dit l'Evêque je ferai votre bon plaisir: lors s'arma de toutes armes, & s'en partit du Château avec l'Evêque & son neveu, ils descendirent en bas vers la nef, quand là furent venus, ils entrèrent dedans & trouverent Climax le maître de tous qui tant avoit sermonné les Sarrazins que tous les avoit convertis, excepté dix qui entendre lui firent d'être & devenir bons Chrétiens; mais leurs pensées alloit tout au-tres; car tous dix ensemble s'étoient con-clus en leur courage de non renoncer la loi de Mahom pour croire en celle de Jesus-Christ; mais contents étoient d'eux faire baptiser, afin que là se montrassent de fain: quand Huon & l'Evêque furent là venus le bon Evêque leur commença à parler en haut & leur dit, ainsi: Seigneur, je vous supplie à tous que dire me veuillez si votre intencion est de bon cœur sans feintise croi-re en la Loi de Jesus-Christ, & de laisser la fausse & détectable loi de Mahom qui rien ne vaut, & de recevoir le S. Sacrement de Baptême. Sire, répondirent tous ceux qui là étoient nous vous prions que tôt nous délivriez, car nous enrageons de fine fami-ne qui nous presse si fort que plus n'en pou-vons endurer ne souffrir, & quand Huon les eut entendus il loua Dieu & en eut si grande lieffe qu'il ne sçavoit qu'il devoit

DE HUON DE BORDEAUX.

faire, dont l'Evêque & son Chapelain les confessèrent tous & absolvèrent, & firent tirer deux grandes cuves d'eau, lesquelles ils furent baptisez, puis s'écrièrent ensem-ble vers Huon, & lui dirent: Sire, pour l'a-mour de Dieu, nous vous prions qu'à man-ger nous faites apporter. Seigneurs, dit Huon, allez tôt en aurez tant que vous se-rez remplis & ôtez de famine; lors Huon fut joyeux, & l'Evêque & son Chapelain s'en départirent & vinrent au Château & prirent via, viande & toutes celles qui là étoient appareillées, si les apportèrent tous trois leurs cols chargés jusqu'à la nef, si firent assieoir tous les marchands puis quand tous furent assis, la viande leur fut mise devant, & le vin versé en coupes & en hanap, là étoient assis les six Sarrazins qui le Baptême avoient reçu saintement: si commencerent chacun de prendre le pre-mier morceau & mettre en leur bouche; mais si-tôt ne lui sçurent mettre qu'in-continant & sobitement ne moururent: quand les autres marchands virent ce ils furent ébahis, & regarderent l'un l'autre si ne s'osoient approcher de la viande, car tous eussent été morts. Seigneurs, ce dit Huon, ja de ce ne soyez ébahis; car les dix hommes qui là sont morts s'étoient faits baptiser pour avoir leurs vies & avoir à manger & non pas de bon cœur, ne pour l'amour de Dieu, parquoi ne soyez en rien épouventez. beuvez & si mangez à votre aise, car allez vous en ferai apporter.

Quand les marchands entendirent Huon, qui leur dit, que ceux qui morts étoient n'étoient pas vrais Chrétiens, ils furent éba-his, si commencerent à manger & à boi-re: puis quand tous eurent beu & mangé à leur plaisir ils se leverent de table & prirent & chargerent tout leur avoir & la richesse, & la marchandise qui dedans la nef étoit, si l'emportèrent au Château

puis quand là furent venus eurent grande joye & plaisir de voir & regarder les sal-les & les riches chambres qui par léas é-toient; car tant d'or & d'avoir & de gran-des richesses y voyoient que tous étoient merveilleés, puis regarderent les riches lits & les chambres parées, où ils pouvoient coucher & reposer si bon leur sembloit puis virent le beau jardin qui moult étoit délectable à voir; moult regarderent à mont & à val, si leur sembloit plus beau & délec-table; car le châteu & la place étoit plus d'un trait d'arc en long & en large, moult se délecterent à le regarder, puis après ce que léas furent au jardin & es chambres que l'heure fut venue pour souper. Huon les mena au cellier & après en la chambre en laquelle étoit la table mise, où ils trou-verent vin & viande à grande foison, & quand ils eurent mangé ils s'en allèrent par les chambres du palais, & gissoient es lits que léas trouvoient, puis quand ce venoit le matin, le bon Evêque & son Chapelain chantoient la Messe devant Huon, & eux tous étoient présens; puis quand ils vou-loient manger, ils alloient au lieu ou autre-fois avoient été, là ou ils trouvoient tout ce qui leur venoit à plaisir, & qu'ils pou-voient désirer pour manger, & puis après tout le jour se tenoit au jardin pour eux reposer & salacier, souvent étoient prê-ches & admonêtes par l'Evêque auquel ils se confessoient tous & ainsi firent tous ensemble l'espace d'un mois entier en joye & en soulas; mais qui eut joye Huon ne l'a-voit pas grande; car trop lui canyoit pour ce que de léas ne pouvoit partir, moult souvent regrettoit Esclarmonde sa femme & sa belle fille Clairette & disoit: Dame toutefois que de vous me souvient & du daager auquel vous ai laissée, à peu que le cœur ne me part. Ha mauvais Empereur! tant me fait de mal souffrir, quand je pense

LIVRE SECOND

que déjà tu aye prins ma Cité, ma femme & ma fille mis en tes prisons, lesquels je voudrois que le plaisir de Dieu fut que icy dedans la tresse, jamais d'icy ne me voudrois partir, ne jamais ne ferai, si ce n'est par la grace de Dieu qui estans m'en jette. Hâstire Roi Oberon, que votre Royaume m'avez donné à tenir, si votre plaisir étoit de me secourir, bien tôt m'aurez mis hors de céans & aidé à détruire cet Empereur qui tout m'a fait de mal.

Comme Huon de Bordeaux se fit emporter par le Griffon lequel depuis il occit & cinq autres peris Griffons, & de la fontaine & du beau Jarin qu'il trouva, & du fruit de l'Arbre qui étoit près de la Fontaine.

Ainsi comme voyez se lamentoit, Huon par la salle du château de l'Aymant se promenoit, il s'approcha de la fenêtre, qui regardoit devers la merine: alors commença à regarder de loïn, & choisi veoir un mout grand & merveilleux oiseau; lequel étoit plus grand & plus gros que le plus puissant destrier, qui alors fut au monde, dont il fut mont émerveillé & vit qu'il venoit dessus l'arbre de la nef pour se reposer, puis après vit venir le grand oiseau de valier dedans la nef & prit aux ongles de ses pieds l'un des dix hommes qui en Dieu ne vouloient croire, lesquels ne pouvoient pourrir, & étoient en la nef tous entiers, si s'éleva à mont en l'air, & l'emporta aussi légèrement qu'un gros vautour emporteroit une perdrix.

Huon qui vit cela fut mout émerveillé, & regarda le Griffon quelle part il tourneroit, tant le regarda à vûe d'œil, qu'il le vit si loïn, qu'à grand peine le pouvoit il voir, & en regardant qu'il faisoit, il choisit un si grand rocher, lequel apparoissoit blanc à voir, qu'il lui sembloit que ce fut

du cristal. & dit en lui même, que s'il plaisoit à Dieu que cela fust, & sembloit qu'en celui lieu qu'il voyoit n'est aucun pays inhabitable. Si seroit qu'encore le lendemain viendroit, là s'appuyer pour sçavoir si le grand oiseau revieudroit querir sa proye, & lui sembla que si être vouloit dehors du Château de l'Aymant que bien se feroit porter par le Griffon & que si fort se feroit armer, que pouvoit n'auroit de lui mal faire, & que entre les morts s'iroit coucher armé de toutes armes, l'épée au poing. & puis quand il verra qu'il seroit au lieu où les faces du Griffon étoient, il livreroit bataille à celui qui l'auroit apporté; mais avant que ce fust, il faudra voir encore une fois la maison du Griffon, & s'en retourneroit à l'endroit où il étoit allé; car avis lui est si en cette part retourne, il convient que ce soit en terre ferme, & en lieu où on pourra aller quelque part que l'on voudra, & dit en lui même que par autre maniere lui est impossible de se jamais partir de leas. Quand Huon fut ainsi appuyé une espace de tems à la fenêtre, il retourna vers l'Évêque & les autres qui au beau Jardin étoient, sans leur dire ne faire semblant de chose qu'il eut en pensée de faire. Quand là fut venu, ils se devoient de plusieurs choses, & puis après quand l'heure fut venue d'aller manger, ils y allerent aias comme ils avoient accoutumés, & furent servis de ceux de leas, qui un sel mot ne leur disoient, puis quand ce vint la nuit que Huon fut couché, il alla penser à son affaire, désirant que le jour fût venu qu'il pût voir si le Griffon, que le jour de devant avoit veu retourneroit arriere au port querir sa proye: le jour vint Huon se leva & ouit la Messe, puis revint s'appuyer à la fenêtre, comme il avoit fait par avant, & y fut tant que de loïn il vit venir le grand Griffon,

lequel s'en revint mettre & poser sur le même arbre où il s'étoit déjà mis, & y fut assez bonne espace pour voir lequel il emporteroit de ceux qui là étoient morts & durant le tems qu'il y étoit, Huon le regarda, & lui sembla grand & cruel à voir: car le bec qu'il portoit étoit grand à merveille, grosse avoit la tête, & les yeux plus grands qu'un bien grand bassin à laver mais & ses yeux étoient plus rouges que la queue d'une fournaise, puis regarda les ongles qu'il portoit lesquels avoient très-grands & si très longs, que hideux étoit à les voir. Quand là eut été une espace de tems, il dévalla jos de l'arbre, ainsi comme il s'en partit, pour la grande pesanteur de lui, l'arbre se rompit en pieces. Quand dedans la nef fut descendu, il prit l'un des morts aux ongles, puis s'éleva contremont & s'en alla par dessus en l'air, si haut volant qu'en peu d'heures fut si loïn tant qu'à grand peine Huon le pût-il voir, & tira tout le chemin qu'aparavant il avoit fait, car Huon y mit toute son attente à le regarder & vit qu'il alloit vers le rocher qui étoit nommé le rocher d'Alexandre, pour ce que quand Alexandre eut passé les déserts d'la terre & qu'il alla parler aux arbres du Soleil & de la Lune, il vint en ce lieu en son retour, il se baigna en une fontaine qui sied assez près du rocher en une prairie, & y séjourna une grande espace de tems, si y vit de belles choses. A tant laisserai à parler de la roche & retournerai à parler de Huon, qui de tout afferma en son courage qu'il se laisseroit emporter par le Griffon & dit en lui même que plus cher aime se mettre & adventurez es perils de mort, que plus demeurer leas; car tel désir avoit de partir pour voir sa femme & sa fille, qu'il jeta hors de lui toute peur & crainte de mourir. Après qu'il eut vû que le Griffon s'en étoit allé, il revint vers l'Évêque, & ses compagnons, auxquels il raconta & de tout ce qu'il avoit veu, & en pensée de faire. Quand l'Évêque & tous ceux qui là étoient entendirent Huon, mout fort commencerent à pleurer en détordant leurs poings & arrachant leurs barbes & leurs cheveux, & demenant le plus grand deuil du monde, & crioient à haut cry: ha sire cousin, dit l'Évêque, j mais ne vous advisez de prendre cette folle aventure; pas ne devez querir votre mort, jusqu'à ce qu'il plaira à Notre Seigneur que votre heure soit venue. Pour Dieu ne nous délaissiez pas, mais demeurez avec nous: Seigneurs ce dit Huon, quand en souverance me vient du danger, en quoi j'ai laissé ma femme ma petite fille ma cité & tous mes Barons, mes Bourgeois & mes Borgeoises, le cœur me tressaut de courroux qu'à peu que je meure: vous demeurerez tous icy en la garde de notre Seigneur, & je prendrai telle aventure que Dieu me voudra envoyer, & vous prie à tous que de cette chose ne me parliez plus. Quand l'Évêque son neveu & tous les autres entendirent que nullement ne pouvoient détourner Huon de faire son entreprise, le deuil qu'il demurerent n'est nul qui dire le vous sceust ni les pleurs & regrets que pour lui firent, & ainsi en deuil & en tristesse passerent la nuit & le jour, jusqu'à lendemain que Huon se leva, puis vint vers l'Évêque à qui il se confessa de tous ses pechez, & regat le Corps de Notre Seigneur, puis après ce dîné très bien avec les compagnons. Et après quand Huon vit l'heure que tems étoit de partir, il s'alla armer de deux haubers & chaussa une mout riche chausse de maille, & mit son heaume en son chef, puis ceignit l'épée à son côté, quand il fut tout prêt & habillé & qu'il vit l'heure que le tems étoit de se partir, il prit congé de l'Évêque & de tous ceux

qui là étoient en les recommandant à Dieu. Quand l'Evêque vit en son département mont grand deuil commença à deuenir & à se fendant tous ceux qui là étoient : mais nul d'eux ne lui osoient plus parler, pource que da tout s'étoit affirmé de ce faire, tout en pleurant piteusement le bon Evêque embrassa & baisa Huon à son département & lui dit : Sire cousin, en la sainte garde de Notre Seigneur Jesus Christ, soit aujourd'hui votre corps recommande qu'il vous donne cette grace que de cet ennemi vous veuile préserver & garder.

Sire ce dit Huon, le grand désir que j'ai de secourir & aider à celle que j'ai laissée en si grande pauvreté & dureté de sa vie, me contrainst de partir pour m'en aller, car si par cette manière n'en puis échapper, il conuientra ici demeurer & défailir de ma promesse & pource, Sire, puis que ma foi & loyauté lui veut tenir, je me pars de votre compagnie lequel se recommanda en la garde de Notre Seigneur Jesus-Christ: à tant s'en parut Huon, prenant congé d'eux tous, il passa la porte & dévala les degrés en bas, il vint vers la nef & entra dedans. Quand la nef vint, il regarda par la merne, & choisit le griffon venir, quand il l'aperçut tout armé il se coucha entre les morts, & ôta son épée hors du fourreau, laquelle il tira nue & la coucha sur sa cuisse afin qu'en la mer ne lui chort, & tantôt que là se fut couché entre les morts, les dents dessous, le grand griffon se vint poser & mettre sur le mât d'une nef, qui là étoit ainsi comme il avoit accoutumé de faire, tellement qu'à l'aiseoir qu'il fit, il fit braier & chaquer l'arbre, serquoit il étoit si haut que Huon qui étoit couché entre les morts, eut grand peur en réclamant Notre Seigneur Jesus-Christ, que aider & secourir le vouloit du griffon, que dessus l'arbre étoit regardant à prendre la proye, vit

Huon de Bordeaux, qui bien armé étoit, parquoi il lui sembla plus gros, & plus grand étoit que les autres, si le tira à le prendre porter en son aid à deuenir à manger à ses faons, il s'abaissa & descendit dedans la nef, si pria & emporta Huon; mais au prendre qu'il fit il ficha ses ongles par les deux côtes, tellement eus plus d'un demi pied entra dedans la chair pour ses grands ongles qu'il avoit en l'étrangant si fort que le sang lui déconioit tout en bas & étoit en telle détresse que tout le corps & les membres lui trembloient piteusement reclama Notre Seigneur Jesus-Christ mais si hardi n'étoit de le bouger ne faire semblant pour quelque douleur ou quelque mal qu'il seoit, si porta le griffon si haut & si loin qu'en moias de trois heures il le porta & mit sur un rocher. Quand il l'eut posé le griffon las & travaillé de sueur & de peias qu'il avoit eu en apportant Huon se retourna arriere: si dévala du rocher, & alla boire en une fontaine qui là étoit tant belle & tant claire, & si pleine de vertus qu'il n'est nul qui dire vous soient la grande beauté qui en elle étoit & Huon qui sur le rocher étoit couché mourant & travaillé du sang qu'il avoit perdu, étoit lassé & défaire, il regarda en lui-même que si jamais vouloit échapper de ce péril, befoia lui étoit de montrer la promesse, il se leva contremont en regardant autour de lui, si vit que près étoit une belle forêt, moult piteusement reclama Notre Seigneur en lui priant que de sa grace lui voulût faire que de là peut partir & qu'encoire pût venir & retourner en son pays pour voir sa femme & sa fille, qui tant aimoit, puis quand là eu un peu reposé, il regarda le griffon qui la l'avoit apperçeu lever lequel vint en grand hâte le bec ouvert pour venir onglor Huon de Bordeaux à pattes ouvertes, Huon qui rem-

pli étoit de promesse hardiment vint à l'encontre, & advisa le Griffon qui la patte avoit déjà haussée à ongles ouverts pour le gripper. Huon, qui moult vite & léger étoit, l'advisa tout incontinent venir, si lui bailla un si grand coup d'épée par la jointure de la jambe que tout jus lui coupa & cheut à terre, dont au oheoir qu'il fit jetta un si grand & horrible cri, que la forêt en receut toute, & ses faons qui en leur aid étoient l'ouirent à plein, conquirent que c'étoit leur mere, car de pere n'avoient ils point, pource que n'agréres avoit été occis par un Roi le Perse, qui par ses Archers l'avoit fait percer & mettre à mort, pource que le détrier du Roi avoit occis pour l'emporter à ses faons, lesquels quand ils ouirent le cri de leur mere, ils furent cinq qui en l'air s'éleverent à ailes étendues, & viarent courir sur Huon, lequel quand il les vit venir tous cinq, il eut bien grand peur. Si advisa le premier, auquel il bailla si grand coup d'épée parmi le col, qu'il lui trancha tout jus; puis vint à un autre qui le pria par le pan du haubert tellement que si-tôt ne l'eût feru par la jambe, il l'eût élevé en l'air; mais Huon qui expert & habile étoit, lui bailla un si grand coup d'épée, que le pied lui demeura pendant au haubert. Moult tôt y mit la main, si le chassa jus & jetta à terre la jambe qu'il avoit coupée, puis retourna son coup en se hâtant, & par ainsi occit ledit Griffon, puis revint le tiers qui si grand coup donna à Huon de ses ailes que voulût ou non, il mit l'un des genoux à terre, si s'eslailla après, & vint moult vîtement à l'encontre du Griffon, & éleva son épée, qui moult étoit tranchante, & lui donna un si grand coup sur l'une de ses ailes qu'il lui coupa tout jus, puis vint à l'autre, lequel il ferit parmi l'un des pieds de devant d'un très-grand coup qu'il lui coupa tout jus,

puis retourna son coup, & lui trancha le col. Et par ainsi occit l'autre, qui l'aile avoit coupée, après revint le cinquième Griffon lequel étoit plus grand & plus gros que tous les autres, il haussa l'épée pour le coudre ferir; mais le Griffon gauchit arriere, & s'éleva sur ses pieds de derriere, si vint à l'encontre de Huon les deux pattes de devant ouvertes à ailes étendues, en s'approchant de Huon, desquels il le battit tant qu'il lui convint tomber à terre. Quand Huon se sentit ainsi navré des ongles dudit Griffon, il reclama moult humblement Notre-Seigneur Jesus-Christ, car jamais ne se cuida lever, & se souhaita à cette heure-là dedans le Château de l'Ayman avec ses compagnons, qui pour lui grand deuil demenoient; car quand ils l'avoient vû avaler en la nef & se corcher, oncques n'osèrent attendre que le Griffon fût venu pour l'emporter; mais s'enfoirent muffer dedans le Château. Et Huon qui par le Griffon avoit été abattu & fait navré, se leva au plutôt qu'il pût, & revint à l'encontre dudit Griffon, lequel retournoit vers lui pour le détruire au bec & aux ongles: adonc Huon s'évertua, & print courage; si haussa son épée à deux mains, dont il assena le Griffon d'un si grand coup en la tête qu'il la fendit jusqu'à la cervelle, & cheut tout mort.

Comme Huon se combatit au grand Griffon, & l'occit.

Quand Huon de Bordeaux vit que tous les avoit occis, il remercia Dieu qui telle bonté lui avoit faite, de lui avoir donné la grace d'avoir occis & mis à mort cinq si horribles bêtes, il s'assit pour se reposer, & mit jus son épée, laquelle il tenoit en la main croyant être assuré; mais guères ne tarda que le grand Griffon qui

avoit apporté sur le rocher, s'en vint à tous les quatre pieds, battant de ses ailes devers Huon. Quand il vit les faoes occis il commença à jeter si grand cri & si merveilleux que la vallée & la forêt en reventilloit toute. Quand Huon le vit venir, il eut mout grant peur; car tant étoit las & travaillé du sang qu'il avoit perdu, qu'à grand peine ne se pouvoit soutenir ni aider, nonobstant ce, il vit que bien besoïn lui étoit de se desfeindre, & vint à l'encontre du Griffon pour le cuider ferir, mais il ne put pour le Griffon qui de près s'approcha en battant de ses ailes que force fut à Huon de tomber si radement, que l'épée lui vola hors des poings, dont il eut mout grande peur, car onc jour de sa vie ne se vit près de mourir, si en si très-grand danger qu'il étoit à cette heure là; il reclama N. Seigneur mout doucement, & le grand Griffon le battoit avec le bec & les ongles très-merveilleusement; mais les deux cotes de mailles qu'il avoit vêtes étoient mout fortes & bien ferrées, si que le Griffon ne le pouvoit détrompre; mais si l'un des pieds s'êst encoispé, & le sang qui mout fort l'avoit affoibli qui le garda d'avoir la force qu'aparavant avoit eue; car autrement il eût été détruit & mort, sans jamais échaper, car il fouloit & maschoit sur Huon, lequel étoit en grand doute de ce que point ne se pouvoit lever ne bouger; il s'avisâ, & lui souvint que à son côté avoit un coiffeau mout beau & ri lequel il avoit apporté du château de l'Aimant, il le tira dehors, & en ferit le grand Griffon par la poitrine six coups tout en un instant, si très-profond l'assena, que à chacun coup le mettoit dedans la poitrine du Griffon jusques au manche, & lui vint si bien que le dit coiffeau avoit de longueur plus de deux pieds, le Griffon cheut mort, qu'onc plus ne se bougea. Et Huon

se releva, & ôta son heaume, & leva les mains contremont vers le Ciel, en louant Notre-Seigneur Jesus-Christ de la victoire qu'il lui avoit donné d'avoir occis & mis à mort le sixième Griffon; il étoit tant las & travaillé que tout étoit chargé de sang & de sueur des grandes playes qu'il avoit reçues. Il ôta son heaume hors de son chef en regardant tout à l'entour de lui si plus il en verroit chose qui nuire & grêver ni endommager aucunement ne lui eût peu; mais il ne vit rien parquoi il eût pa être en doutance; puis quand là eut été une espace de tems, il se leva, & regarda en bas du rocher, choisit une belle fontaine qui là étoit en une mout belle prairie & d'érable, il dévala en bas, & vint celle part. Quand là fut venu, il vit que la fontaine étoit tant belle & claire, & si richement maçoanée d'un blanc d'aspre, ouvré mout richement à fleurs de fin or & d'azur. Quand il la vit si belle, mout grande volenté lui prit d'en boire, il se dévestit d'un de ses hauberts pour être plus léger, s'approcha près de la fontaine, & vit la gravelle qui au fond étoit, laquelle étoit toute de pierres précieuses, puis auprès de la fontaine ôta son heaume. Si en puisa de l'eau, & en but son saoul; mais si tôt qu'il en eut bu, il fut sain & garanti de toutes les plaies & incommodités qu'il avoit reçues, & fut aussi gaillard & suffisant que le propre jour qu'il s'étoit départi du Château de l'Aimant, dont il remercia Notre-Seigneur Jesus-Christ; cette fontaine dont je vous parle étoit appelée la fontaine de Jouvence, laquelle avoit telle vertu que quelcun malade qu'un homme ou femme eût, incontinent qu'il s'étoit baigné, il se trouvoit qu'il étoit sain de ses infirmités. Lors Huon se desarma, & sembla au plus courant de la fontaine pour ôter le sang & la sueur dont son corps étoit tout

serai; puis quand il se fut baigné & nettoyé, il s'en alla armé de toutes ses armes, excepté l'un de ses hauberts qui laissa là & auprès de cette fontaine avoit un pommier bien chargé de feuilles & de fruits, lequel étoit tant beau à voir, que de plus beau on n'en eust pû trouver. Quand Huon vit l'arbre qui étoit tant chargé de mout beau fruit, il se leva, & s'aprocha près du dit pommier, & en cueillit une pomme mout belle & grosse, & si en mangea tant qu'il en fut assoupi, car la pomme étoit mout grande & si grosse, qu'il lui étoit avis que oncques jour de sa vie de meilleur fruit n'avoit mangé: vrai Dieu, dit Huon de Bordeaux, bien vous dois louer & remercier, quand d'un tel fruit & de telle fontaine m'avez aujourd'hui repu, & puis après regarda sur le côté dextre, & vit un grand verges d'arbres portant fruit de plusieurs manieres, mieux sembloit un Paradis que chose terrestre, & du jardin sortoit telle odeur, que Huon croyoit que ce fust banne d'orient, il n'est épicerie au monde qui telle odeur jetât. Beau sire Dieu, dit le noble Huon, en quel lieu puis-je être, car si les Griffons ne m'eussent trouvé, je cuidasse être en Paradis: Vrai Dieu, je vous prie que aider & conseiller me veuillez que mort ou perdu ne sois.

Comment un Ange s'apparut à Huon, & lui commanda qu'il cueillit trois pommes sur l'arbre de la Fontaine, & non plus, & lui dit nouvelle de la belle Esclarmonde & de Clairette sa fille, & lui montra le sentier par où il s'en devoit aller.

Ainsi comme vous oyez conter, se levait Huon tout seul à ladite fontaine, il se rapprocha de l'arbre, & dit que encore il mangeroit, & avec ce, il en cueilleroit tant qu'assez en auroit pour

lui vivre six jours, & que pendant le tems il pourroit trouver où aller en tel lieu qu'assez auroit à manger. Alors que Huon devoit ainsi en lui-même, il survint une grande clarté resplandissante que avis lui fut qu'il étoit ravi es Cieux avec les Anges, puis ouit une voix Angelique, qui dit, Huon, sçache pour vrai que N. Seigneur te mande par moi, que si hardi ne loyez de plus cueillir de celui fruit, excepté que bien lui plaît que tu en cueilles trois, & non plus, par tel que tu les garde, pource que encore te viendront mout bien à point; mais il convient que bien nettement & dignement les veuilles garder, & ne tarderas guères qu'elles te feront bon métier; le fruit de cet arbre s'appelle de Jouvence, & ce fruit qui est dessus a telle vertu, que si un homme en mangeoit qui eût quatre-vingt ou cent ans, il revierdroit aussi jeune comme il avoit été à l'âge de trente ans; en ce jardin que voilà tu peuz aller & venir & cueillir du fruit, & en manger à ton bon plaisir, excepté de celui arbre qu'à présent as mangé, & pource garde-toi que d'ici en avant n'en cueilles, excepté les trois que je t'ai dit: si te fais à sçavoir que si mon commandement trespasse, le fruit te sera bien cher vendu. Sire, dit Huon, je loue mon Dieu & mon Créateur, que telle grace il me fait, moi qui suis pauvre pécheur, quand il a voulu moi indigne m'envoyer visiter, ja Dieu ne veuille consentir que son commandement trespasse, mieux aimerois mourir, qu'au contraire voulusse aller; mon corps & mon ame je recomande en sa bonne grace. Ami de Dieu, dit Huon je vous prie qu'il vous plaise dire que fait ma femme Esclarmonde & ma fille Clairette, que j'ai laissée en ma cité de Bordeaux, assiégée de l'Empereur d'Allemagne: Mout grande peur ai que dedans n'ait été affamée, &

LIVRE SECOND

que mes Barons, qui avec elle je laissai, ne soient morts & détranchés. Ami, ce dit la voix, sçaches de certain que la cité de Bordeaux est orlé, & tous tes gens morts & pris, ta femme est prisonnière en la grande Tour de Mayence, où l'Empereur la tient en grand destroit, ta fille est à Clugny en l'Abbaye, où elle est très-bien servie & honorée; car l'Abbé, qui toujours l'a tant aimée l'a en sa garde: si fait autaut comme si sa propre fille étoit. Ami, dit Huon, pourquoi fut-elle-là portée? Huon, dit la voix, sçache que par Bernard, ton cousin germain, fut là mise & apportée. Ami, ce dit Huon, je vous prie que dire me veuillez si le vieux Gersme est mort, Othon & Richard, Huon, dit la voix, de la main de l'Empereur ont été occis à la prise de la cité. Quand Huon entendit les très-piteuses nouvelles que dites lui furent par la voix, moult tendrement commença à pleurer, regrettant la belle Esclarmonde sa femme, & le vieux Gersme que tant il aimoit, tellement que l'eau lui descendoit des yeux, qui lui alloit coulant le long de la face. Ami de Dieu, ce dit Huon, je vous prie que dire me veuillez si jamais d'i i pourrai échapper, vû que je suis enseré dans la mer qui moult est grande & large, qui enclos celui rocher, & ne voi lieu par où sortir je puisse, moult volontiers sçaurois si jamais en mon pays ie retournerai pour voir ma femme & ma fille, qui par moi sont en grande douleur. Huon dit la voix, soyez tout reconforté, encore verrez-tu ta femme, ta fille Clarette, & ta bonne cité de Bordeaux; mais avant que tu y puisse être, tu auras maintes peines à souffrir, & mainte grande peur pesante & effrayée; l'Empereur Thierry a tout conquis ton pays, & Gironville mis en son obéissance: avec la cité de Bordeaux. Alors Huon jura, & fit grand serment que si Dieu lui fait la grace, que sain & sauf puisse retourner en son pays que l'Empereur fera mourir de mille mort à quelle fin qu'il en doive venir. Messager de Dieu, dit Huon, je vous prie que dire veuillez par quel lieu, se par quel côté je me pourrais sortir d'ici. Huon, dit la voix, va à cet arbre & cueille trois pommes, ainsi que ie t'ai dit, & les garde bien nettement; car tant de bien en auras, que en la parfin en viendras à ton désir, & feras hors de moult grande peine & sonci; tu prendras ce petit sentier que tu vois à la main dextre, & si descendras en bas, où tu trouveras une eau moult belle & claire, en laquelle tu trouveras une moult belle nef, si entreras dedans; mais avant que tu y voises, tu t'en iras en un jardin que tu vois, si cueilleras du fruit pour toi vivre; quand dedans la nef seras venu, tu la deschaineras, ôte la chaîne à qui elle est attachée, & entreras dedans, si la laisseras aller où elle voudra, iusqu'à ce qu'elle viendra au port, où il convient que tu arrive. Si veux bien que tu sçache que avant qu'elle vienne à arriver, tu auras si très-grande peur & si très-grande honte, que jamais iour de ta vie, ne depuis l'heure que tu fus né, ne te trouvat en plus grand péril, ne que tant fusses ébahi, ie te recommande en la garde de Dieu, ie m'en vais; & ici te laisse. Halvrai ami de Dieu, dit Huon, ie vous requiers & prie, que vers mon Créateur me veuillez avoir pour recommandé; ce dit Huon se mit à genoux les mains joïntes, puis la voix lui dit: sois tout reconforté, tant que tu seras loyal & vrai homme, tu seras aidé & secouru de Dieu, & viendras au-dessus de ce que tu désires; mais avant que là tu viennes, auras à souffrir en mainte grande peine, & en mainte grande peur; mais comme je t'ai dit, après ce auras des biens assez.

DE HUON DE BORDEAUX.

Quand Huon l'entendit, il fut joyeux de ce que par la voix lui avoit été dit, mais il étoit moult desplaisant de sa femme la belle Esclarmonde, qui étoit prisonnière dedans la cité de Mayence & du vieux Gersme, & tous les autres Barons qui morts étoient; bien dit en lui-même, que s'il peut l'Empereur le payera cher. Alors Huon vint au Jardin, là où il cueillit des pommes à grand foison pour porter en sa nef, puis s'en vint devers la fontaine, où auprès étoit le pommier qui lui étoit dit par le commandement de l'Ange de Dieu, si en cueillit trois pommes ainsi comme lui avoit été dit, les mit & les troussa au mieux qu'il put, & vint à la fontaine, de laquelle il but à son plaisir, puis s'en partit, & prit le petit sentier qui par l'Ange lui avoit été montré, lequel étoit entre le jardin & le ruisseau qui de la fontaine sortoit, lequel ruisseau découloit & chéoit en la rivière où la nef étoit; & quand dedans fut entré, il trouva pierreries toutes les plus belles & plus riches qu'on eût pu voir onc, de telles y en avoit qu'il n'étoit nul qui sçût estimer ne priser leur valeur tant étoient belles & resplandissantes, la pierrerie qui au ruisseau de la fontaine départissoit, que toute la montagne & le rocher en resplandissoit, & si grande clarté jettoient que Huon fut moult émerveillé, puis regarda en bas, & vit la nef qui au bord de la rivière étoit tant belle qu'il en fut tout ébahi. Car tout le gravier étoit de pierres précieuses moult riches, & fut la rivière si bien assise, que le riche jardin y joignoit, auquel Huon avoit pris du fruit de quatorze manières, lequel il mit dedans la nef, & puis entra dedans, en se recommandant à Dieu que à bon port le voulust conduire; il détacha la chaîne, & le bateau se desanra & départit du port, icelle rivière avoit nom Delaire. La nef s'en alloit si fort par la rivière, qu'av's lui étoit qu'il volast. Ainsi qu'oyez, Huon nageoit tout seul en ladite nef sur la rivière de Delaire, désirant moult jeter & mettre hors de danger sa femme la belle Esclarmonde.

Comme Huon monta dessus la rivière dedans une Nef moult belle & riche, & du très-périlleux gouffre qu'il passa, & comment il arriva en la grande Cité de Thauris en Perse.

Asi comme vous oyez, Huon étoit sur la rivière dedans la nef, laquelle étoit bordée d'un grand yvoire, & toute clouée de cloux de fin or, & le châtelet de dessus d'un blanc crystalin, entre mêlé d'un riche cassidoine, dont par dessus il y avoit une chambre, en laquelle étoit le ciel dessus étincellé d'or & de pierres précieuses, que si grande clarté rendoient que quand ce venoit que la nuit étoit obscure, il y faisoit si très clair, que l'on y voyoit comme en plein jour. Et quand est du lieu auquel Huon se gisoit, il n'est langue humaine qui dire & raconter vous le sçait, estimer ne priser; là dedans étoit toute la nuit, où il se pourmenoit: moult ennuyé étoit de ce qu'ainsi tout seul, & sans compagnie étoit dedans la nef, & que toujours alloit nageant entre deux roches sans voir Ville, Château, ne homme, ne femme.

Quand il eut été trois jours & trois nuits en la nef il regarda devant lui, & vit que les rochers qui aux deux côtés étoient de la rivière se redressoient, & venoient couvrir & combler la rivière, & sembloit à voir qu'on entrât en une abîme, jaçoit que la rivière n'en étoit pource moïas étroite, & plus vint avant, & plus y faisoit d'ombre. Et quand ce vint que la nef approchoit, elle commença si très-merveil-

LIVRE SECOND

leusement, & si-tôt aller qu'il étoit avis à Huon qu'au monde n'y avoit oiseau qui si-tôt pût ou sçait voler. Alors fit si très-obscur & noir, dont il commença si fort à ventier & à gressiller, qu'il sembloit que ladite nef dût périr, & eut Huon si très-grand froid qu'il ne sçavoit comment se réchauffer: puis ouit une voix mout fort piteuse parlant maintes langages divers entre eux, plaignant qu'onques avoient été nés, & puis après ouit tonnerres & éclairs si means & souvent, que certainement il cuidoit être péri & perdu; ainsi comme vous oyez fut Huon dedans la nef en grande peur de perdre sa vie. Et quand il avoit faim, il mangeoit du fruit qu'il avoit apporté, puis se reconfortoit en lui-même de ce que l'Ange lui avoit dit que encore verroit sa femme & sa fille la belle Clairette; puis après que dedans la nef eût été l'espace de trois jours, il s'assit sur le bord de la nef; si ouit un bruit si grand qu'on eust dit que le tonnerre tomboit, & tel que si les rivieres du monde descendoient jus des rochers, ne demeneroient pas si très-grand bruit, ni si hideux son, que fait la tempête qu'il oyoit, & étoit le gouffre qui est entre les mers de Perse & la grande mer Oceane, dont onques on n'avoit ouï parler, que nef ni galère en pût échapper.

Quand Huon de Bordeaux se vit en danger, mout grandement reclama Notre Seigneur Jesus-Christ, & dit: Ha vrai Dieu! à ce coup, je vois & apperçois que nul recouvert, je suis venu à ma fin; mais puisqu'ainsi est, que votre plaisir & volonté veut que je périsse ici. Je vous supplie que ma pauvre ame vous presiez & mettiez en votre sainte garde, en laquelle je me recommande; & si-tôt que Huon de Bordeaux eut ce dit, voici un horrible vent s'élever, & une si grande tempête, que à ce-

lui coup étoit avis à Huon, que tout à ce coup étoit perdu, puis vint devant lui de grands batteaux de fer ardents, qui d'amoins descendoient & tomboient en la riviere devant Huon, en telle maniere que quand dedans l'eau entroient par la chaleur des batteaux l'eau voloit si très-fort, qu'il étoit impossible de la voir: ainsi fut Huon de Bordeaux grand espace, avant qu'il pût avoir passé le gouffre, qui tant périlleux étoit; la nef alloit si très-fort par la riviere, par la force du vent qui dedans la riviere étoit, que Huon voulût ou non la nef alla hors du fil de l'eau, parquoi elle approcha la terre, & ne put aller avant. Alors que Huon vit qu'il étoit là arrivé, bien cuidoit du tout être péri. Il prit un aviron, le mit en l'eau pour voir & pour sçavoir combien de pieds elle avoit de profondeur en icelui endroit. Quand Huon l'eut mesurée, il trouva qu'elle n'avoit que cinq pieds de long en fond, il prit l'une de femme, & la jetta près de la rive, puis jetta la corde jusqu'à ce qu'il fût assez près de la rive. Quand là fut venu, il sortit en terre, & quand il fut descendu, il regarda qu'une si grande clarté étoit autour de lui, que tout ébahi étoit ce que ce pouvoit être, & ne sçavoit que penser, & tant qu'il vit que tout le gravier de l'eau étoit tout entremêlé de riches pierres précieuses. Quand Huon vit ce, il s'abaissa, & prit en la nef une rame, par laquelle il jetta de cette pierrerie en sa nef, que aussi clair y faisoit, que si dix torches y eussent été allumées, dont il s'ébahissoit. & tant y en jetta Huon que tôt fut lassé, & fut plus d'une heure sans autre chose faire, puis quand il vit que la nef étoit assez chargée, il rentra dedans; si tira son ancre amont & la rejetta plus avant en l'eau d'autre côté vers le fil de l'eau, il leva son ancre, puis pria l'aviron, & nagea tant qu'il se re-

DE HUON DE BORDEAUX.

trouva dedans le fil de l'eau, dont la nef son mença si fort à aller, qu'à très-grande peine un oiseau l'eût pu atteindre, & fut dix jours entiers avant que du gouffre fût issu, si nagea tant de jour que de nuit en grande peur, & si grand faim avoit, dont il étoit si vain qu'à grand peine se pouvoit soutenir, pource que autre chose n'avoit mangé que fruit; mais quand vint à l'onzième jour, ainsi comme à Soleil levant il vit apparoir la clarté du jour & fut hors des ténèbres, & entra dedans la mer de Perse, laquelle étoit si coye & si serene, que plaisir étoit à la voir, puis après vit apparoir le Soleil, qui ses rayons épancha sur la marine, dont il fut si fort joyeux & tant aise, qu'il lui étoit avis que on n'avoit eu mal ne peine, puis regarda de loin devant lui, & apperçut une mout grande Cité, devant laquelle au port qui là étoit y avoit tant de nefes, de dromos & de galeres, qu'avis étoit des arbres des nefes & des vaisseaux qui dedans le port étoient, que ce fût une grande Forêt, dont il eut telle joie au cœur, qu'incontinent se mit à deux genoux, en levant les mains contre le Ciel, & rendant graces à Notre Seigneur qui sain & sauf l'avoit jetté hors de ce périlleux gouffre: cette cité que Huon de Bordeaux avoit vüe étoit appellée la grande cité de Thauris en Perse, de laquelle étoit Seigneur un très-puissant Admiral, qui par tout le pays avoit fait erier & publier que tous Marchands qui par mer ou par terre voudroient venir en sa cité, auroient sauf venant & sauf allant, sans ce que le destourbier ne empêchement ne leur fût donné en corps ni en biens. fussent Chrétiens ou Sarains, & quasi perse y avoient d'un seul desier, il en rendroit quatre, & tant que ce jour que Huon vint arriver au port de la grande cité de Thauris, où étoit la franche fête, parquoi il y avoit tant de

peuples & de diverses gens étranges, que raconter ne le sçaurions. Quand Huon fut dedans le port au plus près de la rive, il jeta son ancre, & fut mout joyeux quand à terre ferme il se trouva. Siret mout grand désir de sçavoir la vérité, en quel lieu il étoit.

Comment Bernard se despartit de Clugny, & se mit en quête pour trouver Huon son cousin, lequel il trouva au Port de la grande cité de Thauris en Perse.

Vous avez ouï par ci-dessus, comme après la prise de Bordeaux, Bérnard, qui étoit cousin de Huon, avoit emporté Clairette sa fille en Bourgogne, & la bailla pour nourrir à l'Abbé de Clugny son parent, lequel après que ceus eut séjourné huit jours, souvent lui commença à ennuier, & tant qu'il advint qu'un jour se devoit à l'Abbé, en lui disant: ha sire, en vérité je voudrois qu'en la prise de Bordeaux j'eusse été occis avec mon cousin Gerasme; car quand il me souvient de mon bon Seigneur Huon le cœur me fait si mal, qu'à grand peine puis-je porter la douleur que je sens, & puis après qu'il me souvient de la Duchesse Esclarmende, qui est en telle misere qu'il n'est nul qui d'elle ne doive avoir pitié. Las! que pourra dire Huon, s'il est ainsi qu'il retourne, il trouvera sa Cité prise, ses hommes morts & détruits, & sa femme prise & mise en chartre, où elle est en grand misere & pauvre é: je ne sçait encore, à la vérité, si de déplaisir seroit morte; d'autre part je vois que toute malchance s'i perdue pour l'amour de Huon mon bon Seigneur, & de laquelle chose il me chaut peu, si en vie & en santé étoit, & que par deça revint; pource, Sire, je suis mout déplaisant qu'il s'est départi; jamais jour de ma vie n'arrêterai jusques à ce-

LIVRE SECOND

que j'ayz trouvé mon Seigneur Huon, ou que aucuns nouvelles certaines j'aie eüe de lui. Cousin, dit l'Abbé, si en cette questz voulez entrer, vous me ferez grand plaisir, & pour le très-grand désir que j'ai, que ce voyage puisse faire, je vous doünerai dix mille florins, afin que mieux puissiez exploiter. Sire, dit Bernard, je vous remercie. A lors le bon Abbé alla à ses coffres, en tira de l'argent, & après son affaire, & se mit en point pour s'en partir le lendemain, la quelle chose il fit, prit congé de l'Abbé, & s'en partit, & ne cessa de cheminer jusqu'à ce qu'il vint à Venise, il trouva une Galère prête & appareillée pour partir & aller au saint Sépulchre, dont il fut moult joyeux de la belle aventure que Dieu lui avoit envoyée, si nagerent tant qu'ils arrivèrent à Jaffes, auquel lieu il descendit avec plusieurs autres Pelerins qui en la Galère étoient venus avec lui, & au passer qu'il avoit fait par les ports de mer s'étoit toujours enquis de Huon qu'il alloit querant; mais onc ne trouva homme qui rien dire lui en sceut: il se partit de Jaffes, & vint en Jérusalem, où il fat huit jours entiers, puis quand il eut fait son pelerinage, il print son chemin au Caire, & de là à Babiloac, puis quand ce vint qu'il se trouva à Gazere, qui est l'entrée des déserts, il trouva quantité de Marchands, qui s'en alloient à la franche fête de la Cité de Thauris. Et quand il fut venu vers eux, il leur demanda où tant de gens alloient d'une compagnie, & tant qu'il s'adressa à parler à un Marchand qui étoit de Gennes, à qui il demanda & pria que dire lui voulut où tant de gens alloient ensemble, car bien étoient seize vingt Marchands, tant Chrétiens que Sarazins. Lors le Marchand Génois répondit, & dit: Sire, à ce que j'entens de vous, avis m'est qu'êtes de France, pource je vous dirai où nous allons tous;

scachez que dedans huit jours la franche fête doit être en la grande cité de Thauris, en laquelle arrive plusieurs Marchands tant par mer que par terre, tant Chrétiens que Sarazins, & n'est aujourd'hui chose en ce-tui monde mortel, que là ne puissiez trouver, & aussi toutes nouvelles du monde on y scait par ceux qui là y arrivent & viennent. Or vous ai-je dit où nous allions, & pource je vous prie que me veulliez dire quelle part vous voulez aller, ni qui vous allez querant, Sire, ce dit Bernard, scachez que vraiment suis du Royaume de France, & vas cherchant un Chevalier qui est Sire de Bordeaux, lequel s'appelle Huon, & ja y a grand espace de temps que je partis de mon pays que onc nouvelles ne peux oüir de sa mort ne sa vie. Sire, dit le Génois, si en voulez scavoir aucunes nouvelles certaines, si me voulez croire vous viendrez avec nous tous au Royaume de Perse, & y a une franche fête qui se fait en la cité, ainsi que je vous ai dit. Sire, dit Bernard, à la bonne heure vous ai trouvé, jamais ne vous laisserai jusques à ce que là soyez venu, si verrai-je si Dieu me donne telle aventure que je puisse trouver celui que je vais querant. A tant se partirent les Marchands, & chevauchèrent tant ensemble qu'ils arrivèrent en la grande cité de Thauris, puis quand là furent venus, & qu'ils se furent logés chacun là où bon lui sembla, ils allèrent où il leur vint à plaisir pour leur marchandise vendre, & fut Bernard huit jours durant en la grande cité, allant & venant, s'enquerant par tout nouvelles de ce qu'il désirait scavoir, tant qu'un jour vint au port sur la marine, où plusieurs vaisseaux étoient ancrés, & tant qu'il regarda d'un costé, & vit assez près de la rive une petite nef, qui étoit merveilleusement belle, plus il s'en approche, & plus lui semble belle & riche, car par dedans voit la clarté &

DE HUON DE BORDEAUX.

telle lumière du resplandissement de la riche pierrette qui là étoit, qu'il fat tout ébahi, & étoit plus émerveillé de ce que léans ne voyoit qu'un seul homme qui étoit toujours armé, si ne scait que penser; mais bien lui sembla qu'il étoit Chrézien, il s'approcha de la nef & vint près de Huon, si la salua & dit: Sire Dieu vous donne bonne aventure, & bien puissiez venir, car chrétien me semblez être. Ami, dit Huon, Dieu te veuille garder, avis m'est à ce que j'ai oy parler que tu es né du bon pays de France, & le conçois parce que ta langue en parle: dont j'ai grande joie quand j'ai oy parler. Ami, je te prie que me veuille dire qui tu es, de quelle contrée & qui tu vas querant. Sire, dit Bernard, puis que de mon affaire voulez scavoir, je le vous dirai comme triste & dolent j'ai été, si n'avez peu gagné de le scavoir; mais puis qu'il vous vint à plaisir, je vous conterai la vérité sans y rien faillir. Sire, scachez que je suis né de la Cité de Bordeaux, où j'ai laissé ma maison & mon héritage pour aller querir un mien Seigneur qui de la Cité seuloit être sire, & nom Huon, lequel s'en partit, pour aller querir secours pour le temps que ladite Ville fut assiégée, il est ainsi advenu que mon Seigneur Huon ne revint onc, & on ne scait en quelle part il est allé & pource que la Cité de Bordeaux à son département étoit assiégée par l'Empereur d'Allemagne, & aussi que la Cité étoit mal garnie de vivres. Parquoi elle ne peut longuement tenir & d'autre part que la Cité étoit moult affoiblie de gens, l'Empereur la pria par force & occit & mit à mort tous ceux qui par mon Seigneur Huon y furent laissés, exceptes trois cens prisonniers que l'Empereur a fait emmener en la Cité de Mayence, avec la Duchesse Escarmonde, qui femme étoit au Duc Huon de Bordeaux, laquelle est mise en chartre, en

elle use misérablement ses jours, dont j'ai au cœur telle douleur, que quand il m'en souvient le cœur me fond. Quand Huon eut entendu Bernard bien le ceant; mais oncques n'eut pouvoir de lui mot dire, pour la grande douleur qu'il avoit au cœur quand il eut oy raconter à Bernard son cousin, la perte & son grand dommage de la cité de Bordeaux & de ses hommes qu'il avoit perdus, mais sans comparaison lui faisoit plus grand mal de la femme Escarmonde, qui ainsi étoit en danger de mourir, que grand espace fat que oncques un seul mot ne sceut répondre, car en telle détresse & en tel ennui étoit qu'il ne scavoit que faire; d'autre part vit Bernard son cousin qui tant avoit eu de peine à le querir & chercher; parquoi une telle pitié lui en vint que les larmes des yeux lui coulerent au long de la face; Bernard qui là étoit regarda que le Chevalier à qui il parloit ne disoit rien, & que par dessus la visière de son heaume il vit les larmes de l'écuyer qui de ses yeux lui sailloient, parquoi il fut tant ébahi qu'il ne scait que penser, & dit: Sire, il m'est avis que vous êtes Chrézien. Et pource que assez vois & aperçois de vous que êtes homme qui en plusieurs lieux & contrées avez été, je vous prie que dire me veulliez si peüat avez oüi parler de Monseigneur Huon de Bordeaux lequel j'ai cherché en maintes terres, tant par mer que par terre, sans ce que j'en ay pût scavoir quelques nouvelles certaines, dont il me sache bien; car si par vous n'en puis scavoir nouvelles; jamais plus je n'ai espérance d'en scavoir. Car il m'est avis que de vous j'en devrois scavoir certaines nouvelles en cas qu'il fut en vie. Et si de par vous ne le scai jamais plus avoir n'irai le querre, ains m'en irai en aucun désert ou lieu solitaire, où je ferai ma pénitence en priant Dieu pour mon bon Seigneur, & que-

Et mes pechez me faite pardon; mais je vous prie pour l'amour de Dieu; que dire me veilliez qui vous êtes, ne d'où vous êtes, aussi pareillement de quelle terre & d'où vous venez, que si grandes richesses avez apportées en votre nef avec vous; car bien je eusse sçavoir certainement, que en toute la France on ne trouveroit autant vaillant, ne onc le bon Roi Charlemagne ne pût ni sçût assembler un si puissant ne si riche trésor, que je vois en votre nef: quand Hason entendit Bernard, il lui dit. Ami, moult m'émerveille de ce que je vous ai oy dire, car en ma nef n'y a or ny argent; il n'y a que mon corps & mes armes. Sire, dit Bernard, regardez ce que vous dites, car pour la richesse que je vois si voulez vendre ce qui est en votre nef, sçachez que la pourriez emplir de monnaie, & encore plus si croirez me vouloir. Et n'est nul qui peust estimer le grand trésor & richesses qu'avez en votre nef. Quand Hason entendit Bernard, il s'en estoyna, & fut fort jeyoux, il regarda au fond de sa nef & vit les pierreries, qui là dessus étoient, desquelles il n'avoit encore pris garde; car quand il les jeta dedans, il caidoit que ce fût de la gravelle & arcines pour apesantir la nef, afin que mieux & plus seurement peust aller. Alors Bernard appella Hason & lui dit. Sire, je vous prie que ne me veilliez celer où vous avez pris ce grand trésor, & en quelle contrée; car là dedans n'y a pierre que je ne connoisse la vertu qu'elles ont, pour ce que depuis que je suis parti de mon pays, j'ai été en un an entier avec le meilleur Lapidaire & le mieux connoissant en pierreries qui soit dans tout le monde, & m'apprit la maniere de les connoître. Sire, sçachez que le lieu & la place où elles ont été prise est saint & digne. Amy, dit Hason, la vérité vous dirai, de ce que

me demandez. Partons me fit venir par le gouffre de Perse, auquel j'ai en moult de pauvreté & malaises, mais la merci à Dieu, je suis échappé sain, & m'en vint d'avanture par la grande force du vent qui dedans le gouffre étoit, ma nef se mit près de la rive, quand je vis que si près de terre j'étois, je sortis près de la nef, & pris une raffie par laquelle jettai dedans ma nef la gravelle qui là étoit, pour l'apesantir, sans ce que onc je me donnasse garde si c'étoit pierreries ou non, ne que puis je ne regardai. Et quand je vis que assez en avois jetté, je rentrai dedans ma nef, trop plus seure & mieux allant que devant n'avoit fait, & là prit ces pierreries que dedans cette nef est, laquelle vous dites être de si grande valeur. Sire, dit Bernard, de quoi vous sert cette grande patte d'oysseau que je vois pendant en votre nef? pas ne puis peser si elle est d'oiseau, ou de dragon, ou d'aucune bête; car moult grande hideur est de l'avoir. Ami, dit Hason assez tôt le vous dirai; mais avant ce, je vous prie que dire me veilliez quelles vertus sont en ces pierreries que tant m'avez louez, & à qui est cette noble Cité où à présent je suis arrivé. Sire, dit Bernard, cette Cité a nom Thauris, de laquelle est Seigneur un moult riche Admiral, qui est Seigneur de toute la Perse & de Mede, lequel quand de votre venue sera adverti, il vaudra avoir son tribut, comme des autres marchandises; mais à ce que je connois de toutes vos pierreries, vous lui en donnerez deux pour votre tribut; car l'Admiral est un bon prud'homme en la Loi, & de grande créance: Amy, dit Hason, je vous remercie de la très-grande bonté & courtoisie que m'avez à faire; mais je vous prie de me dire & de me montrer les pierres qu'ici sont qui tant ont de vertus, & que les meilleures qu'au

y scautoit choisir, soient mises d'un côté arriere des autres; quand Bernard entendit Huon qui le prioit lui dire la vertu qu'en ces pierres étoient, il entra dans la nef, & enseigna à Huon la vertu des pierres, & par especial des six lesquelles il mit à part d'avec les autres, & les mit sur l'écu de Huon, & furent trente épees, lesquelles montra à Huon, & lui dit: Sire, ces trente pierres que là ay mises, sur votre écu, sont de si grande valeur, qu'il n'est Roi ni Empereur qui sçût trouver ne payer la finance qu'elle valent, & par especial de cinq que je vois là entre les autres. Quand Huon l'entendit il fut moult jeyoux. Adonc plus ne se voulut celer à Bernard, & aussi pour la grande chaleur qu'il faisoit, il ôta son heaume hors de son chef, lequel quand il l'eut ôté, il voulut sçavoir de Bernard son cousin toutes nouvelles avant qu'à lui se fût reconnoître; car quand Bernard arriva devers lui, il le reconnoit bien.

Comme Huon de Bordeaux & Bernard son cousin s'entre-connoissent & raconterent l'un à l'autre de leurs bonnes aventures.

Quand Bernard vit que Huon eut ôté son heaume, il devint plus vermeil qu'une rose, & fut ravi qu'il ne sçût que dire se peser, & dit. Sire, à la vérité, je ne sçai qui vous êtes; mais tant bien ressemblez à Huon mon bon Seigneur, que tant j'ai cherché, que je ne vous l'ose dire, si vous êtes celui ou non, pour ce que tout bien lui ressemblez; cousin dit Huon, venez vers moi & m'embrassez, je suis celui que vous cherchez. Alors tous deux s'embrassèrent & baisèrent, tellement que grande espace de tems firent que l'un ne l'autre ne pouvoient parler. Quand ils purent parler, Huon de Bordeaux dit: mon

très-cher cousin, je vous prie que dire & raconter me veilliez toutes les nouvelles que advenues sont par delà depuis mon département. Sire, ce dit Bernard, moult volontiers vous dirai ce que me requerez sçavoir; mais premièrement je vous prie que dire & raconter me veilliez toutes les aventures que vous avez eues depuis le département que fîtes de Bordeaux; cousin, dit Huon, ce dit & raconter vous voulois toutes les aventures & fortunes qui me sont advenues depuis le département que je fis de vous, trop longuement seroit à vous le dire. Mais en bref je vous raconterai la vérité depuis que j'ai parti, & que je fus en la mer, fortune nous éleva, laquelle nous dura l'espace de huit jours sans cesser, & là tout au long Huon lui racontra comment il vint au gouffre, & du grand peril en quoi ils furent, comment il parla à Judas, & comment ils arriverent au Château de l'Aymant, & de ses gens qui y moururent, & comment il monta au Château & détruisit le Serpent, & de la beauté du Château & de l'aventure qui Hason lui étoit advenue, & comment par ledit griffon s'étoit laissé emporter sur le rocher, & comment il occit les 5 griffons, & puis le grand griffon après dont la patte étoit dans la nef, laquelle il montra à Bernard, puis lui rachetra de la fontaine de Souverain, & de la nef qui là étoit, laquelle il avait trouvée à la rive, qui par la bouche de l'Ange lui avait été annoncée, & dit que dedans entraist; puis les perils qu'il avoient eus en passant par le gouffre de Perse, & que par force il étoit venu à terre, & que là il étoit descendu & auroit jetté en la nef ces pierreries, lesquelles il cuidoit être du gravier, que de là étoit venu au port de la Cité de Thauris où à présent étoit. Quand Bernard l'entendit

LIVRE SECOND

il vint embrasser Huon, & lui dit en pleurant. *Huon*, très-vertueux chevalier, à qui de prouesse nul ne se peut comparer, de votre vertu dois être bien joyeux, & louer Dieu des bons & des graces qu'il vous a départis & doanez : cousin, dit *Huon*, bien dois rendre graces à Dieu quand ici je vous vois sain, mais je vous prie que dira me veuillez tout ce que depuis que je suis parti de Bordeaux est advenu. Alors *Bernard* lui conta comment la Cité de Bordeaux avoit été prise, de la mort de *Garasme* & de la prise d'*Escarmonde* sa femme, & comment l'Empereur la tenoit prisonnière en la Cité de Mayence en grande pauvreté & misere, & de *Clairrette* la fille qu'il avoit apportée en l'Abbaye de Clugny, vers l'Abbé son cousin. Quand *Huon* entendit *Bernard*, il demena grand deuil, & dit que Notre Seigneur lui vouloit être en aide, qu'encore feroit l'Empereur mourir de malle mort. *Sire*, dit *Bernard*, veuillez vous appaier; & priez notre Seigneur, qu'il vous veuille aider & secourir, & si ainsi le faites, vous ne pouvez failir que ne veniez à bout de vos affaires & ainsi par telles paroles, *Bernard* appaia *Huon*, puis deviserent ensemble de plusieurs choses. *Cousin*, dit *Huon*, veuillez moi dire la vertu qui est de cette pierrerie qu'avez mise à part. *Sire*, dit *Bernard*, je vois 5. pierres, dont celle-ci a telle vertu, que celui qui la porte ne peut être empoisonné, & aussi a telle vertu que celui qui la porte peut aller & venir en son fourardent sans sentir aucune chaleur, & aussi portant ladite pierre ne peut enfoncer dans l'eau. *Sire*, la vertu de cette pierre est telle : lors *Huon* la pria & la retint pour lui, puis après *Bernard* en reprit une autre, qui avoit telle vertu que celui qui la porteroit n'auroit faim ne soif, ne aussi ne pourra envieillir par semblance, c'est-à-sçavoir de

corps & de visage, toujours sera comme en l'âge de trente ans, ne pour jeunes faire ne le pourra en rien empitrer. Lors *Huon* la pria & la mit en son aumôsiere, & dit qu'il la garderoit. *Sire*, dit *Bernard*, voyez ici une autre pierre, laquelle a telle vertu en elle que par armes ne peut être gravé, ne par ses ennemivains, & si aucun du lignage de celui qui ladite pierre porte sur lui étoit aveugle & le touchât de cette pierre aux yeux, incontinent verroit clair & si chose étoit que celui qui sur lui la porte avoit un ennemi & lui montrât la pierre, incontinent devieadront aveugle, & avec ce cette pierre a telle vertu que si un homme étoit navré, & on touroit la pierre autour de la playe; incontinent seroit sain & guéri. Quand *Huon* l'entendit il fut bien joyeux & dit que cette pierre garderoit; & la mit en son aumôsiere avec les autres : *Sire*, dit *Bernard*, encore voyez-ici cinq, qui ont si grande vertu qu'il n'est homme ne femme tant malade qu'il soit, qu'on lui montre cette pierre, qu'incontinent sera guéri, de quelque maladie que ce soit, & avec cela a telle vertu que si celui qui la porte étoit en une prison fermée, lié de chaînes & de fers aux pieds & aux mains, incontinent romproient, & avec ce cette pierre a telle vertu, que celui qui la porte en son poing enclose, il se montrera invisible, & pourroit aller où bon lui semblera sans que par homme, ne par nul fait veu; alors *Bernard* qui la pierre tenoit en sa main ferrit le poing, puis incontinent se montra invisible à *Huon*, qui moult fut ébahi, & dit: *Vrai Dieu*, vous m'avez fait cette grace d'avoir trouvé *Bernard*, mon cousin, lequel m'est aidé & conforté jusqu'à ce que en mon pays eusse été retourné, or vois-je bien que du tout je l'ay perdu. Quand *Bernard* entendit *Huon*, il commença à rire, & *Huon* qui l'ouïr s'es-

DE HUON DE BORDEAUX.

vança à bras étendus en riant de ça & de là tant qu'il l'embrassa & le tint. Et quand *Bernard* se sentit pris, il ouvrit le poing & se montra à *Huon* qui eut grand joie pour la vertu qui en la pierre étoit, il se seigna moult de fois pour la merveille, il pria la pierre & la mit en son aumôsiere avec les autres, & dit que ser toutes les autres il la gardera. *Bernard* tint les pierres les unes devant les autres, dont tant y en avoit qu'il n'est nul qui la valeur d'elle sçait nombrer ne priser, il renvertoit le fond pour choisir les meilleures; & tant que entre les autres il vit une riche escarboucle laquelle jettoit telle clarté qu'il sembloit à voir que ce fût deux flambeaux ardens : *Bernard* la pria & la bailla à *Huon* & dit: *Sire*, sçachez que celui qui cette pierre, portera sur lui, pourra si bon lui semble aller à pied sec sur l'eau aussi fermement comme s'il étoit en un bateau, & avec ce quand il verra aller par nuit obscure, il verra aussi claire que si dix torches étoient allumées, & si chose étoit que s'il se trouvoit en bataille ou en estour, jamais par homme ne pourra être décoisif ne navré, ne son cheval lassé ne recréu, & si ne pourra être tué ne navré. Quand *Huon* entendit *Bernard*, il commença à rire, puis pria la pierre & la mit avec les autres. Droit à cette heure que ainsi devoient arriver vers eux plusieurs Marchands Sarrasins, lesquels à grandes merveilles regardoient leur nef tant belle & riche la voyoient & si bien garnie de riches pierres, que avis leur étoit, que toute la marchandise qui dedans le port étoit ne valloit pas la moitié de ce qui étoit en cette nef, ils s'approchèrent de la nef, *Huon* les salua humblement & eux lui dirent: *Sire*, si votre plaisir étoit de nous vouloir vendre de vos pierreries, ici sommes venus plusieurs marchands ensemble pour acheter. Sei-

gneurs dit *Huon*, quand à moi je m'en vendrois pas une seule jusqu'à demain matin. Et tant plus se tenoient les marchands, & plus ne lui en parlerent mais tant y arriva de Sarrasins & de payens pour regarder la nef que merveilles étoit à les voir venir, tant que les nouvelles en vinrent par la cité, & que l'Admiral de Perse en fut averti, lequel incontinent accompagné de ses Barons, s'en vint au port où la nef étoit ancrée. Quand là fut venu il regarda la nef qui étoit si riche que jamais il n'y a eu Roi ne Empereur, qui en aye eu de plus belles, & avec ce étoit resplandissante, & si claire, pour la pierrerie qui dedans étoit, que advis fut à l'Admiral & à ceux qui là étoient que ce fut un Soleil de midy, pour la resplendeur des pierres, alors s'approcha de la nef, en laquelle il trouva *Huon* & *Bernard*, lesquels quand virent l'Admiral ils se leverent. Seigneurs, dit l'Admiral, bien s'aperçois en vous qu'êtes Chrétiens, si convieut que mon tribut me soit payé par vous, car tel est l'usage de cette Cité. *Sire*, dit *Huon*, il est raison que nous vous payons ce que devons, voyez 2. pierres que ja vous donne de bon cœur, s'il vous plaît recevoir: lors l'Admiral pria les pierres, lesquelles il regarda moult, dit tant à *Huon*; désormais pouvez aller & venir par cette noble Cité, pour vendre & faire votre profit; car le don que m'avez fait m'est plus agréable que les 4. meilleures cités de ce Royaume : lors fut moult joyeux ledit Admiral, pource que bien connoissoit la grande vertu qui étoit aux pierres, l'une étoit de telle vertu que l'homme qui l'aura sur soi, jamais il ne pourra avoir de aule venins, que tantôt celui qui faire le voudroit subitement mourroit en la place devant celui qui cette pierre porteroit, & l'autre pierre avoit telle dignité que celui qui dessus lui la portera, jamais

LIVRE SECOND.

ne pourra perir ne par son ne par eau, ne par fer ne par air être détruit. Car si tel advenoit qu'on fût en une fournaise ardente la dite pierre étoit sur soi ne pourroit être endommagée, se ja en mer ne pourroit perir. Vassal, dit l'Amiral de Perse, de la courtoisie que par vous m'a été faite, vous ferez remerciement, je veux que par tout mon Royaume tant en Perse comme en Mède, vous alliez à votre bon plaisir, pour marchand & vendre pierreries, que ja homme ne trouvera qui tant y ne desloze vous fasse; mais bien vous voudrois prier que dire me venilliez quelle aventure vous a icy amené, & d'où vous estes, & de quel pays, & en quel lieu vous avez trouvé ces pierreries dont vous avez si grande largesse, nonobstant & assez entend votre langage, par lequel je connois qu'estes François, longtems y a que j'ai esté en France, où j'ai demeuré longtems, & ay servi en la Cour du très noble Roi Charlemagne, sans que oncques j'y fusse euescu, mont me donnez grand merveilles, jamais je ne vis de plus grandes richesses ni trésors.

Comme le très puissant Amiral de Perse fit moult grand honneur à Huon de Bordeaux, & l'emmena en son riche Palais lañ, où il le repūs avec moult grand joye & liesse.

Quand Huon entendit l'Amiral il le regarda très fort, pource que beau vieillard étoit, & que bien sen bloit être prudhomme, & lui dit: Sire, pource que je connois & vois être apparent en votre loyauté & franchise, je vous dirai toutes mes aventures sans en rien celer. Sachez que je suis natif du pays François, d'une Cité qui se nomme Bordeaux, de laquelle je suis parti il y a deux ans passés, dont depuis j'ai eu maintes pauvretés, quand delà me partia, je me vai avec moi sept Cheva-

liers, mais quand en haute mer fûmes entrés, une tempête s'éleva sur mer que à peu tint que nous ne fûmes peris & dura dix jours, tellement qu'à l'enzeime vîmes la gouffre auquel nous trouvâmes Jadas qui vrbait Notre Seigneur, si estme si grand peur que tous caidoient perir; mais Dieu qui n'oublie jamais les siens & ceux qui croient en sa l'y, nous donna un vent qui nous mena vers le château de l'Ayman. Alors raconta à l'Amiral tout au long la beauté du Château, & des aventures qui lui advinrent, tant de ses gens morts par famine, comme de celui que dedans le chasteau avoir laissé, puis lui recompta par quelle maniere il s'en étoit départi & du Griffon par lequel il se fit emporter, & comment il lui coupa la jambe en son combattant contre lui, quand il l'eut mis à terre; comme il en avoit apporté la jambe, & laquelle il montra à l'Amiral, qui mont'e'en émerveilla, puis lui racompta comment il avoit occis cinq griffonnans. Puis lui parla de la fontaine en laquelle il s'étoit baigné, & du beau verger, & de l'arbre qui auprès de la fontaine étoit, & de la veste du fruit, & comment il en cueillit, & que plus en vouloit prendre; mais par l'Ange de Notre Seigneur Jesus Christ lui fut desseins que plus n'en print, mais n'en mangeai & l'eau de la fontaine en laquelle nous, Seigneur avoit été baigné, & de toutes les playes que les griffons lui avoient fait, il fut incontient guéri. Sachés Sire, que de cet arbre dont je vous ai parlé, j'ai cueilli trois pommes par le commandement de l'Ange & les mit en mon sein, puis l'Ange m'a montré le chemin pour descendre à bas du rocher où au dessous je trouvai une riviere, en laquelle je trouvai cette nef que voyez ici, j'entraî dedans. Après vint un vent qui si fortem-

DE HUON DE BORDEAUX.

mea ma nef, que peu d'oyseaux se trouveroient au monde qui là eussent peult avoir eant elle alloit fort, si lui raconta toutes les merveilles. & comment il étoit passé par le gouffre de Perse, auquel lieu avoit été dix jours, & à l'endroit avoit recueilli ces pierreries, & tant m'aida Dieu où je suis créans, que sein & sauf en fais échappé. Quand l'Amiral entendit Huon oncjour de sa vie plus grandes merveilles n'avoit ouï racompter, & fut moult ébahi, & dit à Huon, assez ne puis m'émerveiller de ce que je vous ai oïdire, car jamais homme n'a vu ne oïdire, que nul homme soit échappé du gouffre, vous pouvez bien dire que le Dieu en qui vous croyez vous aime, quand du merveilleux gouffre vous a jeté dehors & mis à sauver; trop est votre Dieu puissant, & aimez fort ceux qui en lui croient, tel est celui qui en sa loi ne croit, quand de deux gouffres tels vous a mis à sauver; & puis du château de l'Ayman, dont nul jamais partir ne peut, & des Griffons qu'avez occis, certes bien devez tenir chèrement celui qui telle grace vous a faite, dont pour les grandes merveilles qu'il a faites, je vendrais être baptisé & recevoir votre loi, je sçait que si mes Barons le sçavoient que tôt m'occiroient. Car contre eux ne pourrais résister. Sire dit Huon, afin que plus ferme & plus vraie créance ayez en Jesus Christ j'ai trois pommes, lesquelles ont si grandes vertus, que si croire voulez en Jesus Christ, je vous en donnerai une de laquelle vous mangerez, & incontient qu'en aurez mangé vous viendrez en l'âge de trente ans, & serez aussi beau & aussi jeune qu'alors étiez en cet âge, & n'est aujourd'hui homme si vieil & si défiguré, que tantôt ne fût en l'âge, que je vous ai dit, pourveu qu'il soit créant en la Sainte Loi de Jesus Christ. Vassal,

dit l'Amiral, si ainsi que vous me dites est vrai que pour manger de cette pomme je puisse revenir en la jeunesse en laquelle j'étois en l'âge de trente ans; à quelque fin que j'en doive venir, je me ferai baptiser, & croirai en la Loi de Jesus Christ, ne pour la mort ne la laisserai, car trop ay été à cette fausse & détestable loi de Mahomet; car seulement qui n'auroit vu & ouy ce que ici m'avez raconté, si doit-il croire en votre Loi & ferai tant que tout mon Royaume y sera croyable. Sire, ce dit Huon, si ainsi faites ce que vous dites, je vous donnerai la pomme laquelle vous mangerez en la présence de vos Barons, lesquels quand ils y seront, ils verroient que vous viendrez à rajeunir. Sachez que pour cette grande merveille ils croiront tous en Dieu. & renoncèrent à la Loi de Mahom: Vassal, dit l'Amiral, bien croi ce que vous me dites, user en voudrai pour voir, ainsi que m'avez dit: lors l'Amiral pria Huon par la main, & sortirent de la nef, Huon y laissa Bernard pour la garder; le peuple courut par là pour voir la belle nef, & s'émerveilleoit grandement de l'honneur que l'Amiral faisoit à Huon; car onc ne le laissa, que toujours il ne le vint par la main, jusqu'à ce qu'il vint dans son Palais dont assez pouvez sçavoir que au passer qu'ils firent par la Cité, fûrent bien regardés des gens de diverses nations, car tant beau Chevalier étoit Huon, qu'en ce tems on ne trouveroit nul qui de beauté se pût comparer à lui. Quand Huon fut venu au Palais, ledit Amiral le festoya & l'honora mesut, les tables furent mises. Si s'assirent pour dîner, les mets dont ils furent servis ne vous veux faire long compte. Et quand ce vint qu'ils eurent dîné, l'Amiral fit mander charpentiers, auxquels il ordonna de faire un grand échaf-

font de bois devant le palais, en une grande place qui là étoit, lequel fut couvert & paré de quantité de draps d'or & de soie mont enrichis, puis y fit porter plusieurs sièges & mada par toute la cité, & à tous les Barons & Chevaliers de son Royaume, qui à cette heure là étoient venus pour voir la grande fête & la riche marchandie qui étoit arrivée de maints pays étrangers, dedans la grande Cité de Thauris, que tous virent par devers lui à l'heure que dicté leur étoit, laquelle chose ils firent; ce tant y vint de princes & étrangers, qu'ils furent plus de cent cinquante mille hommes. Quand tous furent venus, l'Admiral tenant Huon par la main monta dessus le riche échaffaut, & plusieurs barons avec eux, puis quand il furent venus, l'Admiral s'appuya à l'échaffaut, & dit aux Barons & au Peuple Seigneurs qui par mon commandement êtes assembles, sçachez que le grand amour que j'ai en vous, & qu'encore a je, me met en couraige de vous dire & remontrer le chemin & la voye, par quoi moi & vous pourrions venir à salvation éternelle. Car si en ce point où à présent sommes allions de vie au trépas, nous serions perdus par la faulx & détestable loi que vous & moi tenons. Si vous conseillez & priez sur l'amour que de longtems avez euvers moi, que la loi de Mahomet veuillez délaisser & croire en celle de Notre Sauveur Jesus Christ, qui est très-sainte, & digne, & que par les miracles évidens qu'il a faits sur ce pauvre Chevalier qu'ici vous voyez auprès de moi. Alors l'Admiral raconta au peuple & aux Barons toutes les merveilleuses aventures qui étoient advenues à Huon, c'est-à-sçavoir comment il avoit été au Château de l'Aimant, & comment du Griffon fut emporté lequel il occit & de ses faons, puis de

la Fontaine & du Verger, du fruit de l'arbre, & comment il avoit passé les deux gouffres, où avoit prié les riches pierres qu'il avoit là amassées, laquelle chose n'eût sçeu faire, si par Jesus-Christ n'eût été secouru, & avec ce vous montrerez les miracles évidens, que Jesus fera pour moi, si la loi veut prendre & recevoir, car il m'a dit que si en Dieu vous croitez il me fera manger d'un fruit par lequel je revierdrai de l'âge de trente ans, & en la jeunesse que pour le tems j'avois, & pour ce, Si-gneurs, si ainsi est que cette chose Jesus-Christ veuille faire pour moi, je me ferai baptiser. Alors le Peuple répondit tout haut, & dit: Sire, si cette chose qu'ici nous avez dite étoit avérée, nous serions contents de nous faire baptiser & croire en la loi de Jesus-Christ & délaisserons la loi que si longtems avons tenue; mais à grand peinc pouvons-nous croire que cette chose advienne; car si ainsi advenoit onques de plus beau miracle au monde n'eût parler.

Comme l'Admiral pour la pomme que Huon de Bourdeaux lui donna à manger, devint à l'âge de trente ans, c'est-à-sçavoir aussi jeune qu'il étoit alors. Parquoi lui & tout le Peuple de Perse & de Mede se firent baptiser & laver tout, & du grand honneur que l'Admiral fit à Huon.

Donc quand Huon entendit les Barons qui tous étoient contents de délaisser leur loi pour croire en celle de Jesus-Christ, il fut bien joyeux & remercia Dieu de bon cœur. Alors Huon dit, Sire, mangés la pomme que je vous ai donnée à celle fin que tout ce peuple voye la grâce que notre Sauveur vous fera: l'Admiral prit la pomme, si la mit en sa bouche & commença à la manger, mais en changeant de couleur, ses cheveux & sa barbe qui tous étoient blancs, commencèrent à

noirir:

noirir & devenir noirs, avant que la pomme fut à demy mangée, fut mis & changé & fut en sa force & beauté, qu'il avoit été en l'âge de trente ans. Alors le peuple généralement & tous les Barons qui là étoit d'une voix commencèrent à crier & à demander baptême dont l'Admiral & Huon furent moult joyeux, & la bonne volonté que le peuple avoit de recevoir le saint Baptême. Quand l'Admiral se vit être revenu dans sa première jeunesse, la joye qu'il eût en son cœur il n'est nul qui racompter le veuille sçavoir, car tant étoit devenu beau, grand, droit & fort à merveilles, le peuple qui là étoit en fut bien réjoui de voir un si beau Prince, lors il prit Huon par la main, en lui disant, mon très-cher ami, heurte soit l'heure qui par deçà vous amena; car moi & mon peuple avez mis en voye de salvation, & pour ce d'icy en avant je veux & consens que par tout mon Royaume ayez part comme moi propre, & veux que y soyez obéi. Puis prit Huon lequel il baisa plus de dix fois, en lui disant: Vassal, beniste soit l'heure que n'aquites, & bien heureuse est la mere qui en son ventre vous porta: les Payens & Sarrazins qui là étoient regardant la grande beauté qui en l'Admiral étoit, & aussi le grand miracle qu'ils avoient vu, se dirent l'un à l'autre que jamais n'avoient oui parler de telles paroles, & que de-là en avant d'eux devoient être bien maudits, qui plus croiroient en la loi de Mahomet; car sa loi ne sa de Dieu n'est de nulle valeur, ainsi crièrent à haute voix: O très-noble & puissant Admiral, prie ce grand homme qui avec toi est qu'il nous fasse baptiser, lors avoit en cette Cité un Evêque de Grece qui étoit venu en Ambassade par devers l'Admiral de par l'Empereur de Constantinople, lequel oyant la voix du peuple fut

bien joyeux, si vint vers l'Admiral & vers Huon qui là étoit & leur dit, qu'il n'y avoit point de danger de se faire baptiser, & qu'il étoit prêt de le faire, incontinent fit apporter quarante cuves, lesquelles il fit remplir d'eau bien claire, si baptisa ledit Admiral auquel il mit nom Huon. Pour ce que Huon fut le parais, puis tous les Barons & le peuple fut baptiser & reçurent la Loi de Jesus-Christ. Quand tous furent baptisés, l'Admiral eût très-grand joye, si s'en retourna en son palais en tenant Huon par la main, grande fête fut ce jour d'amenée par la Cité. Et par special des marchands Chrétiens qui là étoient dont avec eux avoit bien quinze Prêtres, qui tous aidèrent à l'Evêque de l'Empire de Grece à baptiser le nombre de tant d'hommes, femme & enfant, qui à ce jour reçurent le Saint Sacrement de baptême, l'Admiral étoit dedans son Palais, où il faisoit moult grand fête au noble Duc Huon. l'Admiral dit à Huon: Vassal bien devez rendre grâce à Notre Seigneur Jesus Christ auquel vous êtes bien tenus, quand par vous la Loi de Notre Seigneur est en deux Royaumes, c'est-à-sçavoir Perse & Mede réduits, mis à la Loi Chrétienne & avec ce veux que sçachiez que dire pouvez que par lesdits 2. Royaumes sauz ce que vous trouvez nul qui au contraire veisse que votre volonté ne soit faite, afin que certainement croyez, que le grand amour qui est entre vous & moi afferme; je veux qu'une seule fille que j'ay eue à femme & épouse, pourvu qu'à autre ne soyez obligé. Si sçachez de verité, que le grand désir que j'ai que par deçà soyez arrêté m'oblige à ce faire, car plus n'ai d'hoirs qu'elle, parquoi après ma mort serez Seigneur des Royaumes que j'etiens, dont à présent veux que de la moi-

D

LIVRE SECOND

tié des revenus ayez la jouissance, car tant me plaît votre compagnie, que jamais n'en voudrois départir

Des complaintes que Huon faisoit à l'Admiral de Perse de l'Empereur d'Allemagne & du secours que l'Admiral promettoit faire à Huon.

Quand Huon entendit l'Admiral il lui répondit & dit: Sire, sçachez pour vrai qu'il y a déjà quarante ans passés que je suis marié, & ai pris une femme noble & bonne laquelle passe en beauté toutes celle qu'aujourd'hui sont en vie, dont quand d'elle j'ai souvenance, je n'ai cœur ne membre au cors, que de deuil & de courroux ne me tremble, quand au devant me vient l'ennui, le déplaisir & la grande pauvreté en quoi elle est à présent & pource Sire, très humblement je vous remercie du grand honneur & courtoisie que vous me faites si prie à notre Seigneur Jesus Christ qu'il vous le rende: Huon dit l'Admiral puis qu'ainsi est que femme avez épousée, bien excusé vous tiens, dont je vous prie que dire me veuillez à qu'elle cause votre femme est en tel déplaisir, & qui est le Prince Chrétien qui est si hardi de vous faire tel déplaisir. Sire dit Huon, quand de mon pays me partis je laissai ma Cité de Bordeaux assiégée de l'Empereur d'Allemagne, lequel a pris ma Cité, mes hommes a occis & destrachés & les autres mis à servage & ma femme a fait mettre en la chartre, en laquelle il la tient en grand pauvreté & misère, parquoi quand de ce me souvient grand est efflé au cœur en telle manière que je n'ai membre sur moi qui de haine & de courroux ne tressae. Huon dit l'Admiral, je vous prie que le courroux & déplaisir qu'avez, veuillez délaisier & déjeter arriere de vous & presez jeye & reconfort; car par la sainte Loi que j'ai reçue je vous ferai tel secours

& aide, qu'à celui Empereur par qui tant de maux avez reçu, je menerai telle guerre que force lui fera veuille ou non, que le dommage & la perte qu'il vous a faite vous sera du tout restituée; car tel peuple menerai avec vous que vallées & montagnes en seront toutes remplies. Sire, dit Huon de la courtoisie & secours que vous m'effrez, je vous en remercie moult humblement; mais s'il plaît à Notre Seigneur que de maints périls me garde, il m'aidera sans ce que lui en fasse guerre: ne destruisa la Chrétienté; premier m'en irai au Saint Sépulchre, puis m'en retournerai en mon pays, & ferai tant, si je puis que ma femme Esclarmonde mettrai hors de la peine en quoi elle est, Sire sçachez que la femme que j'ai épousée étoit fille à l'Admiral de Gaudisse, lequel tint Babilone & tout le Royaume d'Egypte, alors Huon lui raconta tout au long la manière, & comment il eût la belle Esclarmonde dont l'Admiral fut bien ébahi, pour les grandes merveilles que par Huon lui étoient racontées, car oacques de toutes ses aventures ne laissa rien à compter, dont tous ceux qui là étoient furent bien ébahis & disoient l'un à l'autre, que si Huon n'étoit aimé de Dieu, jamais de la moindre aventure ne fut échappé sans mort. Sire dit Huon, l'Empereur que je vous ay dit avec ce qu'il a prié ma cité & ma femme & détruit mes hommes, il dicat encore toutes mes terres & seigneuries; mais si Dieu plaît je ferai tant que je les aurai toutes & si je le puis faire je vous demanderai secours. Huon dit l'Admiral, offrez toutes vos mélancolies; car si ne venez à bout de cet Empereur, je vous menerai des forces inenbrables, & vous rendrai votre femme, & toutes vos terres & vos hommes qui prisonniers sont de l'Empereur, lequel je vous mettrai en vos mains

DE HUON DE BORDEAUX.

pour votre volenté faire. Sire, dit Huon de ce je vous remercie, mais par autre manière me convient surer; car quand me trouvat si souffrir de Perse, je promis à Dieu & si serment que si du gouffre ne vouloit jeter, que avant que retourner en mon pays j'irois au saint Sépulchre, & ferois guerre aux Sarazins mais aux Chrétiens ne voudrois guerroyer, car ce n'est pas la loi, je les servirois de bon cœur car il y a longtems que j'ai la vie au corps, & je n'ai pas fait la guerre contre un Chrétien. Huon dit l'Admiral de ce que vous dites je vous sçai bon gré. Mais s'il plaît à Notre Seigneur je ferai le voyage du saint Sépulchre avec vous, & menerai avec moi cinquante mille hommes, pour faire guerre aux Payans & Sarazins qui en Dieu ne croyent, & mettrai peine de tout mon pouvoir d'accroître la Loi de Notre Seigneur Jesus Christ. Sire dit Huon bien avez dit; car si ce faites grand graces, grand gloire perpetuelle acquererez, parquoi vous aurez la couronne au glorieux Royaume des Cieux.

Comme l'Admiral de Perse assembla grand nombre de gens, & se mit sur la mer, lui & Huon, & vindrent prendre port devant la Cité d'Angorie, où il trouvoient grande multitude de Payans & Sarrazins prest à deffendre leur port.

Comme l'Admiral & Huon eurent devisé ensemble de plusieurs choses, l'Admiral fit écrire ses lettres & ses brefs, & manda par le pays de Perse & de Mede, que gens d'armes fussent prêts & appareillez pour s'en venir avec lui & avec sa compagnie, & leur fit sçavoir que les navires fussent prêts & garois de vires ainsi qu'à tel cas appartenoit, laquelle chose fut faite & vindrent au jour qui leur fut assigné, pendant lequel temp. Huon &

Bernard alloient souvent ensemble voir & visiter la Cité de Thawris, en laquelle bien grand honneur leur fat fait, dont ils rendoient graces à Dieu, ainsi comment vous avez ouï l'Admiral de Perse assembla grand ost & se mit en point, & monta sur sa nef, & d'autre part ses gens monterent en la navire où ils mirent leurs armes & destriers. Huon qui de tout son cœur desiroit complaire à l'Admiral fit venir sa nef & fit décharger toute la riche pierrerie qui dedans avoit, & la fit mettre dedans une nef qui de par l'Admiral lui avoit été délivrée, puis vint devant lui disant: Sire Admiral, assez sçait que la nef surquoi je suis veau n'est pas pour mener en guerre, & pource tel qu'elle est je la vous donne. Quand l'Admiral entendit Huon qui sa nef lui avoit donnée, il eût moult grand jeye; car au monde n'y avoit sa pareille, de beauté ni de richesse.

Quand la nef eût donnée à l'Admiral, il fit tirer toute la pierrerie dehors, si en donna plus d'un septier à l'Admiral & aux Barons qui grand jeye en demerent, bien remercièrent Huon de sa courtoisie, dont de toute la pierrerie il ne lui en resta que 3. ceas que tout ne dorât. Quand eût tout donné à l'Admiral & aux Barons il entra dans la nef de l'Admiral. Alors les Barons & les gens d'armes entrèrent dans les nefes qui bien furent garnies & envaillonnées de ce que mestier leur étoit. Quand tous furent dedans & que l'Admiral eut prié congé de sa fille, il fit lever les ancres & dresser les voiles contremont, esquels le vent frapa en telle manière que tost furent éloignés du port; moult belle chose étoit de les voir car au partir qu'ils firent demerent tel bruit de trompettes, tambours, que toute la mer en retentissoit & bien grand jeye eût Huon & Bernard qui avec lui fat, de la grace que Dieu leur faisoit, si nagèrent

tant à la voile, qu'ils entrèrent en la grande mer de Capie, si choisirent de loing une cité, qui sur la rive de la mer étoit. laquelle avoit nom Angorie, dedans laquelle avoit un Admiral bien riche, qui à cette heure étoit dans l'une des tours de son palais, lequel quand il vit la très puissante navire qui devoit la Cité & en son port venoit descendre, mout se donna grand merveille; car bien connoissoit que les navires étoient de Perse, par les pavons & bannières qui sur les nefs étoient posées & d'autre part voit au dessus de la proue des grandes bannières blanches, dedans lesquelles y avoit Croix vermeilles, il dit à ses Barons que bien il étoit ébahi à qui cette navire pouvoit être, si dit que onc puis que par Regnaut de Montauban la Cité avoit prise, il n'avoit vu Chrétien arriver par de là & de plus me donne merveilles des enseignes de Perse, que les Chrétiens portoient sur leur nef, incontinent descendit & fit publier par toute la Cité que tous s'armassent pour garder que les Chrétiens ne prissent terre sur eux. Alors le cry s'éleva par la cité si horrible par les trompettes & tambours que les Sarrasins sonnoient, & faisoient retentir par toute la mer que c'étoit merveille: l'Admiral de Perse & tous ceux qui avec lui étoient les pouvoient ouïr, si disoit l'Admiral à Huon, qu'à descendre au port de la cité auroient bataille. Sire, dit Huon, quelles gens sont ce qui en cette cité sont? qui en est Sire? Huon, dit l'Admiral, sçachez que cette cité que voyez est grande & bien peuplée de gens qui en Dieu ne croyent: elle fut prise par un Baron de France, qui se nommoit Regnaut de Montauban & la fit toute chrétienne; mais du depuis elle a été reprise sur les Chrétiens par la fille de l'Admiral, qui pour le temps qu'elle fut prise par les Chrétiens en étoit Sire, & maintenant

sont tous Payens & Sarrasins comme pouvez voir, qui sur la marine nous attendent pour nous deffendre l'entrée de leur port. Sire, dit Huon, bien devons louer Notre Seigneur Jesus Christ de la belle aventure que cy devant nous voyons nos ennemis de la foi chrétienne, sur lesquels au plaisir de Notre Seigneur Jesus Christ ferons aujourd'hui tant que la cité & les habitants seront en nos mains pour en user à notre plaisir. Huon ce dit l'Admiral, Dieu vous en veuille ouïr, mout grandes graces nous fera Notre Seigneur Jesus Christ si la Cité pouvons prendre; lors l'Admiral fit ses gens armer par tous les navires & si regarderent qu'à une demi lieue près la cité y avoit un port lequel n'étoit de nulle garde ni de défense pour ce que l'Admiral d'Angorie ne le vouloit éloigner arrière de la cité jusqu'à ce qu'il eût vu la contenance de nos Chrétiens, lesquels s'étoient quasi avancés & les ancres avoient été jettées en l'eau & bottequias & palefreniers des nefs garais d'archers & d'arbalétriers pour prendre & saisir le port, lequel ils prindrent sans quelque danger avoir. Alors de tous costés les nefs s'accosterent de la terre, si en firent tirer les anes & les desfriers dehors, puis l'Admiral & Huon descendirent & tous ceux qui avec eux étoient, excepté ceux qui étoient établis pour garder les nefs. Puis quand tous furent descendus l'Admiral & Huon avec leurs gens monterent sur les desfriers, si ordonnèrent & firent trois batailles, dont la première fut baillée à conduire à Huon, en laquelle avoit mille hommes; la seconde menoit un Baron de Perse, qui étoit Maréchal de l'ost; & la tierce conduït & garda l'Admiral de Perse, lequel alloit de rang en rang toujours admonestant les gens de bien faire, si se mirent à cheminer tout le petit pas vers la Cité.

Comment l'Admiral & Huon de Bordeaux prirent le Port & combattirent l'Admiral d'Angorie & desconfirent & prirent la Cité & comment Huon descendit es desfrers d'Abillans pour chercher ses aventures.

Los que l'Admiral d'Angorie vit & aperçût que nos gens avoient pris terre, & que ja étoient prêts à batailler qu'ils venoient vers la cité, il ordonna & rangea ses batailles, & en fit quatre, lesquelles il bailla à conduire à ceux que bon lui sembla, puis se mit en chemin, & vint au devant des Chrétiens, ils furent plus de cinquante mille hommes. Quand les deux ostes se virent, il n'y eût celui qui n'eût peur de mort, le jour étoit beau & clair, si s'approchèrent. Alors tous à un cry firent les desfriers des éperons les uns contre les autres, tellement que telle poussière s'éleva contremont au marcher que les chevaux faisoient, que le Soleil qui clair luisoit en l'air fut obscurci, & aussi par le trait qui d'une partie & d'autre voloit en l'air si meau & si souvent qu'advis étoit que ce fut neige, tant étoit dru & épais dont à l'entrée & à la bordre qu'ils firent ensemble, il y eût maintes lances froissées & rompues, & maints chevaliers abatus par terre, que onc puis n'eurent loisir d'eux relever mais gissoient par terre entre les pieds des chevaux, où ils marinoient de douleurs. Là vous eussiez pu voir maints desfriers courir par les champs traînant leurs rênes de leurs brides, dont les champs en étoient tous couverts, & les maîtres qui gissoient morts en sang & en boue, mout grande & horrible occision y fut faite tant d'un costé comme d'autre, Huon par la bataille alloit desrompans les grandes presses où il faisoit si grande occision de payens que tous le doutoient si regarda venir le seveu de l'Admiral d'Angorie, lequel avoit

occit un Chevalier Chrétien, il bailla sa lance & le payen d'autre part. Si virent à l'encontre l'un de l'autre, par telle fierté que le payen rompit sa lance dessus Huon, mais Huon ne le failit pas: ains straignit le payen d'un si merveilleux coup qu'il lui trépassa sa lance tout au travers du corps, puis s'adressa à l'encontre d'un autre auquel il donna si grand coup qu'il lui perça l'écu & le corps tout outre, puis vint au tiers & au quart, à qui il en fit autant comme aux autres, & fit si bien que huit en occit avant que sa lance fut rompue, puis tira sa bonne épée, & se mit parmi les payens, & les déranchoit & abatoit que horreur étoit à les voir, il découpoit pieds, bras & jambes, leur arrachoit les heaumes hors des têtes tellement que nul des ennemis ne s'osoit de lui approcher; ains le fuyoit comme l'allouette fait l'épervier, il desrompoit les grandes presses, tant il se faisoit craindre que ses ennemis le délaissoient & abandonnoient pource que jamais ne frapoit sur homme quand à plein coup l'attingoit, qu'il ne fut occis, & d'autre part étoit Bernard son cousin qui de bien près le suivoit, car très fort & rude chevalier étoit, & d'autre part l'Admiral d'Angorie s'éforçoit de rout son pouvoir d'endommager nos gens, si choisit l'Admiral de Perse, qui grande occision faisoit de ses gens & vint vers lui la lance baissée, & l'Admiral de Perse d'autre part si s'en vindrent rencontrer par si grand forces de leurs lances qu'ils s'emportèrent par terre, dont quand là se virent virement se releverent l'épée au poing très désirant d'eux occir & dérancher, laquelle chose eust été faite si par leurs gens n'eussent été secourus. Mais tant s'en vint d'un côté & d'autre qu'ils n'eurent pouvoir de toucher l'un l'autre, à bien grande force y vindrent payens & Sarrasins, & tant que les

Chrétiens n'eurent pouvoir de remonter l'Admiral de Perse qui à pied se combattoit, & ja assez tôt lui fut mal advean, si par Huon & Bernard n'eust été secouru, lesquels y vindrent hastivement pour le grand cri qui avoit de l'Admiral de Perse se faisoit; mais Huon & Bernard, qui tost entendirent les cris des Persians, s'en vindrent deffoissant & coupant la grande presse des payens, lesquels quand ils virent Huon approcher d'eux ils firent moult effroyez. Car bien tost le reconnerent, si commencerent tous à s'éparpiller, & eux éclaircir, que onc ne l'eserent attendre. Huon de Bordeaux voyant l'Admiral de Perse être à pied entre les ennemis l'épée au poing, l'éca au col, qui se deffendoit moult vigoureusement, voyant que la défense lui eût été de peu de valeur si on ne le fut bien tost venu secourir: si tost que Huon le vit il lui cria & dit: O très-noble Admiral, n'ayez doute, car tôt aurez secours. Alors Huon prist une lance laquelle il osta hors des mains d'un payen qu'il avoit occis, si la coucha sur l'Admiral d'Angorie auquel il bailla un si grand coup que le fer aiga lui fit passer tout outre le corps plus d'un demi pied, & cheut mort entre les gens dont les payens & Sarrazins furent bien ébahis, quand leur Seigneur virent mort par terre. Huon de Bordeaux qui près & habile étoit, saisit le destrier de l'Admiral d'Angorie & le pria par la resne & vint vers l'Admiral de Perse, qui à pied étoit & lui dit. Sire montez sur le destrier car payens & Sarrazins sont déconfits, Huon dit l'Admiral de Perse, benoîte soit l'heure que naquites, car par vous & par votre excellente promesse suis sauvé moi & mon ost & mis au dessus de mes ennemis: lors l'Admiral sans plus rien dire monta sur le puissant destrier dont il fut moult joyeux & se mit auprès de Huon & Bernard, lesquels

se retirèrent entre les payens par telle force que voullirent ou non ils furent contrainct de s'enfuir & tourner le dos. Alors Huon l'Admiral & Bernard avec toute leur exercice firent sur les payens, en les découpaient & détachant par pièces & par telle vigueur les déchassèrent que avec eux entre mêlés les uns entre les autres entrèrent en la Cité si commencerent à occire & détruire char payens & sarrazins, hommes, femmes, & enfans, que horreur étoit à les voir, ils gissoient morts par monceaux au milieu des rues, tellement que le sang des morts y couroit par telle roideur que les chevaux y entrèrent jusqu'aux flancs, siablement par la grande prouesse de Huon & par la puissance de l'Admiral de Perse payens & Sarrazins furent déconfits & la Cité d'Angorie prise. Quand l'occision fut faite & quel l'Admiral & Huon virent qu'au dessus étoient de leurs ennemis, ils firent cesser l'occision. Si allerent par les temples, tours & palais dedans lesquels Payens & Sarrazins, hommes, femmes & enfans s'étoient retirés. Si les prièrent à merci leur promettant leur vie sauve au cas que la Loy de Mahomet voudroient laisser pour croire en celle de Jesus Christ, dont moult y en eût qui se firent très-bons Chrétiens, & ceux qui ne voulurent ce faire furent détachés & occis, puis après quand l'Admiral & Huon virent que la Cité étoit de tout Chrétienne, ils mirent Officiers, Prevosts, Baillifs pour gouverner la Cité, & y laisserent plus de deux mille personnes pour garder la Cité en laquelle ils séjournèrent huit jours entiers. Puis quand ce vint au neuvième jour, ils aprêterent & ordonnèrent leurs affaires & chargerent & transfèrent vivres pour ravitailler leurs navires, puis s'en partirent & entrèrent en leurs nef, trompettes & tambours commencerent à sonner, nautonniers le-

verent leurs ancres & firent voiles, si commencerent à venir & à voiles qu'ils iurèrent hors de la grande mer de Capis, si entrèrent dedans le grand fleuve d'Euphrate, lequel descend en la grande mer majeure, quand le dit fleuve eurent passé, ils cotoyèrent les déserts d'Abilliant, & sur le tems frais & clair & serain la mer coye & seraine, si agerent moult diligemment, ainsi que par la mer majeure alloient, l'Admiral & Huon étoient apuyés au bout de leur nef, où ils devoient ensemble de leurs aventures louer Notre Seigneur de la grande grace qu'il leur avoit faite. Huon dit l'Admiral, j'ai moult de désir de voir cette Ste. Cité où Notre Seigneur fut crucifié & mis au Sépulchre, sire dit Huon, au plaisir de Notre Seigneur Jesus Christ, il nous aidera tant que la voyons veus, & ay espoir qu'encore nous fera-t'il plus grande grace car il nous aidera à la conquérir & avoir & détruire tous ceux qui en notre chemin trouveront qui ne seront créés en la sainte Loi. Car pour autre désir ni volonté ni devons pas aller. Ainsi se devisèrent les deux Barons ensemble l'espace de huit jours, sans ce que quelques aventures pussent trouver qui racomptent le valur, tant qu'un jour sur le soir que Huon étoit seul appuyé sur le bout de la nef en regardant la mer qui étoit coye & seraine, lors il eut souvenance de la Dame Esclarmonde sa femme, laquelle il avoit laissée à Bordeaux. Si lui commencerent les larmes à couler au long de la face & dit ha très-noble Dame, quand j'ai souvenance en quel danger je vous laissai, encore en la grande pauvreté & misère en laquelle vous êtes, je n'ai membre sur moi qui ne me tremble de peur & de hieure que j'ai que ce très-déloyal Empereur ne vous fasse mourir avant que la vienne. Alors recommença son deuil à faire. Bernard qui guères n'étoit loing

de lui le regarda & lui dit: ha sire, ja savez vous que en toutes les adventures & fortunes qui vous sont advenues, Notre Seigneur vous a aidé & garanti, vous a gardé de mort & de péril comme bien savez & pource ayez confort en vous louant, Dieu de ce qu'il vous envoie, & si en lui avez parfaite fiance il vous aidera & confortera jamais il n'oublie ceux qui de bon cœur le servent: ainsi & par telles paroles Bernard reconforta Huon. Alors l'Admiral de Perse s'en vint s'appuyer auprès d'Huon: si devisèrent de plusieurs choses tour droit à l'heure qu'ils faisoient leurs devis, il s'éleva un vent avec une grande tempeste si horrible & épouvantable que les voiles des nef, & des dromons, se dépiécèrent en plusieurs lieux, & la mer fut grosse & felonieuse, parquoi tous cuiderent périr & noyer en mer; lors tous commencerent dévotement à prier Notre Seigneur que de cetuy péril les voulast préserver. Sire, dit Huon, si pouvions arriver vers ce rocher que je vois en ce regard de mer. Huon dit l'Admiral, sçachez qu'à un mauvais port sommes arrivés; car nous sommes prêt du désert d'Abilliant, sur cette grande montagne que voyez demeure un ennemi qui maints nef a fait périr en cette mer dont en grande aventure sommes d'être tous perdus, car onc nul n'aprocha de cette roche qui ne fut éstranglé par l'ennemi; lors n'y eût Baron ni Seigneur qui de peur ne tremblât; pour Dieu dit l'Admiral aux mariniers, je vous prie si faire, vous pouvez que hastivement vous éloigniez d'icy. Sire dit Huon, il m'est avis que trop vous ébahissez; car par celui Dieu qui me forma jamais n'aurai joye au cœur jusques à ce que je sçache la cause pourquoi cet ennemi fait noyer en mer ceux qui passent par ici, & si chose est que en rien me veuille contrarier, je lui fendrai la tête jusqu'à la cervelle: Huon dit

l'Admiral, mont grande merveille me donnez de ce que je vous oy dire; car si cians étiez si n'arrêteriez-vous guerres que tous ne fussiez morts & éstranglez. Sure ce dit Huon de ce ne vous doutez; car si je devois mourir, si l'irai voir & scourai la cause pourquoy il empêche ce castage; j'y serai avaat trois jours que à lui je ne parle à quelque fin que venir en doive. Huon dit l'Admiral, faites de tout à votre volonteé puis qu'il vous viens à plaisir; mais si croire me voulez, vous n'entreprenez ce voyage. Sire dit Huon tout esria; j'ai ma fiance en Dieu qui jusqu'ici m'a gardé & ai espoir en lui; car on dit en commun proverbe, que à celui que Notre Seigneur veut aider, nul ne lui peut nuire, Huon, dit l'Admiral, je prie Notre Seigneur que de mal vous veuille garder & donner grace que sains & sauve puissiez retourner. Sire dit Huon, je vous remercie. Alors Huon s'en alla armer de toutes les armes, si pria congé de l'Admiral, des Barons & de Bernard qui grand deuil faisoit de son cousin Huon, qui sans compagne n'en alloit au désert. Quand Huon eût pris congé, il se fit mettre à terre en se recommandant à Dieu, & en faisant le signe de la Croix, il monta à nioat sur la muraille; mais ainsi qu'il fut à demi chemin, un bien grand vent s'éleva en la mer, parquoy la tempête commença fort grande, tellement qu'aux nefes qui en la mer étoient ne demeura cordes ne cables que tout ne fut rompu, & leur fut force d'eux lever & prendre l'avanture telle où le vent & la mer les vouldra conduire & convint que par force fussent jettez hors du regards de mer, dont l'Admiral Bernard & les Barons eurent grand peur, bien plaigraient Huon, qui ainsi seul & sans compagnie étoit monté sur la montagne, laquelle ainsi comme il montoit à

mont la montagne, il se mit à regarder sur la muraille, si vit la tem. éte & la merveilleuse aventure que la navire avoit devant le regard de la mer, duquel étoit déjà de partie, & de deux cens nefes qu'illa étoient il n'en vit que deux ensemble, que toutes ne fussent épaës l'une de l'autre, & que en grand péril les voit, dont il commença à regretter sa femme la belle Esclarmande, laquelle il ne pensoit jamais voir, pource qu'en celui désert étoit, avec ce qu'il voit les nefes s'éloigner de terre, en danger d'être submergez. Lors se mit à genoux les mains levées contre le Ciel requerrant à Dieu que de grace lui voulut aider, afin qu'il pût échaper vis & que le navire qui étoit si fort éloigné de lui voulût ramener avec ceux qui étoient dedans au lieu dont il étoit parti, puis après mout regrettoit sa femme & sa fille en disant: Hé! très noble Dame, quand il me souvient des peines & douleurs que pour moi souffrez & avez souffert, tout le corps me tressae de controux que j'ai. Las! bien cuidois qu'en bref temps vous deussiez secourir. Mais or vais je bien à cette fois, que la départie se fera à tout jamais de nous deux: car je vois là en la mer périlleuse Bernard mon cousin & maints autres Barons qui pour moi & à ma cause sont en danger d'être perdu, à part Notre Seigneur Jesus-Christ ne sont secourus, auquel je prie humblement qu'à bon port puissent tous arriver, & qu'encore me puisse trouver avec eux, afin qu'avec payens & Sarrazins me puisse combattre, en exaucant la Loy de Notre Seigneur, ainsi comme vous oyez Huon de Bordeaux fit ses prières & oraisons par devers Notre Sauveur & Rédempteur Jesus-Christ.

Comme Huon se départit & se fist passer par l'ennemi étant en un bateau auquel il fit entendre qu'il étoit Cain, & vint arriver en une Cité qui s'apelloit Colandres, devant laquelle l'Admiral de Perse & Bernard étoient.

HUON s'en partit, & print le mail à son col, qui ne voulut pas oublier le sentier pris, ainsi que Cain lui avoit dit. Nous parlerons de l'Admiral de Perse, & de tous son armée qu'il avoit sur la mer, lesquels furent jour & nuit voguans par mer, puis quand ce vint au second jour, le vent & la tempête commença à cesser & devint la mer seraine, parquoy les nefes s'assemblerent & virent arriver vers une noble cité qui pour lors avoit nom Colandres, mout belle & grande cité étoit pour lors. Mais depuis elle fut gâtée & détruite par le noble Duc Oger le Danois quand il alla en Judée, mout regretterent & plainquirent Huon qui ainsi étoit perdu, lequel jamais n'attendoient voir. Bernard son cousin en menoit telle douleur, qu'il n'étoit homme qui l'eût vû que pitié n'en print, même l'Admiral de Perse & tous les Barons le regretterent mout fort, pource que jamais ne lui cuidoient voir. Mais comme dit est, celui que N. Seigneur Jesus Christ veut garder, est bien aidé de tous. Car il n'est nul qui lui puisse nuire. Huon qui à cette heure devoit aller la montagne pour venir au port auquel étoit le bateau, & l'ennemi qui dedans étoit: quand là fut venu il regarda & vit le bateau & celui qui dedans étoit lequel étoit tant laid & horrible à regarder, que merveilleuse chose étoit à le voir, que mieux sembloit être un diable d'enfer qu'une autre créature, il avoit la tête plus grosse & plus enflée qu'un gros boeuf, les yeux plus rouges & plus ardens étoit que deux gros charbons embrasés:

les dents avoit grandes & longues à merveiller, si tant étoit venu qu'avis étoit à Huon que ce fut un Ours, qui de la forêt se fut tout droit parti, si jettait feu & fumée par la gorge, dont on ne se doit pas émerveiller si le Duc Huon le redouta, car quand le vit si hideux, eut mout grand peur, si se recula arrière à l'encontre sur une roche pour mieux le regarder, en soi commandant à faire le signe de la croix, & se recommandant en la sainte garde de Dieu, dont bien lui vint qu'à cette heure ledit ennemi ne le peut apercevoir. Vrai Dieu ce dit Huon, je vous prie & requiers très-humblement que me veuilliez conseiller par quelle maniere je ne pourrai fier à cet ennemi qui est épouvantable à voir, mout m'émerveille par quel tour ne par quelle maniere je ne pourrai accointer de lui, & si je m'oserai bien mettre en la nef avec lui. Certes j'ai mout grand doute que dedans la mer ne me veuille jeter, ou qu'il ne me meutrisse ou éstrangle; d'autre part je ne sçai que faire; car il convient qu'en lui me fie, ou que je retourne au désert dont je suis parti, ou je mourrai de douleur & rage, & jamais femme ne enfant je ne verrai.

Mais puisque je suis ainsi je me mettrai en aventure & en abandon de ce vil ennemi & si chose est que de ce péril je puisse échaper s'il plaît à N. Seigneur Jesus-Christ, je l'irai voir & visiter au Saint Sepulchre, où il fit mort & vis, puis après ferai guerre aux Sarrazins qui en lui n'ont créances: à tant le Duc Huon print hardiesse en lui & vint avec le mail en son col mout fierement en marchant devers la nef, il apella l'ennemi & lui dit: O Roi qui ce bateau as en garde passe moi outre cette mer. Quand l'ennemi vit Huon, le mail en son col, qui si fierement parloit à lui, il le regarda en lui demandant qu'il

alloit, quelle chose il queroit si lui dit comment est ta si olé d'ici venir? jamais plus avant ne passeras, je te jetterai en la mer ou je t'étranglerai de mes mains, puis je porterai ton ame aux enfers. Quand huon entendit ainsi parler l'ennemi de la peur qu'il eut commença à trembler, non pourtant il ne s'ébahit pas, car si rien n'est fâché ne tardé de répondre, incontinent eut été du tout destruit; mais comme preux & vaillant chevalier & ferme en la Loi de Jesus-Christ répondit à l'ennemi, & lui dit qu'il se tent & quil étoit Cain qui si longuement avoir attendu, sçachez que tout droit suis issu de ce tonneau, lequel alloit courant par la montagne délivre moi & me passe outre ce bras de mer. Car je ne converti homme ne femme qui croye en Jesus-Christ que je ne mette à mort, afin que leurs ames soient en enfer. Quand l'ennemi entendit Huon il eut mout grand joye & dit à Huon: ha Cain, pourquoi m'as-tu ici tant fait attendre, mout grande joye ay de ta venue, car jamais ce lieu ne me pourrois partir jusqu'à ce que hors du tonneau fassé mis à délivre; or donc Cain, viens ici entre dans cette nef, je te menerai où tu voudras être mout volontiers te passerai de là la mer afin que tu mette à mort les Chrétiens & Sarazins pour avoir leurs ames de leurs corps alors Huon entra dans le bateau en se recommandant à la garde de Dieu, en disant à l'ennemi que tôt & hâtivement le passât outre, laquelle chose l'ennemi fit; car on ne fut pas allé deux lieues que Huon fut passé. Quand Huon se vit arrivé à la rive, il fut mout émerveillé quand si tôt eut la mer passée, dont il remercia Jesus-Christ qui de ce grand péril l'avoit préservé. Alors print congé de l'ennemi, & lui dit qu'il s'en retournoit; & que avant que trois jours fussent passés il entendroit

de ses nouvelles. Alors l'ennemi dit à Huon, Cain va & te hâte, afin que quand tu seras retourné en enfer, tu seras bonne chere avec nos Maîtres qui mout desireront ta venue. Lors Huon se parut car aris lui étoit que toujours l'ennemi le suivoit, si chemina tant qu'il aprocha d'une cité qui se nomme Colandre mout jeyeux fut huon quand il eut perdu de vue l'ennemi, tant chemina & exploita qu'ainsi commença l'heure de vespres: il entra le mail en son col dedans la Cité de Colandres, dont payens & Sarazins de ladite cité se donnoient mout grandes merveilles. Pource qu'ainsi se al à pied & tout armé voyoient Huon passer par la Ville, dont entre les autres il y en eut un qui lui demanda qu'il étoit, & pourquoi il cheminoit ainsi à pied tout seul & tout armé, alors Huon lui répondit tout effrayé & lui dit: je suis Cain qui par ma mechanceté mauvais fite ai occis mon frere Abel, dont Dieu se courouça grandement à moi; mais avant que passé grand tems, j'en prendrai telle vengeance, qu'autant que je pourrai trouver d'hommes & de femmes & d'enfans qui soient créans en Jesus-Christ, je les détruirai tous, tellement que jamais payens ne Sarrazins n'auront doute que mal se leur fassent; car tous les détruirai & mettrai à mort. Quand les payens l'entendirent ils furent bien joyeux, & servirent Huon toute la nuit, & firent mout grand fête pour sa venue, pource que lui avoient ouï dire que tous les Chrétiens détruiroient & disoient entr'eux que bien leur étoit venu à point, pource que par l'Admiral de Perse étoient assiegés de le jour de devant; mout firent grand joye & grande fête celui jour à Huon & se servirent de plusieurs mets, puis quand il eut souper il le firent mettre en une mout riche chambre en laquelle il se coucha, & s'endormit

mit jusqu'au lendemain matin.

Comment Huon eut mout grand joye quand il vit l'Admiral de Perse devant la Cité de Colandre, où il se combatoit avec Payens & Sarazins.

Lorsque l'Admiral de Perse eut laissé Huon qui au désert d'Abillant alloit, & qu'un jour & demi avoient eu grande fortune, puis après qu'ils peurent avoir vent, ils se retournerent tout ensemble, si viarent prendre le port de devant la cité & mout fut jeyeux quand il sceut leur venue & eux telens & courroucés de ce qu'ainsi avoient avoir perdu le noble Huon, qui mout le plaigèrent & regretterent, par especial Bernard son cousin, lequel ne se pouvoit souter de mener grand deuil pour l'amour de Huon, son Seigneur, lequel cuidoit toujours avoir perdu; mais en bref en a ira nouvelles comme cy après pouvez voir. Quand l'Admiral & ses gens furent arrivés au port ils s'armerent & or donnerent au mieux qu'ils peurent pour venir assaillir la Cité de Colandres, ils y firent tous hors des nefes, & si viarent marchant vers la ville, en laquelle ils livrerent un mout grand assaut. Alors payens s'armerent de tous côtes; si viarent aux deffenses, & alors le Châtelain de la ville vint vers Huon & lui dit: Or sus, Cain, il est tems que vous monstriez ce que sçavez faire; car ici devant sont les Chrétiens logés, lesquels assaillent la cité, je vous prie que pas ne les épargniez mout grand fiance avons en vous. Seigneur dit huon sçachez puisqu'en cette cité suis que verrez bien tôt ce que je sçai faire: Cain, dit le Châtelain, vous prie que devant vous mettez & nous vous suivrons. Huon dit au Châtelain, sçachez que le mail de fer que je porte les assommerai trestous: mout grande joye & liesse eurent les payens & mout s'alleurerent en cuidant que

ce fut Cain, lors Huon s'arma de tous ses armes, le Châtelain lui fit armer un bon dérier sur lequel il monta, puis lui & ses payens saillirent hors de la cité, si trouverent l'Admiral de Perse qui déjà étoit prêt & rangé en bataille, lequel quand ils vit que toute l'armée des Sarazins étoit issue dehors, il se ferit dedans & d'autre part le Duc huon qui mout jeyeux étoit de l'adventure que advenue lui étoit, si se mit à part pour regarder la bataille en laquelle il se vouloit mettre, pource qu'en la cité avoit été très-bien receu & fêté par ceux de la Ville, trestout aperceut que ceux qui au port étoient descendus étoient de Perse & que là étoit l'Admiral & Bernard son cousin, dont il eut telle liesse que tout en pleurant de la joye qu'il avoit remercia N. S. S. J. Jesus-Christ de la bonne fortune qui lui étoit avenue & dit: Vrai Dieu bien de vous être loué car jamais ne faillez au besoin à tous ceux qui vous aiment & servent. A ce coup je puis dire que moyennant votre aide j'aurai encore ma femme Esclarnegade qui tant ay désirée, & Clairette ma chere fille ainsi comme vous oyez disoit huon en regardant les deux parties.

Comme la Ville de Colandre fut prise par l'Admiral de Perse, après qu'il eut gagné la bataille, & de la grand joye qui fut faite à Huon quand il se fit connoître à l'Admiral de Perse.

Lorsque l'Admiral de Perse vit & aperceut que ceux de la Ville étoient yffus, il fit toutes ses batailles marcher, si se ferit dedans ses ennemis, là y eut mout grande occision faite tant d'une part que d'autre: mais la parfin ceux de la cité eurent le pire, trop puis étoient de Chrétiens que Sarazins qui de la Ville étoient yffus, perquoy ils furent contraints d'occroyer la victoire à leurs ennemis & y tous-

LIVRE SECOND

nerent le dos s'enfuirent vers la cité l'Amiral & Bernard avec leurs exercices les chasserent en les tuant que grand horreur étoit à les voir. Et finalement si fort les oppressoit l'Admiral qu'il entra dans la cité avec eux toujours défranchant & découplant les Sarrazins, que horreur étoit de voir courir le sang qui des corps morts yffoit par les rues où gissoient Payens & Sarazins morts. Puis quand l'Amiral du tout se vit au dessus, il commanda que plus on occit personne, que ceux qui ne vouloient croire en Jesus Christ & que ceux qui y croient qu'on leur sauve la vie, & leur biens, laquelle chose fut faite, assez y en eut qui receurent le saint Baptême, d'autres qui ne le vouloient recevoir furent occis & mis à mort comme la cité fut prinse. Huon qui dedans la ville étoit avec les gens de l'Amiral s'en vint vers le Palais où il vit l'Admiral & tous ses Barons, & Bernard qui auprès de lui étoit, toujours le mail en son col. Quand céans fut entré il ôta son heaume & vint saluer l'Admiral & tous ceux qui là étoient. Quand l'Amiral, Bernard, les Barons virent Huon, la joye & la liesse qu'ils eurent n'est nul qui racompter le vous scut. O très heureux & vertueux Chevalier, dit l'Amiral à Huon votre venue m'a tellement réjouy que pas ne scay si c'est verité ou mesonge que je vous vois icy sain & bien êtes tenu à Dieu que telle grace vous a faite que de vous avoir jetté hors de ce péril, & de plusieurs autres, lors l'Admiral embrassa huon. si pouvez penser que Bernard son cousin eut grand joye & tous ceux qui là étoient. Alors l'Admiral dit à Huon & le pria que dire & racompter lui voalust toutes les aventures qu'advenues lui étoit depuis que d'eux s'étoit départie: alors le Chevalier Huon tout mot à mot leur racompta, & leur dit tout ce que par cy

devant avez entendu & ouy, c'est-à-dire, de toutes ses merveilles & aventures, & comment aussi il étoit échappé.

Quand l'Amiral & les Barons eurent entendu Huon, oncque jour de leur vie ne furent plus ébahis, de ce qu'ainsi en étoit échappé hors des mains de l'ennemi: & que bien étoit tems de lui rendre grâces, moult eurent grande joye de la venue de Huon, & sur tous autres Bernard étoit joyeux, & après que Huon fut venu, que les reconnoissances furent faites en la présence de l'Amiral & des Barons, le Châtelain qui avoit receu le Baptême s'en vint à Huon & lui dit: Sire, je vous prie que vers l'Amiral m'oyez pour recommandé; car je vous promets loyaument de demeurer en cette Cité comme son bon & loyal serviteur & son homme bien tenant la loy Chrétienne qu'aujourd'hui ay reçue. Huon voyant le Châtelain qui moult honorablement l'avoit reçu en son hostel & fait grande chere, vint vers l'Amiral & lui dit: Sire, je vous requiers qu'à celui prud'homme qu'ici devant vous voyez, veuillez donner & octroyer cette cité en garde de par vous, & la tenir comme sa propre chose, & de ce il vous fera hommage. Huon dit l'Admiral, tout ce que vous voyez & qui vous est agréable & vient à plaisir, je lui octroye pour l'amour de vous, Huon en remercia l'Admiral. Le Châtelain voyant le grand & riche don que l'Admiral lui avoit fait à la requête de Huon, se donna grand merveille de la grande largesse & courtoisie qui à la cause de Huon lui avoit été faite, il se mit à genoux devant l'Admiral en la présence de tous ses Barons & promit de bien loyaument garder la cité vers tous, contre tous ceux qui grever ou nuire le voudroient, ne jamais se la rendroit fors à la personne de l'Admiral, ou à icelui à qui il en avoit

DE HUON DE BORDEAUX.

commission; ainsi & par telles manieres comme vous voyez sur prise la Cité de Colandres sur la mer major.

Comme l'Admiral de Perse & Huon & tous leur ost passerent devant Antioche & par Damas, & vinrent en Jerusalem baiser le S. Sepulchre, puis par le Roi de Jerusalem furent reçus en grande liesse, & comme le Messager du Soudan vint deffier l'Admiral de Perse.

ET quand l'Admiral & Huon virent que la Cité fut prinse & mise en leur obéissance, & qu'ils y eurent établi Seigneurs, Prévôts, Bailifs de par l'Amiral, ils parlerent ensemble ayant égard entre eux, puisque descendus étoient à terre, qu'ils s'en iroient jusqu'en Jerusalem par terre, & que de là où ils étoient n'avoit que dix journées jusqu'en Antioche, par devant laquelle ils passeroient, puis de là par devant Damas, puis après iroient en la sainte Cité de Jerusalem, en laquelle feroient leur offrande, & si d'aventure trouvoient aucuns Rois ou Admiraux qui le passage ou le chemin leur vouloient detourner, qu'ils étoient assez paiffans pour résister à l'encontre d'eux tous, puis après l'Admiral s'en pourroit retourner par terre jusqu'à la riviere d'Euphrate, en laquelle il trouveroit sa navire pour retourner en la Cité de Thauris, dont il s'étoit parti, & Huon s'en iroit à Jaffé, auquel lieu il trouveroit assez de Navires pour passer en France. Ainsi comme icy m'avez ouy deviser conclurent de faire l'Admiral & Huon & tous les Barons & Chevaliers de Perse, qui moult donnerent l'avis & conseil. Après cette conclusion faite l'Admiral fit commandement, que les Nefs fussent déchargées de tout ce que besoin étoit de mener par terre, laquelle chose il firent moult diligemment, les destriers furent tirés dehors, les tentes & pavillons

furent tous chargés sur des Mulets, Chameaux & Dromadaires, qu'avis n'avoit un ost à les voir, il y en avoit tant ensemble qu'ils sembloient à ceux qui les voyoient que ce fut un nouveau monde: quand toutes les nefs furent déchargées, les Patrons prirent congé de l'Admiral, lequel moult expressement leur en chargea qu'en la riviere d'Euphrate l'attendissent, laquelle chose ils firent.

Quand les Nefs furent départies & que tous eurent tiré dehors ce que bon leur sembloit pour faire leur voyage, l'Admiral fit commandement par tout le pays d'environ, que les marchans & autres ayant la puissance de ce faire, ils fissent amener après l'ost pain, vin, chair, biscuits pour envitailler l'ost & de ce fut la charge baillée & ordonnée à conduire au nouveau Amiral de Colandre laquelle chose il fit & conduisit bien diligemment. Quand l'Admiral de Perse vit que tems étoit de se départir, il fit crier à son de trompe par la Cité que chacun s'apréât & mit en point pour le matin partir de la Cité & aller là où l'Admiral les voudra conduire & mener, laquelle chose ils firent: quand ce vint une heure devant le jour vous n'aurez pas ouy Dieu tonner du bruit qui se faisoit en l'ost l'Admiral & Huon s'apréterent & monterent sur leurs destriers, puis sortirent hors de la Cité & se mirent aux champs: quand l'ost fut tout apreté, ils se mirent en chemin pour aller vers Antioche; car de leurs journées ni de leurs gistes ne vous veulx faire long compte, car tellement exploiterent par Hermine la basse & la haute, qu'ils arriverent un jeudi au soir devant Antioche, auquel lieu ils se logerent celle nuit dessus la riviere, sans que nul homme qui en la Cité fut leur fit semblant de quelque mal ou dommage leur faire, ainsi leur livrerent pain, vin & chair & toutes ches-

LIVRE SECOND

Lequel métier leur étoit pour leur argent, dont l'Admiral de Perse & Huon firent tout joyeux, dont bon gré lui en sceurent, & pour cette courtoisie ne souffrit l'Admiral de Perse que nul de son ost ne fit quel que mal ne dommage à ceux de la cité pais quand ce vint le maria qu'ils eurent déjeuné ils s'en partirent & mirent à cheminer d'vers Damas, dont à l'aller qu'ils firent alloient prenant villes, châteaux & mettre en leur obéissance, & celui qui par force étoit prins, & qu'en la loi de Dieu ne vouloit croire incontinent étoit mis à mort. Quand là furent venus malgré ceux qui dans la Ville étoient ils se logerent tous en jardins, si contraignirent ceux de la Ville à leur apporter des vivres, laquelle chose ils firent pour doute qu'ils eurent, que leur jardins ne fussent gâtes & détruits: ainsi passerent la nuit, jusqu'à ce que vint le matin qu'ils prirent le chemin de Hierusalem, auquel ils eurent de mont grandes batailles & rencontres; mais si grandes puissances étoit, que nul n'étoit qu'à l'encontre d'eux peut faire quelque résistance; tant cheminerent les Barons Chrétiens, qu'ils se logerent à Nappelouse, & laisserent l'ost; puis quand ce vint le maria, l'Admiral & Huon & plusieurs des Barons de Perse s'en partirent de Nappelouse environ quatre mille Chevaliers avec eux, pour les accompagner en Hierusalem, auquel lieu ils virent à heure de midy où ils furent reçus en grande joye & liesse du Roy Thibaut & du Patriarche qui alors étoit en Hierusalem, lesquels l'Empereur Charlemagne & l'Empereur Constantin avoient laïté & ordonné pour la seureté de la cité, quand eux deux la conquerront, puis quand ils furent venus l'Admiral de Perse & le Duc Huon de Bordeaux, Bernard & les autres Barons allerent adorer & baiser le S. Sepulchre, ils y firent

leurs offrandes & oblations. Pais allerent au Temple de Salomon & au saint Temple de Simeon où ils firent leurs pelerinages par les saints lieux de la cité en grand dévotion & reverences, après qu'ils eurent fait & accompli leurs pelerinages ils retournerent au Palais du Roi de Hierusalem mais je ne vous veux pas faire long compte, mais tant vous ose dire qu'onques Roy ne Admiral ne fut mieux servy.

Comme Huon pris congé de l'Admiral & des Barons de Perse & monta sur la Mer au Port de Thesaire, & comme il arriva à Marseille sans avoir Fortune.

Quand l'Admiral eut esté du Huon il lui dit mon loyal ami bon gré vous sçai de ce que dites, mais vous pouvez tenir seur que si aucune affaire vous survient & que ne puissiez accordé à l'Empereur, les offres que je vous ay faites je vous tiendray & iray en personne. Sire dit huon je vous remercie, car trop je me sens tenu à vous. Alors l'Admiral par la main print huon & lui dit: huon bien vois que de nous deux convient que la despartie soit faite dont tout me grève: mais puis ou ainsi est, que souffrir me le convieant. Avez sçai que tout vous tarde que de ce lieu soyz party, du service que fait m'avez votre chemin & le mien sont contraire: car le votre est par mer & le mien est par terre, & pource au Port de Thesaire d'une nef tout belle & riche, laquelle par nos gens a été gaignée sur le Soudan, si vous donnez & pourrez monter dessus quand bon vous semblera, & avec ce vous donnez dix somniers tous chargés d'or fin, & dix autres tous chargés de draps de soye, si pourrez emmener avec vous tous les François qui en cet ost sont lesquels nous suivoyent au partir que nous

DE HUON DE BORDEAUX.

sieste de Hierusalem, lesquels s'en iront avec vous en leur pays & puis après que de moi seray parti je leverai mon siège si m'en retournerai au pays de Perse. Sire, dit Huon, de la courtoisie & du don que me faites je vous remercie. Alors l'Admiral fit amener les somniers chargés, lesquels il fit conduire & amener jusqu'au port de Thesaire, si fit mettre en la nef qui avoit été donnée à Huon, puis fit venir les Pelerins François lesquels il bailla à Huon pour lui servir & accompagner, si leur donna de moult beaux & riches dens, dont ils furent moult joyeux de la belle aventure que eurent leur étoit; car plus eurent d'argent pour eux retourner qu'ils n'en avoient apporté quand de leur pays se départirent, dont ils remercièrent l'Admiral & promirent qu'à Huon feroient tous services sans l'abandonner ne laisser jusqu'à ce qu'il soit au dessus de ses besognes. Alors Huon aprêta son allée; mais pas n'oublia à faire porter avec lui la grande patte du griffon, laquelle il fit mettre dans sa nef, l'Admiral de Perse, les Maréchaux & les Connétables de l'ost, & tous les Barons monterent à cheval, si convoyerent Huon jusqu'à Thesaire, auquel lieu ils trouverent la nef prête & garnie de vivres & de tout ce qu'il y appartenoit. Alors Huon tout pleurant pria congé de l'Admiral de Perse & de tous les Barons, desquels pour son département demourerent moult grand douleur, & s'en retournerent en l'ost devant Acre, en devisant des grande faits, prouesses & courtoisies qui en huon étoient quand là furent venus tout promptement ordonnerent que chacun fust prêt pour le lendemain matin partir, laquelle chose fut faite ainsi que par l'Admiral avoit été commandé, ainsi comme vous oyez s'en départit l'Admiral de Perse de devant la cité d'Acre & se mit en chemin vers Perse, où il

trouva sur la riviere d'Euphrate toutes les navires sur lesquelles il monta & s'en alla jusqu'en son pays. D'autre part Huon & Bernard son cousin avec lui, & plusieurs Chevaliers & Escuyers du pays François: quand dedans leurs Nefs furent entrez ils firent lever leurs ancres & faire voile, auxquels le vent se mit si bon & si froid, que sans aucune fortune avoir ils passerent devant Rhodes & par dedans Candie, les Isles de Cecile, de Corsephie, de Sardaigne finalement tant nagerent sans avoir nul empêchement ne fortune, qu'ils arriverent au port de Marseille, auquel lieu ils descendirent à moult grand joye, & deschargerent leur Nef, puis quand à terre furent descendus, Huon donna la Nef au Patron qui l'avoit conduit, dont il en fut riche à jamais; mais il remercia Huon bien humblement. Quand tous furent descendus à terre, ils firent porter toutes leurs bagues en la Ville, auquel lieu se reposèrent tous par l'espace de huit jours avant que de là se partissent. A tant vous lairai à parler de Huon & de ceux qui avec lui étoient, & vous parlerai du bon Seigneur de Clugny.

Comment un Seigneur de Clugny fit mettre une embusche de Gens d'Armes entre Mascon & Tornus sur la Neveu de l'Empereur, lequel lui & ses gens furent morts & desconfus, parquoy l'Empereur se se troublé qu'il fit mener Esclarmonde pour faire ardoir, & 300. Prisonniers Bourgeois pour faire pendre.

Cette Histoire est le département que Bernard fit au Seigneur de Clugny, pour aller querir huon son neveu, le Seigneur voyant que nul nouvelles certaines ne sçavoit ni n'osoit parler de huon ne de Bernard son cousin qui l'étoit allé querir, moult lui déplaisoit de ce que autre chose n'en pouvoit sçavoir; mais la chose qui

plus lui faisoit passer sa douleur, si étoit embûche entre Ma'con & Tournay, en une vallée qui là est, & tant que par la guerre faisoit garder, & étoit tout son confort, qui sur la montagne avoient mise, si aperceurent les Allemans venir, lesquels pouvoient être deux mille chevaux & le Seigneur du Verger avoit en sa compagnie plus de trois mille hommes de fientables: lesquels fat mout joyeux quand à la guerre ouyrent dire la venue de leurs ennemis, lesquels étoient déjà avantez qu'ils avoient passé la premiere embûche vinrent en la vallée, quand ceux de la premiere embûche, & ceux de derriere virent que tems & heures étoit d'affaillir leurs ennemis, il les affaillit si bien, qu'un peu d'heure ils eurent occis & mis à mort la plus grande partie car oncques un seul n'en échapa que tous se fussent pris ou morts, & en nulle maniere ne se pouvoient sauver pour ce que l'un des côtes avoient la montagne & d'autre part la riviere de Saone & par devant & par derriere avoient leurs ennemis, & fut mort en icelle journée le neveu de l'Empereur qui étoit mout beau chevalier, & l'avoit l'Empereur envoyé à Bordeaux pour gouverner tout le pays de Bordelois, où il avoit été par l'espace de quarante ans, dont le Seigneur du Verger fit prendre le corps & mettre en terre dedans la Maïtresse Eglise de Tournay, où ils vinrent au gîte, à tous leurs prisonniers qui plus de huit cens étoient mout joyeux furent ceux de la cité de Bordeaux, quand ainsi furent échapez des Allemans.

Après cette détrouffle faite ils vinrent à clugny où ils furent reçus à grand joye de l'Abbé & du convent à qui ledit Seigneur du Verger raconta & dit la maniere de la détrouffle & puis font le gain & le butin de party à ceux qui l'avoient gagné excepté environ mille Hommes que le bon Abbé tenoit pour la garde de la Ville de Clugay, lequel fit grands détrouffles dessus les gens dudit

Clairrette, en disant. Ha! mon très-doux ami, à cette fois se fera la despartie de nous deux; puis après commença à reclaimer N. Seigneur Jesus-Christ, en le priant pour l'amour de son neveu, il le regretta mout & plaignit pource que fils de sa sœur étoit, dont de la douleur & du grand courroux qu'il eut, il en fat trois jours avant que de la chambre se départit. Quand ce vint au quatrième, il manda tous les Barons, & son cousin auxquels il fit ses complaints comme pour le fait de Huon de Bordeaux je croi assez que jamais ne retournera arriere? mais puisqu'ainsi est que sur lui ne puis avoir vengeance je m'en prendrai à sa femme Esclarmonde & à trois cens hommes qui sont mes prisonniers, que je fis amener de la Cité de Bordeaux; mais par celui Dieu qui me fit & forma à sa semblance, jamais je n'aurai joye au cœur ne boirai & mangerai jusqu'à ce que la dame Esclarmonde soit brûlée dans un feu, & les trois cens prisonniers pendus & étranglez, & veux que chascun de vous sçache que le premier qui m'en parlera je le haïrai à jamais. Alors les Barons oyaat le serment que fit l'Empereur Thiery, ils n'y eut si hardi qu'un seul mot ôst sonner il commanda qu'incontinent que grand foison d'épines fussent menées hors de la Cité de Mayence sur une petite Montagne qui là étoit, & qu'auprès de là plusieurs fourches fussent levées pour peadre les trois cens prisonniers. laquelle chose après son commandement fut faite; car plus de dix charrettes d'épines y furent menées pour mener la noble Dame, laquelle fut envoyée querir par quatre gros lourdiens & les prisonniers avec elle, si furent menés par la Cité en les battant.

Quand la noble Dame se vit ainsi mener en tourment, mout piteusement alloir regrettaat son mari Huon & sa fille la belle Clairette, en disant. Ha! mon très-doux ami, à cette fois se fera la despartie de nous deux; puis après commença à reclaimer N. Seigneur Jesus-Christ, en le priant que d'elle voulast avoir pitié, & que son ame voulast mettre en son Paradis, tout ainsi pleurant la noble Dame fut menée par la Ville. Alors Dames, Bourgeoises Pucelles saillirent dehors de leurs maisons regardant la douloureuse & piteuse compagnie qu'on menoit mourir, & disoient tout haut. Ha! très-noble Dame, qu'est devenu la grande beauté qui en vous souloit être. que maintenant voyons votre visage passé, descoloré, qui tant souloit être beau, & maintenant le voyons maigre & descoloré: que sont devenus vos beaux cheveux que maintenant voyons noirs? Ha! noble Dame, mout grand pitié avons de vous voir en cet état, si amander le pourrions; ainsi par tous les lieux de la Ville par où la Dame alloit passant la regrettoient & lamentoient tous ceux qui passer la voyoient. Les trois Gentilhommes passèrent aussi, l'Empereur Thiery & ses Barons venoient toujours chevauchant après, par le désir qu'il avoit que ladite Dame fut arse & les prisonniers mis à mort, le contraignoient de les faire haster, & aussi pour la grande douleur qu'il avoit de son neveu & de ses gens que nouvellement avoient été occis par le fait & pourchas du bon Seigneur de Clugay. Quand dehors de la Cité de Mayence furent issas, le Duc Hildebert prochain parent à l'Empereur Thiery; arriva comme la noble Dame Esclarmonde étoit issue, laquelle il vit mout rudement être menée: si la reconneut tantost, dont quand en ce point la vit les larmes lui tomber des yeux & eut peur de la regarder & dit à ceux qui la menaient, que tout le pas allassent jusqu'à ce que l'Empereur eut passé, laquelle chose ils firent volon-

chers & quand la noble Dame Escarmonde entendit le Duc elle eut un peu d'espoir, si tourna ses yeux tout en pleurant devers le Duc & lui dit: Ha! très noble Prisce, ayez pitié & compassion de moi; car pas n'ai fait chose par quoi la mort je dois recevoir. Quand le Duc Hildebert entendit le parler de la bonne Dame qui tant étoit piteux, oncques n'eut pouvoir de parler ne lui répondre un seul mot, tant avoit le cœur tristé & doloit: si s'en alloit brochant des éperons à l'encontre de l'Empereur Thiery, lequel il rencontra après que les trois cens prisonniers furent passés, desquels il eut grand pitié, si passa outre si bieu qu'il s'en vint au devant de l'Empereur qui après eux venoit chevauchant, & quand devant lui fut veu, tout en larmoyant le salua & dit: ô très noble Empereur, je vous prie & requiers en l'honneur de la Passion de N. Seigneur Jesus Christ, que pitié & compassion vous veuilliez avoir de cette douloureuse & pitoyable compagnie qu'aujourd'hui voulez faire mourir, ja voyez que nous sommes en la sainte quarantaine, par quoi je vous requiers que veuilliez leur vie respirer jusqu'à ce que Pâques soit passé, & si vous prie humblement sur tous les services qu'oncques moi ne les miens vous fîmes qu'au guerdon me veuilliez octroyer cette requeste qui mout est raisonnable & juste, mout quand tort avez que sur cette noble Dame voulez venger votre ire & courroux vous les avez déchassés hors de leur pays & Seigneuries, lesquels vous tenez en votre main & prenez les revenus & profits, pas ne vous suffit si de sang froid & rassis voulez faire mourir cette noble Dame, me doute que notre doux Sauveur Jesus-Christ ne se courrouce vers vous, quand l'Empereur eut entendu & ouy le Duc Hildebert son cousin germain, il s'arrêta &

dit en bref, cousta je vous ai bien entendu & pource en peu de mots vous répond que si tous ceux de mon Empire, & tous les Prêtres & Cordeliers ne me faisoient d'ice à un an que prêcher, & me prier que la vie de cette Dame voullist respirer de mort ne de ceux qui avec elle voat mourir, si n'en ferois-je rien, & pource ne m'en parlez plus, car par la barbe qui me pend au nez, puisque Huon de Bordeaux son mari n'ai pu avoir pour ma volonté faire, jamais ne boirai ne mangeraï jusqu'à ce que j'aye vû ardoir & brûler le corps de ladite Dame & de tous ceux qui avec elle sont prisonniers iceux voir pendre & étrangler; car quand il me souvient de la mort de mes neveux & de mon très-cher fils que son mari Huon a occis & mis à mort, je n'ai membre sur moi qui d'ire de courroux ne me tremble.

Adonc quand le Duc Hildebert eut entendu l'Empereur, il eut mout grand deuil & retourna la tête de son cheval, & s'en départit sans plus un seul mot dire, & ne print pas congé de l'Empereur. Ainsi s'en retourna d'où il étoit venu, plein d'ire & de mal talent. Alors l'Empereur Thiery s'écria & dit que bien tost se voullissent départir de faire la Dame ardoir, il s'arrêta en une bien grande plaine, où de loin de la Cité pouvoit voir brûler la belle Escarmonde, qu'il faisoit mener dessus la montagne où le feu étoit appareillé.

Quand ladite Dame aperçut & vit le lieu où elle s'attendoit de mourir, elle jeta un mout haut cry en faisant ses piteuses complaintes vers N. Sauveur & Redempteur Jesus-Christ en disant. Ha! Seigneur tu sçais que je me suis fait baptiser & lavé pour croire en ta sainte loy, en laquelle je veux mourir.

Car je vois que mes jours sont courts, & pource je te requiers très-humblement

que de mon ame ayez pitié & veuilliez garder Huon mon mari & ma chère fille. Aissi comme voyez se complaignoit la noble Duchesse Escarmonde étant à deux genoux devant l'attache où elle attendoit la mort: je vous lairrai à parler de ladite Dame, & parlerons du noble Roi Oberon & de sa compagnie.

Comme le Noble Roi Oberon envoya deux de ses Chevaliers, à sçavoir; Malebron & Gloriant, pour délivrer la Duchesse Escarmonde qu'on vouloit brûler & les trois Chevaliers, lesquels par les Chevaliers furent tous délivrez.

Nostre Histoire raconte qu'en icelui jour le Roi Oberon étoit en son Palais de Mommur, où il avoit tenu sa cour car la mere la Dame de l'Isle celée y étoit, si fut la Noble Reine Morgae la Fée & Mademoiselle Trauffiac sa niece avec plusieurs autres Fées & autres, qui grande joye demenoient.

Oberon étoit assis dessus un riche siège, bordé de très-fine or & de pierres précieuses. Et ainsi comme là étoit il commença à penser à part lui, après lui tomberent les larmes des yeux si très-abondamment, qu'edris étoit à le voir que tout deust fondre en larmes.

Quand les Reines & les Dames & Damoiselles qui là étoient virent le Roi Oberon demener telle douleur, & si grand tristesse, ils en furent mout émerveillés, si dit Gloriant le bon Chevalier & Malebron, lesquels étoient mout privés du Roi Oberon.

Quand ils virent le Roi Oberon demener telle douleur ils furent mout ébahis. Sire dit Gloriant, qui est aujourd'hui l'homme vivant au monde qui vous aye courroucé, ne fait chose qui vous doive déplaire?

Gloriant dit le Roi Oberon, le courroux que j'ai est pour la belle Escarmonde, femme de Huon mon ami, laquelle est maintenant hors de Mayence, devant un grand feu d'épines, auquel l'Empereur Thiery la veut faire mourir & ardoir & trois cens prisonniers avec elle, & si ne les puis secourir. Meut fort m'en fait grand mal, pour l'amour de Huon, lequel est de son retour passé la mer, & est maintenant en chemin, lequel a eu tant d'aventures, qu'il n'est corps humain qui puisse avoir souffert ne porté les peines, les périls, ne les grandes traverses, ne les merveilleuses aventures qu'il a portées; car tant a eu de batailles & de fortunes que merveilles seroient de les oïr raconter, maintenant qu'il cuide avoir repos & trouver la belle Escarmonde sa femme en vie, laquelle sera arde & brûlée si bref n'est secourue; je sçai de certain qu'il mourra de deuil.

Quand Gloriant & Malebron ouïrent le Roi Oberon, ils se jetterent à genoux devant lui & lui dirent. Ha! très-cher sire; nous te prions que cette noble Dame veuilliez secourir pour l'amour de ton bon ami huon. Gloriant, dit le Roi Oberon, ce ne ferai je pas mais bien suis content que hâtivement alliez délivrer la bonne Dame & tous ceux que avec elle on veut faire mourir & ardoir, si dites de par moi à l'Empereur Thiery, que si hardi ne si osé soit, que la Dame ne à ceux de sa compagnie fasse quelque mal & que je veux qu'ils aient leur vie sauve jusqu'à ce que le bon jour de Pâques soit passé, & que ladite Dame & ceux qui avec elle veut faire mourir il fasse retourner dans la Ville de Mayence, & que la noble Dame soit mise en la chambre où elle soit à son plaisir, si la fasse baigner & laver & revêtir de neuf, si lui fasse bailler quatre nobles Damoiselles pour la servir & accompagner, & qu'il lui

fosse d'aller à boire & à manger, comme la propre fille & que pareillement il le fasse aux prisonniers, je veux qu'aussi soit fait, jusqu'à ce que le jour de Pâques soit passé & lui dites bien de par moi que si hardy ne soit de mes commandemens trespasser. Alors Gloriant & Malebron prirent congé du noble Roi Oberon, & de tous ceux & celles qui là étoient, ils souhaiterent au lieu & en la place où la Duchesse Esclarmode étoit en pleurs & en lamentations, agenoü lée devant le feu attendant l'heure de la mort, laquelle lui eust été prochaine si bien-tôt n'eust été secourue; car déjà étoit prise & saisie pour la lier à l'étréche: quand Gloriant & Malebron y arrivèrent bruyant comme foudre & n'étoient de nuls vus fors de la Dame. Puis quand là furent venus & qu'ils eurent veu le feu allumé, ils prièrent & faisaient les dix ribauts qui la Dame vouloient jeter au feu si les jetterent au milieu en la plus grande flamme où ils furent tantôt tous ars, & avec ce en faisoient plusieurs autres dont tous ceux qui là étoient avoient si très grand peur & si grand horreur que nul d'eux n'osa demeurer là, puis virent les deux Chevaliers qui dirent à la Dame Esclarmode, Dame nous sommes envoyés pour vous jeter hors du danger où vous êtes. Seigneurs, ce dit la Dame, ce n'a pas été la première fois que le noble Roi Oberon nous a donné secours & aide, à moi & à mon mari Huon, Dieu par sa grace le veuille remanerer. Dame dit Gloriant, veuillez vous réjouir & faire joye; car votre bon mari Huon est pardeça la mer, lequel vous verrez dans peu de temps. Quand la bonne Dame entendit Gloriant, de la joye qu'elle eut fut longtems qu'elle se sentit mal ne sceut répondre. & fut ainsi comsue ravie, si dit à Gloriant, Sire, bien vous dois aimer & tenir chèrement,

qui de telles nouvelles m'avez apportées. Alors Gloriant & Malebron dirent à Esclarmode: Dame arrêtez vous un peu icy, jusqu'à ce que nous ayons mis à délivrer les prisonniers, lesquels voyons devant nous meurer mourir; car tantôt retournerons icy par devers vous. A tant s'en partirent de la Dame, laquelle ils laisserent à geaoux, les mains jointes devers le Ciel, qui dévotement rendit grâces à N. Seigneur J. C. du secours & aide qu'il lui avoit envoyé. Après que Gloriant & Malebron furent départis de la Dame, ils vinrent vers les fourches où ils trouverent les trois cens prisonniers lesquels ils délivrèrent & mirent à délivrer. Si en occirent & mirent à mort plusieurs de ceux qui là étoient commis pour les faire pendre, dont mort furent ébahis ceux qui là étoient. Quand ainsi virent occir & destrancher leurs gens, & avec ce ne faisoient ceux qui ce leur faisoient, excepté qu'a vis leur étoit que sur eux étoient arrivés mille chevaliers, tant grand bruit & tant grand bruit faisoient les deux Chevaliers faire, par quoi ceux qui là étoient venus eurent telle peur & telle horreur qu'ils commencèrent tous à fuir vers l'Empereur qui mout fut ébahi de cette aventure: car déjà lui avoit été dit & annoncé que la Duchesse Esclarmode étoit délivrée, & si ne sçavoit on par qui, fors qu'on avoit bien ouï grand bruit & grande tempête, alors regarda derechef & vit tout le peuple fuir devers lui, lequel étoit allé aux fourches pour voir pendre les trois cens prisonniers, lesquels quand devant l'Empereur furent venus lui raconterent & dirent ce qu'ils avoient vus & ouy dont l'Empereur Thiery & tous les Barons eurent mout grand peur & grand honte. Ha sire, dit le Duc d'Autriche, mieux vaut eut vallut avoir crût le Duc Hildebert,

voire cousin, sçachez que mout avez couronné N. Seigneur Jesus Christ, qui telle chose avez voulu faire en sa sainte quarantaine. Après que les deux Chevaliers Gloriant & Malebron eurent rescouez & mis à délivrer la bonne Dame & les prisonniers ils les prièrent & les amenèrent vers l'Empereur, ils se montrèrent eux deux. Quand en la présence de l'Empereur furent venus & que devant lui eurent amené la Dame & les prisonniers, l'Empereur regardant qu'ils n'étoient que deux hommes armés de ses les destriers, peu les pris & leur dit; comment avez-vous été si eslé, ne si hardis d'avoir délivrés ceux que j'avois commandés à mourir? pourquoi je vous fais sçavoir qu'avant que jamais boire ne mange je vous ferai pendre & étrangler & la Dame Esclarmode ne partira ja jusqu'à ce que je vous aye tenu devant moi vus mourir. Lors Gloriant & Malebron leverent les visières de leurs heaumes, & apparurent & fut avis à ceux qui là étoient que jour de leur vie n'avoient veu deux plus beaux chevaliers. Alors Gloriant parla à l'Empereur Thiery & lui dit: Sire Empereur, de vous ne de vos menaces faisons peu de compte; mais sçachez pour verité que le noble Roi Oberon vous mande de par nous sur aucun que doutez à perdre la vie, que tel ne si hardi ne soyez de jamais plus vous entreprendre de faire mal à cette noble Dame qui icy est, ne à ceux qui avec elle sont prisonniers que premierement le jour de Pâques ne soit passé, & vous mande le noble Oberon, que la Dame qu'icy est reniez en votre Hostel vêtue & réparée, & aussi bien gouvernée & accompagnée de nobles Dames & Damoiselles pour la servir mout honorablement, comme si elle étoit votre propre fille. Et que pareillement fassiez aux prisonniers qu'ici sont présents, qu'ils soient revêtus & gouvernez

tout ainsi comme les propres chevaliers de votre Cour. Et si ne gardez que de tout ce nous avons dit ne veuillez faire ni aller au contraire, pour chose qu'il vous avienne: ou si autrement le faites, il n'est homme mortel qui vous sceut garder de mort, & si vous mande le noble Roi Oberon, qui est le souverain Seigneur de tous ceux & celles qui sont en faërie. Quand l'Empereur Thiery entendit Gloriant le Chevalier & Malebron, qui devant lui étoient tout armés, les épées au poing pleines du sang des Allemands qu'ils avoient occis, si en fut mout triste & dolent, si eut mout grand peur, il regarda vers ses Barons & leur dit: Seigneurs, je vous prie que bon conseil me veuillez donner sur ce que j'ai à faire, bien pouvez avoir ouy parler du Roy Oberon & de ses faits qui sont mout grands parquoi je le doute mout, ja pouvez voir comment par deux chevaliers ont été rescouez ceux que j'avois commandés à mort, & la grande occision que par eux deux a été faite de mes gens lesquels j'avois commis pour faire ce que je leur avois ordonné. D'autre part vous oyez qu'il me mande par les deux chevaliers que la Dame & les prisonniers veuille garder & bien faire passer, & que si hardi ne seise de leur faire quelque danger, que premierement Pâques ne soit passé. Alors parla un ancien chevalier & dit à l'Empereur. Sire, sçachez de verité que le Roi Oberon est mout puissant & sage, car il n'est chose au monde qu'il ne sçache, & avec ce toutes & quantes fois qu'il lui vient à plaisir, où il est il se souhaite à si grand nombre de gens qu'il lui plaît & croyez certainement que si au contraire voulez aller de ce qu'il vous mande, les deux chevaliers qui devant vous sont apparus ont assez de puissance pour vous destruire, sans ce que Oberon s'en mêle, & pource à mon avis est que

répondiez aux deux Chevaliers, que tout ce que le Roi Oberon vous a mandé par eux que vous le ferez sans aller au contraire; alors tous les Barons ensemble dirent à l'Empereur que ainsi fist.

Quand l'Empereur eut oüy les Barons, il retourna parler aux deux Chevaliers faex & leur dit, Seigneurs vous saluerez le Roi Oberon & lui direz de par moi, que tout ce que par vous m'a été mandé, je l'accomplirai à mon pouvoir. Sire Empereur dit Gloriant, si faites ce que vous dites, le noble Roi Oberon vous tiendra pour son ami, & pourtant vous recommandons à Dieu. Ainsi comme vous oyez s'en départirent les deux Chevaliers que onc l'Empereur ne homme qui li fut ne sceut dire qui ils devinrent, dont ils furent bien ébahis. Tant allerent Gloriant & Malebrou, qu'en peu d'heures ils vinrent à Mommaur, auquel lieu ils trouverent le noble Roi Oberon, auquel lui-même raconta tout ce qu'ils avoient fait, & que pour l'heure le Dame & les gens de Huon étoient bien à leur aise, & bien servis de ce que mestier leur étoit; puis dit qu'avant qu'un mois fut passé ils acheteroient cher l'aïse en quoi ils étoient; car l'Empereur qui les haïssoit moult leur fera comparer le bien qu'il leur a fait, lequel pour la grande haine & le mal qu'il veut à Huon, les fera trets remettre en la cherté, où ils seront en grande misère, puis quand ce viendra à Pâques il voudra faire ardoir la belle Esclarmonde & faire mourir tous ceux qui avec elle sont en prison, & n'en pourrons échaper s'ils ne sont secourus. Sire, dit Gloriant, pas ne cuide que l'Empereur l'ose penser. Gloriant, dit le Roi Oberon, sçachez que la grande haine qui est en son cœur, le contiendra de ce faire. A tant vous laisserai à parler du Roi Oberon, & parlerons de l'Empereur Thierry.

Comme l'Empereur fit bien en enfer la Duchesse Esclarmonde, & bien venir & ordonner, & aussi fit il là de tous les Prisonniers; mais dans trois semaines après, il fit la Duchesse & les Prisonniers mettre en chartre où ils furent en grand dang r.

OR dit le conte en cette Histoire, qu'après que les deux Chevaliers faex furent départis & évanouis de la présence de l'Empereur, & qu'ils s'en furent retournés dedans Mayence, il fit ramener avec lui la Dame & les Prisonniers, dont les Bourgeois & Bourgeoises, Dames & Damoiselles de la Ville furent moult joyeux de la bonne aventure que a venue étoit à la Dame & à ceux de sa compagnie, laquelle l'Empereur fit meser en son Palais, & lui fit délivrer chambres bien ordonnées comme à elle appartenoit, & lui bailla quatre Damoiselles pour la servir, & la fit baigner & estuver, & revestir du tout, si bien & si richement comme si elle eut été sa propre fille, & la fit passer tellement que devant que le mois fut passé elle revint en sa beauté: les trois cens prisonniers furent mis par chambres revestus tout à neuf, tenus aïsez comme les gens de l'Empereur, lequel l'avoit commandé: mais tost après les trois semaines passées, la grande haine qu'il avoit à la Dame & aux prisonniers, le contraignit de leur ôster celle joye & aïse qu'ils avoient eues, & la tourner en pleurs & en douleurs, & jura Dieu que pour le Roi Oberon, ne pour chose qui sceust faire, il ne seroit en paix de cœur jusques à ce que tous fussent descendus en la chartre, & avec ce juré que ja si tôt ne seroit venu à Pâques, que la Dame ne fut ardoir, & tous les hommes peindre aux fourches, qu'encore étoient

levés, & sur eux prendre vengeance pour l'amour de Huon qui tant de maux lui avoit fait, lesquels il ne pouvoit oublier. Quand il eut ce dit, il commanda à ses gens que tost allaient prendre la Duchesse Esclarmonde, & qu'elle & les prisonniers fussent remis dans la chartre ainsi comme auparavant avoient été, laquelle chose, après le commandement de l'Empereur Thierry fut fait, dont la bonne Duchesse Esclarmonde & tous les autres prisonniers furent moult dolés & eurent grand peur & dirent l'un à l'autre, qu'à cette fois leur mort étoit venue; & quand Esclarmonde se vit remettre dans la chartre, commença fort à pleurer & regretter son mari, disant: Ha! Sire, trop pouvez demeurer, je ne vois heure qu'à mort ne soyez menés & que jamais à tems n'y pouvez venir, bien dois-je maudire l'heure que onc je suis née; car onc jour de ma vie je n'eus que deuil & tristesse. Mieux me vouloit estre morte, que ainsi en cette prison user ma vie, moult dévotement cria mercy à Dieu, en lui priant que d'elle voulist avoir pitié, ainsi comme vous oyez fut la noble Dame remise en la chartre & tous les trois cens prisonniers, où ils souffrirent maintes famines & pauvretés: car autre chose n'avoient à vivre que pain d'orge & de l'eau. A tant vous laisserai à parler d'eux, & parlerons de Huon qui étoit arrivé à Marseille.

Comme Huon se partit de Marseille & vint vers son Oncle l'Abbé de Clugny en habit dissimulé, puis se découvrit, dont l'Abbé fut joyeux & aussi Clairette sa fille.

QUand le Noble Huon de Bordeaux eust séjourné quatre journées à Marseille, il apresta son bagage, & fit acheter mulles & chevaux pour lui &

pour ceux qui avec lui étoient, & fit charger les sommiers, dont par dessus l'un s'oublia pas à charger la patte du Griffon, laquelle étoit moult grande & horrible à voir. Puis la fit couvrir afin que de chacun ne fut veue. Quand il fut prest & que tout eust fait charger, il se départit de Marseille, & chemina tant qu'il traversa la Provence & vint au Mâconnais, & tant fit qu'un mardi au soir arriva en la Ville de Tournay, puis quand là fut venu, & que ce vint qu'ils eurent souppé, il apella Bernard & lui dit: mon cousin, je vous prie que vous m'attendiez icy, car je veux aller voir mon Oncle l'Abbé de Clugny & Clairette ma fille que moult je désire à voir, assez tost retournerai vers vous, j'y veux aller en pèlerinage afin que je n'y sois pas si tost connu. Sire, dit Bernard, puisqu'il vous vient à plaisir nous devons être contents. A tant en laisserent à parler, si s'en allerent coucher, quand ce vint le matin que Huon s'habilla, il se mit en guise de pèlerin & print l'écharpe & le bourdon à son col, à tout l'estamie vestue: les grosses bottes en ses pieds, il avoit longue barbe & longs cheveux, parquoi il sembloit estre pèlerin, & aussi étoit-il: quand Bernard & ses compagnons le virent ainsi accoutré, fort commencèrent à rire en lui disant: Sire, bien apert à vostre manière que de bon lieu soyez échappé, il m'est advis que si le baston faïsez trembler, vous feriez vider l'argent hors des bourses de ces petites femmelettes, quand Huon l'entendit, moult commença à rire & print congé d'eux, si s'en partit tout seul le bourdon au col, & ne cessa de cheminer jusqu'à ce qu'il vint à Clugny. Quand là fut venu, il vint à la porte de l'Abbaye, il apella le Portier & lui dit: Ami je te prie que tu

me laisse entrer céans, il enrit le guichet, & regarda Huon. Puis quand il l'eut veu, mont lui sembla être bel homme & corpora à voir, & dit en lui-même que oacques jour de sa vie de plus bel homme n'avoit veu, ne qui mieux semblaît être homme de bon lieu, & dit à Huon, peleria, à vostre plaisir pouvez entrer. Alors Huon entra dedans & dit au portier: Ami sçache que tout droit je viens d'outre mer & de baiser le S. Sepulchre où j'ai vu & souffert maintes peines, & pource qu'autrefois j'ai été avec l'Abbé de céans, pas je ne voulois passer sans le voir ne parler à lui, je vous prie que cette courtoisie me veuillez faire qu'à lui puisse parler, bien sçai que tost me connoitra. Sire, dit le portier, il m'est avis que vous estes de bon lieu, & pource vous abandonne à aller où il vous plaira parmi l'Hostel de céans, si pourrez trouver notre bon Signeur l'Abbé en une Salle où il devise avec ses Religieux; certes je sçai que de lui ferez le bien veu & de vous a quelque connoissance, car de plus preud'homme ne plus sage on ne trouva deçà la mer. Ami dit Huon, votre courtoisie vous pourra encore valoir. Alors Huon se despartit du portier & vint en la Salle, où il trouva l'Abbé qui à ses Religieux devoisoit. Quand Huon fut entré il salua le bon Abbé & sa compagnie. Amy dit l'Abbé, seyez le bien veu, je vous prie me dire de quelle part vous venez. Sire dit Huon, sçachez que je viens d'outre mer de la sainte Cité de Jerusalem, auquel lieu j'ai baissé le saint Sepulchre, où Dieu fut mort & vis, bien ay été par de-là demeurant l'espace de six ans entiers, & la cause pourquoi je suis icy veu, c'est pource que par de-là je trouvai un jeune Chevalier de mon âge, lequel se nommoit Huon de Bordeaux,

& se disoit être votre neveu lequel quand il vit que de-là me voulus despartir, il me pria très-humblement qu'à vous le voulist avoir pour recommandé, & pource. Sire, je suis veu vers vous pour le message faire, car lui & moy avons esté en plusieurs batailles, & en mainte amitié ensemble. Quand le bon Abbé entendit le peleria, les larmes lui cheurent des yeux, quand de son neveu ouï parler puis dit, amy je vous prie de me dire si verité est en ce que me dite, que ayez vu mon neveu, car c'est lui qui aujourd'hui au monde soit vivant que plus j'aime & que plus desire à voir. je vous prie que dire me veuillez quelle chose il a entreprise de faire, ou si jamais aura vouloir de retourner par deçà, ou là demeurer, plent à Dieu que je fusse engagé de payer mille marcs d'or & qu'il fut maintenant en cette Salle.

Sire, dit Huon, votre neveu que tant desirez à voir, avant qu'il soit un mois passé il sera icy, car il me dit à mon départ que céans avoit une fille laquelle vous avez fait nourrir, si m'en chargea de vous dire qu'avant que me départisse de céans vous me la voulussiez montrer. je ne sçai si elle est vive ou morte, mais volontiers la verrois s'il vous venoit à plaisir. Amy dit l'Abbé, volontiers vous la ferai voir & vous ose bien dire que au monde ne trouverez plus belle ne plus douce créature, ne plus sage de son âge, ne mieux endoctrinée, & n'a pas encore dix ans. Quand Huon entendit l'Abbé, il eut au cœur grand joye & tout coyment en remercia notre Seigneur Jesus-Christ, lors apella un notable Chevalier qui céans étoit, lequel avoit nom Emery, auquel il commanda d'aller querir la belle Clairette sa niece: alors le Chevalier s'en partit & vint en la chambre où la belle pucelle étoit

étoit, qui avec quatre Dames notables faisoit ses deuses, qui l'avoient nourrie & gardée.

Quand Emery entra léans, il salua mout humblement la Demoiselle, & les autres qui avec elles étoient. Quand la jeune pucelle aperçut le Chevalier, elle se leva, & lui rendit son salut humblement, en disant: Sire Ecuyer, je suis joyeux de votre veue, je vous prie que dire me veuillez de vos nouvelles. Certes, Demoiselle, dit Emery, léans est venu un Peleria, lequel vient tout droit d'outre mer, & a dit à l'Abbé votre oncle nouvelles de votre pere le Duc Huon, par quoi votre oncle vous mande qu'à lui veniez parler. Quand la pucelle ouï parler de son pere de tout son cœur desira d'en avoir nouvelles certaines; elle & ses Demoiselles partirent de la chambre, & viarent en la salle vers son oncle l'Abbé, accompagné de nobles Chevaliers. Quand la pucelle fut en la salle, mout richement étoit parée, tant qu'en elle on n'eust sçu dire la beauté qui étoit en elle; car elle étoit mar bien formée que Dieu & Nature n'y sçavoient plus amander, elle avoit la chair plus blanche que n'est la fleur au pré, puis par dessus étoit coulourée comme la rose vermeille est en la saison; elle avoit les hanches bassettes, & les mamelles un peu soulevées, la gorge bien polie, le manton avoit voltis, & la bouche vermeille comme la rose, les dents avoit blanches, petites, & bien serrées; elle avoit les yeux riants, la chair mout amoureuse à regarder, si avoit le nez traitis, le front blanc, la gresve mout bien faite, les cheveux blonds un peu recherchés au derrière des oreilles, qui étoient mout gentes & serrées, pas ne vous sçavois la demi partie divider de la très-excellente beauté qu'en elle étoit assise, nul

ne la voyoit qui ne la louast grandement, car si sa beauté, son doux maintien, & la grande humilité qui en elle étoit, vous voulois raconter, trop longuement y paroïrois être.

Quand le Duc Huon de Bordeaux vit sa fille qui tant étoit belle, mout volontiers la regarda, sans lui en montrer le semblant. Quand l'Abbé vit sa niece, il la print par la main, si la mena vers Huon de Bordeaux, & lui dit: Peleria, que vous semble de cette Demoiselle? bien pouvez appercevoir en elle que pas n'est haillée, ne qu'elle ait été guères au Soleil, grande espace je l'ai fait garder: car si elle est garnie de beauté, aussi est-elle de sens & de bonté; elle est fille du noble Huon de Bordeaux, l'homme aujourd'hui au monde que j'aime le plus, que ploist à Dieu qu'il l'eût aussi bien vüe comme vous, car si Dieu me donne santé, mout richement sera mariée, & tant lui donnerai du bien, qu'à toujours sera puissante & riche. Sire, dit Huon de Bordeaux, je prie à Dieu, que bonne étreine lui vueille Dieu donner, & que si bien soit assligée, que par elle la lignée soit relevée. Adonc la belle Clairette manda Huon de Bordeaux, & lui dit mout humblement: Peleria, je vous prie que me veuillez dire si aucunes nouvelles ne me pourriez raconter de mon très-cher pere le Duc Huon. Belle, dit Huon, lui & moi avons été grande espace de temps outre mer compagnons ensemble, & combatimes un Soudan qu'à présent est en Babylone: si n'est pas celui qui y fut commis par Huon de Bordeaux, quand il eut occis le grand Amiral Gaudisse; car c'est un autre qui depuis a recenquis la cité & tout le pays d'Egypte; mout eulmes à souffrir le Duc Huon & moi; mais à la fin le Soudan fut déconfit & ses gens. Pelerin, ce dit Clairette, je

LIVRE SECOND

vous prie que veuiliez dire la vérité si ne sçavez point si mon cher pere reviendra par deça ; car c'est la chose au monde que plus je désire. Belle, ce dit Huon de Bordeaux, je vous assure pour certain que avant que deux mois soient passez, vous le verrez par deça être reveu sain & en bon point. Dies, ce dit la pucelle, je vous requiers qu'ainsi soit, afin qu'il mette ma mere hors de prison, en laquelle elle est en grande pauvreté & misere.

Quand Huon entendit sa fille, plus ne se voutut celer, & lui dit : Ma chere fille, s'il plait à Notre Seigneur Jesus-Christ, avant que l'Aoust soit passé, je l'en retireraï ou j'y demerai en la peine ; car à l'Empereur Thierry esmooverai telle guerre, que je lui trancherai la teste, avant que ie meure. La pucelle entendant Huon, qui se disoit être son pere, elle mua couleur, & devint plus vermeille qu'une rose, & pensa bien en elle aux paroles qu'il disoit que c'étoit son pere, dont elle en fut bien joyeuse, & lui dit : Ha ! sire, je vous prie, si verité est que soyez le Duc Huon de Bordeaux mon pere que me le disiez. Ma très-chere fille, croyez le certainement, car plus à vous ne me vuez celer. Lors la pucelle oyant que Huon lui dit qu'il étoit son pere, elle l'alla embrasser par le col, & tout en pleurant elle le baisa plus de vingt fois, & d'autre part vint l'Abbé qui le fut embrasser & baiser en lui disant : Mon très cher neveu, la lieffe de mon cœur, ma joye désirée, votre venue m'est tant agréable, que par ne sçai si ce peut être songe ou fable qu'ici je regarde. Alors de-rechef le fut embrasser, en lui faisant la plus grande joye du monde, & d'autre part étoit Clairette sa fille, qui le baisoit & embrassoit. Lors viarent tous ceux du logis faire la révérence à Huon de Bordeaux ; puis l'Abbé dit à Huon, Beau ne-

veu, je suis fort ébahi de ce que vous êtes reveu en petite compagnie.

Mon oncle, dit Huon, autrement ne le peut faire, car tant d'affaires & de fortunes ai eues dessus la mer, que la plus part de mes gens sont morts & peris, les uns par maladies, les autres s'en sont allés es lieux dont ils étoient natifs, & par especial ceux que je menai avec moi sont demeurés à la roche de l'Ayman, & là moururent de famine, & ceuz-mêmes qui conduire me devoient en Amphamie, pour aller querir du secours. Alors Huon commença à raconter à l'Abbé toutes les adventures qu'il avoit eues depuis son département de la Cité de Bordeaux, dont il en avoit plusieurs qui s'en truffoient pour les grandes merveilles qu'il leur racontoit, dont la pluspart les tenoient pour mensonges, si se pouvoient l'un l'autre, en disant : Grands avantages ont voyagé à mentir, pource qu'ils trouvent peu de gens qui les contredissent. Et quand aucuns les en meseroit, ils sont quittes pour dire, allez-y voir. Neveu, dit l'Abbé, si j'étois encore en âge, & que je peusse porter mes armes, m'est volentiers irois avec vous pour détruire cet Empereur, qui tant de maux vous a faits, si manderois de gens d'armes & de soudoyers, lesquels ie payerois de mes trésors que j'ai de si longtems amassez & gardez, que si fiere guerre vous aiderois à faire, que je mais heure ne seroit qui n'en eust souvenance, ou je mourrois en la peine, & lui ferois amander les maux & les dommages qu'ils vous ont faits, nonobstant ce, si lui en ai je assez fait, & n'y a pas long-temps que l'un de ses neveux fut par mes gens occis, & tous ceux qui avec lui étoient, furent pris ou morts. Beau neveu, sçachez qu'un grand trésor j'ay amassé que bien pourriez entreprendre quoy-

DE HUON DE BORDEAUX.

mille hommes deux ans dsraat : or ne puis-je plus chevalier, ne aller dehors ; car j'ai cent quatre vingt ans d'âge, & pour ce qu'avec vous ne puis aller, pour vous aider tous mes trésors vous sont abandonnés. Si en prendrez avant qu'il vous viendra à plaisir. Sire, dit Huon, si grand offre me faites, qu'une fois il vous sera rendu au double, s'il plaît à Notre-Seigneur Jesus-Christ.

Comment le Duc Huon de Bordeaux raconta à son cher oncle l'Abbé de Clugny toutes les adventures qui lui étoient advenues depuis qu'ils s'étoient départis de la Cité, & comment il lui donna une de ses pommes de Jouvence, par quoi le bon Abbé revint en la beauté qu'il avoit en l'âge de trente ans.

Lorsque Huon entendit son oncle le bon Abbé, & qu'il vit & sentit de lui le bel offre & le bon service qu'il lui présentoit, il lui dit : Sire, de votre courtoisie & largesse, & tout le bien que vous m'avez fait & à ma fille Clairette. Dieu vous le rende. Sire, sçachez que quand j'eus tué les Griffons, ie vins devers une belle fontaine, auprès de laquelle avoit un Arbre croissant ; lequel étoit chargé de mout beau fruit & bon, & s'appelle l'Arbre de Jouvence, sur lequel je cueillis trois pommes, dont vous en aurez l'usage & la mangerez, par laquelle vous rajeunirez & reviendrez tel, aussi fort & aussi beau qu'étoiez en l'âge de trente ans ; alors y eut un des Moines, lequel avoit nom Damplem Salliver, qui commença mout à rire, & se hastia de parler, & dit : Ha ! sire, qu'est-ce que vous dites ; sçachez certainement qu'aujourd'hui a passé deux mille ans, ne vesquit homme qui fût à l'Arbre de Jouvence, & n'est point à croire. Quand

Huon entendit le Moine, il commença à rougir : si haussa le bourdon contremont, dont il est frappé ledit Moine, si au devant on ne fût allé, & dit : Ha faux & déloyal Moine, vous en avez menti, car là se montrera l'épreuve, si je dis verité ou non. Alors le bon Abbé se mit entre deux, & abattit le bourdon, qui déjà étoit prest pour frapper le Moine, & dit à Huon : Ha, mon cher neveu, veuillez vous départir. Puis il dit : Moine, par la foi que je dois à Monsieur saint Benoist, la parole qu'avez dite vous sera chere veueue. Alors fit prendre le Moine, & le fit mettre en une chartre. Puis dit à Huon, Sire, je vous prie que ne vous courouciez. Alors Huon tira dehors l'usage des pommes, & la bailla à son oncle, en disant : Sire, prenez cette pomme, laquelle j'ai cueillie dessus l'Arbre de Jouvence, j'y en cueillis trois, dont l'une ie donnai à l'Admiral de Perse, & l'autre que ie garde pour moi ; mais ie vuez qu'icelle soit vostre, & qu'en fassiez ce que bon vous semblera, assez plus en eusse cueilli ; mais Notre-Seigneur me le fit descendre par son Ange. Sçachez, Sire, que quand j'eus donné la Pomme à l'Admiral de Perse, il avoit plus de six vingt ans à passer, mais ja si tôt ent mangé qu'il devint aussi fort comme il étoit quand il n'avoit que trente ans, & est à présent l'un des plus beaux Princes qui soit au monde, dont par ce miracle vut par les Barons & tout le peuple de ce Royaume, prindrent la foi de Notre-Seigneur, & se firent baptiser, & ceux qui ne vouturant croire, il les fit tailler en piéces & puis après ce fait, pour le grand amour qu'il avoit en moi, il passa la mer avec grand puissance, & entrâmes en la Cité de Soudan, on nous le déconfisimes en bataille. Quand le bon Abbé entendit son neveu Huon, il eut mout grande joie, il

LIVRE SECOND

print la pomme sur laquelle il fit le signe de la Croix ; adonc il la mangea toute : parquoy incontinent présens tous ceux qui là étoient, devint en sa jeunesse, pareille à icelle où il étoit, pour le temps qu'il n'avoit que trente ans, sa blanche barbe lui cheut, & lui revint une barbe nouvelle, & mout fut homme à regarder, & bien fourni de corps & membres, de plus bel homme on n'eust pû trouver, si s'pport & en ce point il le vit, qu'incontinent il baïsa, & embrassa le noble Huon de Bordeaux plus de dix fois. Quand ceux qui étoient là présens eurent vû la très-grande merveille, ils furent bien ébahis, & disoient l'un à l'autre, que bien étoit digae Huon d'être cru, & que jamais par la bouche d'un tel Prince il ne fut sailli mensonge. Mout grand joye & liesse fut demandée en la salle de Clugny, les tables & le disner fut prêt, en laquelle le bon Abbé s'assit, & Huon & sa fille Clairette : je ne vous veux faire long compte ; mais mout richement furent servis de ce que besoin leur étoit, puis quand ils eurent dîné, & que graces furent rendues, tous les Moines se vindrent jeter à genoux devant le noble Huon de Bordeaux, en lui priant que pardonner voulist à Dom Jean Salivet, lequel s'étoit trop hâté de parler, & ce qu'il avoit dit n'estoit que jeunesse & négligence, & qu'à nulmal ne visoit. Alors Huon voyant tous les Moines à genoux devant lui, en lui priant que pardonner voulist au Moine, il répondit, & dit que content étoit, & qu'il n'étoit là venu pour troubler ne courroucer nul.

Quand l'Abbé entendit que Huon pardonna à son Moine, il l'en remercia, & lui dit : Sire, par Saint Benoist, si pardonné ne lui eussiez, de cet an ne fast sailli dehors. Alors les Moines allèrent en la prison, & racontèrent à Dom Jean Salivet les mer-

veilles qu'advenues estoient, depuis que là avoient été mis, & comment leur Abbé qui bien avoit ceat quatorze ans, étoit rajeuni, & vena en l'âge de trente ans. Seigneurs, dit Jean Salivet, je suis mout joyeux de ma délivrance ; mais jamais ne pourrai croire que la chose fust telle comme vous dites, ni ja ne la croitai tant que je l'aie vû ; alors l'amenèrent en la salle où étoit l'Abbé & le Duc Huon, lequel quand là fut venu il regarda & vit l'Abbé jeune, ainsi qu'il lui avoit été dit, si se jeta à genoux, & cria merci à Huon, en lui requerrant pardon, laquelle chose le Duc Huon fit ; lors y eut très-grande joie au Palais. Huon, dit l'Abbé, or veuz-je qu'à tous côtez vous mandiez vos gens soulloyer, lesquels je payerai jusques à vingt mille, car or & argent ai assez, puis manderons nos amis, & trouverons grand nombre de gens ensemble pour combattre l'edit Empereur, qui à tort & sans cause vous a déhérité, détenant votre femme, dont j'en ai le cœur si dolent, que plus ne le puis endurer. Sire, dit Huon, advis m'est que si autrement se peut faire, & que je puisse trouver maniere de m'accorder avec l'Empereur Thierry, sans que lance ne escu, ne hauberts ne soient rompus, ne hommes morts ne blessés ; il m'est advis que j'aurai bien travaillé, si je puis venir à cela, car si tant je pouvois faire envers lui que rendre me voulist mes terres & Seigneuries, & ma femme & mes hommes qu'il a pris, & que par cela devinssent son homme, advis m'est que grandement & honorablement auroit exploicté ; car mout lui ai fait ennuï & dommage. Beau neveu, dit l'Abbé, mout volontiers je scaurois la maniere comment vous entendez de venir à chef de cette besogne. Oncle, dit Huon, en cette nuit je penserai sur cette affaire. laquelle au plaisir de Dieu, je pense mener à bonne fin.

DE HUON DE BORDEAUX.

Comme Huon de Bordeaux partit de Clugny, & alla en la Cité de Mayence, un Vendredi, & se mit près de l'Oratoire de l'Empereur.

Après que le Duc Huon & l'Abbé de Clugny son oncle eurent devisé de plusieurs choses, Huon écrivit une lettre à ses gens qui étoient à Tournu, en leur mandant qu'ils vinssent vers lui à l'Abbaye de Clugny, si envoya un Gentilhomme qui les fut querir : quand le Messager fut venu à Tournu, & qu'il eut donné les lettres à Bernard, ils s'apprestèrent tous, & chargerent leurs sommiers, ils s'en partirent de Tournu tous ensemble ; ils cheminerent tant qu'ils entrèrent dans l'Abbaye de Clugny ; droit à cette heure que céans entrèrent avec les sommiers, Huon de Bordeaux & l'Abbé étoient appuyés à l'une des fenestres du Palais ; l'Abbé regarda, & vit quinze grands sommiers chargés, & sept mulets & mules, dont il se donna grand merveille ce que ce pouvoit estre, & à qui ils estoient, & dit à Huon : Beau neveu, ne me scauriez-vous dire à qui sont les sommiers que céans vois entrer, & à qui les gens qui les conduisent & gardent. Sire, dit Huon, ce sont les miens, & voyez là Bernard qui en a la conduite, laquelle en maintes peines & maintes pauvretés avant qu'il m'ait pû trouver. Beau neveu, dit l'Abbé, mout grande joie en ai au cœur de ce que Bernard vous a tant cherché qu'il vous a trouvé ; car de plus prud'homme, ne aussi de plus loyal on ne pourroit trouver, bien le devons aimer & cherir, pource qu'il est notre parent, & que toujours il nous a esté bon & loyal. Sire, dit Huon, j'ai trouvé en lui tout ce que m'avez dit, regardez le grand sommier qui a passé entre les autres, lequel a par dessus lui des coffres

bien ferrés & bandés, dedans y a pierres & joyaux plus que ne valent quatre bonnes cités, je vous les lairrai en garde pour le mariage de ma très-chère fille la belle Clairette qui ici est, laquelle il tenoit par la main, si la baïsa quand la parole eut dite. Beau neveu, ce dit l'Abbé, avec le bien que dites que ferez à vostre fille ma nièce, elle partira largement à mon trésor. A tant descendit Bernard, & les autres Gentilshommes qui avec lui estoient, montèrent à mont. Quand l'Abbé aperçut Bernard, il vint au devant de lui les bras tendus, si l'embrassa & baïsa en lui faisant grande feste, & à tous ceux qui avec lui estoient. Le Duc Huon de Bordeaux & le bon Abbé son oncle, & Clairette la pucelle s'en partirent de la chambre, en laquelle ils firent décharger les sommiers, & les firent tous ouvrir. Quand l'Abbé eut veu & choisi la richesse qui céans étoit apportée, onc jour de sa vie ne fut plus ébahi, & dit à Huon : Beau neveu, ie cuide qu'ici y auroit assez pour acheter & payer tout le Royaume de France. Lors Huon print un collier d'or, lequel estoit chargé de riches pierres précieuses, qui jettoient si grande clarté & si grande splendeur que toute la chambre fut illuminée, il vint à sa fille, & lui mit au col, puis la baïsa en sa bouche, en lui disant : Ma très-chère fille, ie vous donne ce riche collier, pource que jamais rien ne vous doanai, & est si riche que la pierrerie qui dessus est assise, peut bien valoir un Royaume ou un grand Duché. Adonc lui mit au col, & la baïsa derechef. Quand la pucelle vit ce riche collier, elle fut fort joyeuse, si se mit à genoux devant son pere, lequel mout humblement remercia ; puis après le Duc Huon montra à son oncle tout son trésor & les pierreries. Quand tous eurent

veu l'Abbé les fit mettre en coffres, puis après le Duc Huon se para & vêtit de ses riches robes; quand il fut vêtü & paré bien sembla être Prince de haute affaire; car tant beau étoit à regarder que ceux qui le voyoient prenoient plaisir à le voir, mout grande joye demenerent l'espace de huit iours; puis quand ce vint au neuvième, il pria Bernard avec lui, & se mit à point un beau matin sans dire mot à personne, fors audit Abbé de Clugny, auquel il dit: Mon oncle, ie m'en vais moi & Bernard, & vous prie qu'à homme vivant ne soit dit de mon partement, & que le plus que pourrez tenez la chose secrette, iusques à ce que autres nouvelles ayaz de moi. Beau neveu, dit l'Abbé, ie ferai ce que m'avez dit. A tant s'en partit Huon & Bernard avant que là dedans y eut personne levé, en prenant congé de l'Abbé son oncle issirent de la porte, en prenant leur chemin vers Mayence, ne cessèrent de errer & chevaucher iusques à ce qu'ils vindrent à Cologne sur le Rhin, où ils se logerent cette nuit, iusques au matin qu'ils s'en partirent, puis quand ce vint qu'ils furent à une lieue près, ils entrèrent en un bois qui là étoit auquel ils descendirent; puis Huon vêtit une élamine que avec lui il avoit apporté, & chaussa les chausses & les gros souliers par dessus, si pria une herbe, laquelle il connoissoit mout bien, & s'en frotta iacintement par le visage, tellement qu'advis étoit à le voir que dix ans eust esté au Soleil, pasquoi il étoit iacouau, par telle maniere que jamais on ne l'eust sçu reconnoître, & memement Bernard qui si grand temps avoit esté avec lui ne l'eust reconau s'il ne l'eust vü habiller, lequel commença mout fort à rire: quand en ce point il eut prins l'écharpe en son col & un bordon dans sa main, il dit à Bernard qu'en la cité de Mayence s'en

allast devant, avec tous leurs chevaux, sans faire quelque semblant de lui, & qu'il se logeât en aucune petite hostellerie, & ainsi fit Bernard, lequel s'en alla devant, & aussi le noble Huon de Bordeaux tout bellement après, lequel chemina tant qu'il entra en la Cité de Mayence, mais pas n'avoit oublié les trente riches pierres, lesquelles il avoit sur lui. Quand dedans Mayence fut entré, il ne s'arresta de chemiser iusques à ce qu'il vint au Palais. Et ainsi comme il cuida monter aux degrés, il rencontra le grand Maître de l'Hostel de l'Empereur, auquel il dit: Sire, ie vous prie en l'honneur de Dieu & de la Vierge Marie, que me veuilliez faire donner à manger; car j'ai telle faim que peu s'en faut que par terre ne me laisse cheoir, & sur moi n'y a denier ni maille de quoi je puisse acheter un petit pain. Quand le Maître d'Hostel vit le Pelerin qui à manger demandoit, il le regarda mout, & vit qu'il faisoit trembler son bâton, si en eut grand pitié, il lui demanda d'où il venoit. Sire, dit Huon, ie viens du Saint Sépulchre & de Jerusalem, où j'ai eu maintes paavretés. Ami, dit le Maître, je vous prie d'un peu endurer, iusques à ce que j'aie été en la chartre porter manger à la Duchesse Esclarmonde & aux autres prisonniers qui crient & aboyent de la grande famine que ils ont, & m'est avis que si guères font en ce point qu'il est impossible que longuement puisses vivre, car l'Empereur a une si mortelle haine dessus elle, & sur ceux qui avec elle sont prisonniers, qu'il a fait serment que quand à Pâques serons venus il ferait ardoir ladite Dame Esclarmonde & tous ceux qui avec elle sont prisonniers; aujourd'hui est le grand Jeudi, mais ils n'ont plus que trois jours à vivre, mout me déplaist de la noble Dame, que à tort & sans cause, notre Empereur veut faire mourir. Quand Huon

entendit le Maître d'Hostel, il n'eut membre sur lui qui ne tremblât, il baissa la tête, & commença mout fort à pleurer, il laissa passer le Maître d'Hostel sans lui plus un seul mot dire; si s'en retourna arriere en la Ville, & fut loger dans le Bourg, mout triste & dolent, nonobstant ce, fut mout joyeux de sa femme qui encore étoit en vie, car bien cuidait qu'elle fust morte, il se logea en l'Hostel d'un mout notable Bourgeois, lequel le reçut fort bien; mais quelque chere qu'on lui fist, on ne put boire ne manger pour la douleur qu'il avoit au cœur, il appella son hoste, & lui dit: sire, ce sera demain le jour du bon vendredi pour lequel je croi que l'Empereur fera de grandes aumônes. Ami, dit l'hoste bien pouvez croire certainement que l'Empereur fera demain de grandes aumônes, il départira de ses biens tant & largement que tous pauvres qui là seront venus seront assouvis; car de plus prud'homme ne de plus grand aumônier on ne pourroit trouver; mais bien vous veuz advertir que l'Empereur a une coûtume qu'à celui jour le premier pauvre qui vient au devant de lui est bien heureux; car il n'est aujourd'hui chose au monde ne si chere qu'il demande à l'Empereur, qui s'en voise escondre, & y convient être à l'heure qu'il va en la chapelle faire ses oraisons. Quand Huon de Bordeaux entendit son hoste, il commença à se réjouir, & pensa en lui-même que s'il peut nullement il sera le premier qui l'aumône lui demandera; mais ce ne sera ni or ni argent, sias sa femme Esclarmonde & ses hommes qu'il tient prisonniers, & avec ce s'il peut il demandera sa Terre. A tant se tèrent, s'en départit l'hoste, & se fut coucher; Huon demoura en sa chambre seul, que oncques en toute la nuit ne dormit ne reposa, fors que penser à sa maniere, & comment il pourra dé-

livrer sa femme, & tous ceux qui avec lui étoient prisonniers, & fut toute la nuit en oraison, priant Dieu qu'il le voulast conseiller & aider, par quelque maniere il pourra sa femme l'avoir. Quand ce vint vers le point du jour il se vêtit & chaussa, & prit son bordon en sa main, si s'en partit de l'Hostel que onc ne s'arresta iusques à ce qu'il vint au Palais, il s'assit sur les degrés à l'endroit par où l'Empereur devoit passer & lui vint si bien à point que l'Empereur étoit levé; mais pourtant là étoient venus plusieurs, qui la venue de l'Empereur attendoient, & n'y eut celui qui ne convoitast d'avoir le premier don; mais Huon fit tant par sa subtilité, qu'il fut le premier entrant dans la Chapelle de l'Empereur; il se mussa en un coin après de son oratoire, & là se tint coi sans dire mot.

Comment Huon fit tant envers l'Empereur Thierry qu'il eut paix. & lui pardonna, puis lui rendit sa noble femme Esclarmonde & sa Terre de Bordeaux, & l'emmena jusqu'à Clugny où ils trouvèrent le bon Abbé en armes, lequel ne sçavoit pas que la paix fust faite.

NOtre Histoire dit que bien tost après que Huon fut léans entré, l'Empereur vint en la Chapelle, & se mit à genoux devant l'Autel, où il fit son oraison; maints pauvres étoient auprès de lui en attendant que son oraison fust faite, sans que oncques se donnassent garde de Huon, qui au plus près de l'Empereur étoit mussé en un coin au plus près de son Oratoire. Après que l'Empereur eut fait son Oraison à Notre Seigneur, il se retourna pour venir vers son Oratoire; Huon qui en très-grand desir étoit d'avoir le premier don de l'Empereur, tira de son aumônier une mout riche

pierre, laquelle avoit telle vertu que celui qui sur lui la portoit ne pouvoit de son ennemi être vaincu. & aussi ne pouvoit être noyé, ne être peri au feu, ne en eau, tant étoit la pierre vertueuse; nul ne scauroit estimer ne priser au juste sa valeur, ne la vertu, ne la bonté qui y étoit, & avec que ce jettoit une clarté dedans la Chapelle que l'Empereur fut tout ébahi; & ne scavoit d'où ce pouvoit venir, il regarda vers Huon, lequel tenoit la pierre en main, & la tendoit à l'Empereur. Quand il vit la riche pierre, il la convoita moult, & s'avança, si la print des mains de Huon, lequel la lui présenta. Quand l'Empereur tint la pierre en sa main, il eut moult grand joie & liesse au cœur, car moult étoit bien connoissant en pierrerie, & jura en lui même, que jamais le Pélerin ne la r'apporteroit pour chose qui sçût faire; mais si la pierre vouloit vendre lui en donneroit autant d'or & d'argent qu'il scauroit demander, tant qu'à toujours seroit riche, ou autrement il lui détiendroit, & quoi qu'il lui en deust advenir, la pierrerie demurerait sienne. Alors l'Empereur appella Huon, & lui dit: Pélerin, je te prie que dire me veuilles où tu as prins cette riche pierre. Sire, dit Huon, je l'ai r'apportée d'outremer. Ami, dit l'Empereur, je te prie que la pierre me veuille vendre, & je te donnerai tout ce que tu voudras avoir, & afin que tu sois plus assuré d'emporter l'avoir que je te donnerai, je te ferai conduire sûrement jusques en ton pays, tant que tu sois à sûreté. Sire, dit Huon de Bordeaux, de très-bon cœur je vous la donne, par tel si que soit vérité ce que mon Hoste m'a dit aujourd'hui, car il m'a conté que votre coutume est telle, que la première personne qui devant vous vient le jour du bon Vendredi a un don de vous en sumône, sel corame il le scait demander, c'est à-sa-

voir, après qu'avez fait & dit votre Priere & Oraison à Notre Seigneur. Pélerin, dit l'Empereur, celui qui de ce t'a averti t'a dit vérité, pource telle chose que tu me demande, soit Bourg, Ville, Cité, ou quelque chose que ce puisse être, à tel qu'il en doive desplaire, je te l'octroye ici: or demande ce qui te viendra à plaisir. Sire, dit Huon, de votre grace & beau don vous remercie, & pource de bon cœur je vous donne la pierre que je vous ai baillée naguères en guerdon de ce que telle courtoisie & don m'avez octroyé, sans que de vous veuille orni argent. De plus, dit Huon, pource que je scai certainement que votre renommée est répandue par tout le monde qu'êtes un moult loyal prud'homme, & aussi ce que promettez voulez tenir, & que jamais au contraire de votre promesse ne voudriez aller, & pource que je scai certainement que la promesse que m'avez faite vous voulez être tenu de quelque don que je vous requiers avoir. Ami, dit l'Empereur, bien veux que vous sçachiez que si me demandez quatorze de mes meilleurs cités que j'aye, je vous les donnerai, puis que je vous l'ai promis, ja ne plaise à N. Seigneur Jesus-Christ, que à l'escontre de ma promesse veuille aller; car mieux aimerois que l'un de mes poings fust coupé tout jus que je fisse une faute, ne qu'à l'encontre de mon serment voulusse aller, & pource demandez sûrement, & vous aures votre demande que ne serez refusé. Sire, dit Huon, je vous en remercie, & le voulut baiser au pied, mais l'Empereur ne le voulant souffrir le releva. Sire, dit Huon de Bordeaux, premierement avant toute œuvre, je vous requiers pardon de tous les méfaits que moi & mes hommes avons faits vers vous, & si aucunement avez dedans vos prisons homme ou femme qui soit à moi ou de mon lignage, que tous me

les veuilliez

me veuilliez rendre & si aucune chose avez de mieux, soit Ville, Cité ou Bourg ou château, je vous supplie que sur le serment qu'avez fait que vous me le rendiez quitte. Sire, aurre chose je ne vous demande. Pélerin, dit l'Empereur, ne faites doute quelconque d'avoir ce que vous ai promis, dès maintenant je le vous octroye; mais je vous supplie très-humblement que dire me veuilliez quel homme vous êtes & de quel pays & de quel lignage, que tel don m'avez requis avoir. Sire, dit Huon je suis celui qui souloit être le Duc de Bordeaux; que tant avez hay: maintenant je viens d'outre-mer où j'ai mainte peine soufferte & grande pauvreté, la merci de Notre Seigneur Jesus-Christ j'ai tant fait que je suis revenu & que vers vous fais accordé, & si j'aurai ma femme & mes hommes que vous tenez prisonniers, & toutes mes terres, si votre promesse me voulez tenir.

Quand l'Empereur entendit Huon de Bordeaux, tout le regard lui commença changer de couleur & fut grand espace qu'un seul mot ne parla tant fut ébahi, puis dit après. Ha Huon de Bordeaux, êtes-vous celui par qui j'ai tant souffert de maux & de dommages, qui mes neveux & mes hommes avez occis? par je ne scai penser comment aurez été si hardide vous avoir montré devant moi, ne être venu en ma presence, bien m'avez surpris & enchanté; car mieux aimasse avoir perdu quatorze de mes meilleurs Cités, & que tout mon pays fut ars & brûlé, & avec ce de tout mon pay, je fusse banni trois ans, qu'icy devast moi vous fussiez trouvé; mais puis qu'ainsi est que je fais surpris de vous, sçachez de vérité; que ce que je vous ay promis & juré je le vous tiendrai; & dès maintenant pour l'honneur de la passion de Jesus-Christ, & de bon jour où j'present

mort vous perderez toute terre & mal telant ja à Dieu ne plaise qu'en seyez tenu parjure, voire femme, vos terres & vos hommes dès maintenant je vous rends & mets en votre main, & en parle qui en voudra parler ja aurre chose n'en fera faite, ne jamais au contraire ne voudrai aller. Alors le Duc Huon se mit à genoux devant l'Empereur en le remerciant, & lui priant de lui pardonner les maux qu'il lui avoit fait. Huon, dit l'Empereur, Dieu le vous veuille pardonner, quant à moi de bon cœur je vous le pardonne alors l'Empereur prit Huon par la main si le releva & le baissa en la bouche en enseignant de bonne paix & amitié. Sire, dit Huon de Bordeaux grandement aitrouvé en vous grande grace, quand de promesse ne m'avez failli; mais s'il plaît à Notre Seigneur Jesus-Christ, le gardes vous en sera rendu au double. Huon, dit l'Empereur Thierry, je vous prie que dire & raconter me veuilliez de vos nouvelles & les adventures que vous avez eues. Sire, dit Huon moult volontiers je les vous raconterai, après que le Service divin sera fait, & la Passion de N. Seigneur Jesus-Christ dite: Huon, dit l'Empereur, bon gré vous sçaide ce que dites: Alors l'Empereur prit Huon par la main & le mena avec lui en son Oratoire, où ils ouïrent le Service, dont maint haut Baron & maints nobles Chevaliers, qui là étoient furent moult ébahis qui pouvoit être le Pélerin à qui il faisoit tant d'honneur: puis après que le Service divin fut fait & accompli, l'Empereur Thierry revint en son Palais tenant Huon par la main, le diacere fut prêt, si laverent les mains & s'affilièrent au diacere, puis quand ce vint qu'ils eurent diacere, & que tout fut levé de la table en la presence de l'Empereur & de ses Barons, Huon raconta & dit toutes les adventures qui lui étoient advenues.

Remierement il lui raconta comment il avoit passé le gouffre de Judas à qui il avoit parlé, puis il lui raconta comme par fortune de mer il ariva au chateau de l'aymant & de ses gens qui y moururent de faim, si lui devisa la beauté du Château & de la grande richesse qui étoit dedans, puis lui dit comment par legriffon il fat emporté sur une mont haute roche, & comment il occist cinq petits griffonneaux faons à celui qui l'avoit là emporté dont il en avoit rapporté une jambe de devant à tout la grand patte laquelle il avoit laissée à Clugay, puis parla de la fontaine & de l'arbre de Jovence, auquel il cueillit trois belles pommes, plus en vouloit prendre, mais notre Seigneur J. C. me le fit déffendre par son Ange, que si hardi se fesse de plus en prendre ne cueillir: puis lui raconta comment de là il s'étoit parti & passé par le gouffre de Perse en mout grand peril. Sire dit Huon, quand un peu fut de hors du gouffre, je recueillî mout de pierreries dont celle que je vous ai donné en est l'une, laquelle a de mout belles vertus. Puis je m'en vins arriver en la grande cité de Tauris en Perse, où je trouvai un fort noble Admiral qui mout estoit vieil & ancien, lequel me fit mout de courtoisies, si lui donnai une de mes pommes à manger, mais iscontisient qu'il l'eut mangée il a paru estre aussi jeune comme il avoit été en l'âge de trente ans, & cuidai certainement que d'ici jusques-là, on ne trouveroit un plus beau Prince, & avoit bien l'âge de six à sept vingt ans & pource Sire, que je délire de tout mon cœur estre en votre bonne grace, & que bonne paix & ferme soit entre vous & moi, je vous donne la pomme que j'ai, par laquelle si vous la mangez reviezrez en la jeunesse que étiez en l'âge de trente ans. Quand l'Empereur entendit Huon qui lui disoit

que la pomme qu'il lui donneroît à manger si le feroit reviez en jeunesse, sçachant qu'il fat tant joyeux qu'aucques jour de la vie on ne lui avoit vu faire telle chose à homme comme il fit au Duc Huon de Bordeaux, & lui dit qu'à tout moment vouloit être son bon ami & que jamais ne lui failloit. Si vous abandonnez mon corps & mon bien, & vous donnez deux bonnes cités pour accroître votre Seigneurie, avec ce vous promets que si aucun besoïn vous survient, que je vous secourerai à soixante mille hommes & vous aiderai comme le pere fait à son enfant: Alors Huon se voulut mettre à genoux pour le remercier; mais l'Empereur se le voulut pas souffrir. Alors Huon prit la pomme en son Aumônière & la bailla à l'Empereur qui mout en fit grand joie, lequel de tout son cœur fat déffirant d'essayer si pour manger de la pomme en sa main, il la mit en sa bouche & la mangea toute, & tout ainsi qu'il la mangeoit, il muoit la vieille en jeunesse, puis quand toute la pomme est mangée la grande barbe qui au meoton lui pendoit, si lui cheut toute & jetra un nouveau poil ainsi comme peut avoir un homme quand il est en l'âge de trente ans. D'autre part tout le visage, & toute la chair qui avant étoit ridée & décrepée devint blanche, & entremêlée de vermeil, il se sentit léger & s'aperçut frais & nouveau pour toutes choses faire & aussi vîtement, & étoit aussi fort comme s'il avoit été en l'âge de 30 ans, dont tous ceux qui là furent présents eurent grandes merveilles & furent mout joyeux de cette aventure que advenue étoit à l'Empereur que mout aimoient & lui dirent tous: Ha sire! aucques tel don ni telle courtoisie ne fat faite à Roi, ne à l'Empereur, bien devez louer Notre Seigneur Jesus-Christ, quelque perte qu'avez

fait. quand vous eustes accointance avec Huon. Comme l'Empereur Thierry fit vers grande feste à Huon de Bordeaux.

Lors l'Empereur se voyant ainsi jeune eut telle joye qu'il ne sçavoit que faire, il secolla Huon & baissa plus de dix fois en lui disant: mon très-cher ami, je vous prie que mepardonnez tous les maux que je vous ai faits, la peine & la douleur que j'ai fait souffrir à votre noble femme & à vos hommes. Alors l'Empereur appella deux de ses Barons & leur dit: Seigneurs, je veux que tous les pauvres soient de neuf revêtus, & que à tous leur donnez à boire & à manger, tant qu'avez en ayant pour l'honneur de N. Seigneur Jesus Christ, qui à celui jour m'a fait telle grace d'être en jeunesse revéu. Sire, dirent les Barons, vos commandemens seront faits, ils s'en partirent, & firent ce que l'Empereur leur avoit commandé; car de tout neuf furent revêtus. Alors le Duc Huon s'aprocha de l'Empereur Thierry, & lui dit: Très-cher Sire, je vous prie humblement que ma femme veuillez délivrer & mes hommes qui dedans votre chartre sont en prison. Huon dit l'Empereur bien est droit & raison que je le fasse. Alors fit appeler le Geolier, que la Duchesse & les autres prisonniers amesât devant lui en sa Salle. Sire dit le Geolier prêt je suis de ce faire, il s'en alla en la chartre en laquelle laditte Dame étoit, & Huon de Bordeaux alla avec lui, que pas il ne le vouloit laisser. Quand là furent venus Huon vint à l'encontre de l'huïs, si s'écria mout haut & dit: Ha ma très-douce sœur, bien croie que mal avez été logée, j'ai grand peur que pour les peines & les travaux que vous avez eus ne puissiez faire longue demeure, certes si vous mourez, jamais au cœur n'aurai joye. Quand la Duchesse Escelar-

monde ouït la voix de celui à l'huïs qui parloit, elle se tint toute coye, & pensa mout que ce pouvoit estre à l'huïs, car avis lui étoit que cette voix avoit au reflux ouïe après qu'elle eut pensé que c'étoit la voix de son mari Huon, dont elle eut telle joye & telle lieffe au cœur qu'une espace de tems fat qu'elle ne pouvoit lui parler & cheut amée en la chartre, puis quand elle fut revenue elle s'écria & dit: Ha mon Seigneur & mon mari, mout longuement m'avez délaissée en peine & en roisere, seule & égardée en cette puante & horrible chartre, en la main de gens qui guères ne vous aiment, où j'ai souffert mainte peine, maint froid, mainte famine, mainte grande pauvreté, & maintes peur de mort. Quand Huon de Bordeaux entendit sa très-cherre femme Escelarmonde le cœur lui commença si très fort à serer & à restraindre; qu'il n'eust aucques pouvoir de parler ne de répondre un seul mot, tellement que les larmes lui tombèrent des yeux pour la grand pitié qu'il eut de sa bonne femme. Mêmement le Geolier fut contraint de pitié de pest à leur grande douleur & commença mout fort à pleurer. Il descendit en bas, si amena laditte Dame à mort, quand là fut venue, Huon la regarda mout sans lui pouvoir un seul mot dire, si elle à lui. Ils se coururent accoller & baiser, puis cheurent tous deux sur le pavement, où ils furent une espace tous païnez, tant que plusieurs Nobles, Barons, Chevaliers & Escuyers y accoururent, lesquels caidoient qu'ils fussent morts, là il a'y eust celui d'eux tous qui ne pleurst de pitié qu'ils eurent, même l'Empereur Thierry y vint en personne, lequel avec les autres commença mout fort à pleurer, en soi repentant des maux qu'il avoit fait souffrir à la Dame, puis tost après les Barons les leverent, &

vinrent à eux si commencèrent à eux baiser & accoller. Dame ce dit Huon, je vous prie que me pardonnez, quand si longue demeure ai fait, & qu'en telle pauvreté vous ai laissé, mais peines & maints périls de mort ai échappé, dont je remercie Notre Seigneur, qui telle grace m'a faite. Sire, dit Esclarmonde, bien la devons louer quand telle grace nous a faite de nous voir & trouver ensemble, & que paix & accord avez à l'Empereur: après ces paroles dites, le geollier alla par les prisons, & mit en délivre tous les gens de Huon, & les amena devant lui, lesquels eurent moult grande joie quand leur Seigneur virent sain & en bon point; moult en remercièrent Notre Seigneur si le saluerent moult humblement en lui disant: ha! sire, benoist soit Dieu de votre venue, par laquelle sommes jettez & mis à délivre des peines, travaux & grandes pauvretés où nous étions. Mes très-chers amis, dit Huon, ainsi va le monde, vous & moi devons louer N. Seigneur, de ce qu'il lui plaît nous envoyer. Lors l'Empereur print Huon de Bordeaux par la main, par l'autre print la Duchesse Esclarmonde, lesquels il mena en son Palais où les tables furent mises, si s'assirent l'Empereur, Huon, & la Duchesse ensemble, & tous les prisonniers à une autre table, où par tout furent bien & richement servis de tous mets & entremets, & de la joie qui y fut demandée ne vous en veulx faire long conte. Quand tous eurent dîné & qu'ils se furent levés de table, l'Empereur ordonna Dames & Damoiselles pour passer la Duchesse Esclarmonde, & leur fit ordonner chambres par leurs pour le Duc Huon pour elle & pour tous ses gens tant qu'ils fussent bien refaits. Si furent moult bien servis de tout ce qu'ils desiroient & vouloient; l'Empereur leur fit avoir robes & vêtements tels qu'à eux appartenoient: tost

fit la nouvelle sçue par la Cité que le Duc Huon avoit paix à l'Empereur, lequel lui avoit rendu sa femme, & ses gens mis au délivre, par quoi Bernard qui en la Ville étoit écoutant ces nouvelles, fut moult joyeux & s'en vint hastivement au Palais où il trouva Duchesse Esclarmonde. Quand le Duc fut venu assez trouva gens qui la chambre lui mostrerent. Quand dedans fut entré, & qu'il vit la Duchesse les larmes lui tombèrent des yeux de la grand joie qu'il eut. Si salua le Duc Huon & la Duchesse, de qui il fut tôt connu. Bernard dit la Dame, bien vous dois aimer & cher tenir qui mon Seigneur & mon mari avez tant cherché, & tant fait que par deçà l'avez amené. Madame, dit Bernard, je n'ai fait autre chose que tenu ne sois de faire, moult à souffert mon Seigneur de peine & travaux: lors raconterent de leurs nouvelles, lesquelles moult nobles Chevaliers & Barons eurent grand joie à les oïr pour les merveilles qu'ils leur oïrent raconter. Quand là eurent été l'espace de huit jours & que bien se furent rafraichis eux & leurs gens, l'Empereur assembla ses Barons, & leur dit que son vouloir étoit de mener & conduire le Duc Huon & sa femme jusqu'à Bordeaux pour les remettre en possession & saisine de toutes leurs terres & Seigneuries, & voulut qu'on mit ensemble dix mille hommes, pour les conduire jusques-là, & pour le mener de-là jusques à Mayence, laquelle chose après le commandement de l'Empereur fut faite. Quand tous furent venus & apprêtez, & que l'Empereur eut fait pourvoir à Huon de son état tel comme à lui appartenoit & à ses gens, & quand ils furent prêts & appareillez, ils monterent tous à cheval, & la Duchesse en une moult riche literie, & puis s'en partirent de Mayence, & ne cessèrent de errer & de

chevaucher jusqu'à ce qu'ils approchèrent près de Clugay environ une lieue, le bon abbé qui pas ne sçavoit l'accord que Huon avoit à l'Empereur, il avoit maadé ses gens d'armes & soudoyers jusques à vingt mille hommes, lesquels étoient logez en la Cité de Clugay, il advint que ledit Abbé fut averti de la venue de l'Empereur, sans que de Huon sçût quelques nouvelles, dont il fut moult dolent & pensa que l'Empereur l'eût détenu prisonnier, il faillit dehors la Ville, & fit ranger les gens ordonnez & mettre en bataille hors la Ville en une plaine qui là étoit, attendant l'Empereur qu'il vit venir.

Comme l'Empereur arriva à Clugay & de l'Abbé qui lui courut sus, & de la paix qui en fut faite; comment l'Empereur convoya Huon jusqu'à Bordeaux & lui rendit toute sa terre & du département de l'Empereur, & comme Huon fit ses appareils pour aller voir le Roi Oberon.

ALors quand l'Empereur vit la Ville de Clugay, il demanda à Huon, à qui étoit la Ville: sire, dit Huon elle est à un mien oncle, lequel est abbé il nous convient passer par là, car j'ai à parler à lui avant que je voïse à Bordeaux, & droit à cette heure l'Abbé qui sur un puissant destrier étoit monté & armé de toutes pièces il regarda & choisit les gens de l'Empereur qui vers Clugay venoient chevauchant, il cria à ses gens, & leur dit: Seigneurs, chascun de vous pense à bien faire; car ainsi devant nous je vois venir l'Empereur notre ennemi, par quoi nous ne pouvons échapper sans avoir bataille, bien sçai de certain qu'il a prié Huon mon neveu, mais par la foi que je dois à Monseigneur S. Benoist mon Patron, la prière lui sera chervendue. Alors couchèrent leurs lances, si se parti-

rent brachant de l'éperon tant comme ils peurent. Quand l'Empereur les aperçut venir, il appella Huon, & lui dit: Huon, or pouvez voir ces gens qui tous armés viennent contre nous; pas ne sçai qu'ils ont entrepris de faire; mais semblant font qu'ils nous sont ennemis à ce que je puis appercevoir, & sont moult grands gens, & sont moult à douter & à craindre. Sire, dit Huon de Bordeaux, c'est mon oncle l'Abbé de Clugay, qui a mis tous ses gens sus pour me secourir, car pas n'est averti de la paix d'entre vous & moi, & tude que détenu m'avez prisonnier. Alors le bon Abbé s'en vint frapant la lance baïllée, & se ferit entre les Allemands, le premier qu'il atteignit il lui mit la lance tout au travers du corps puis vint au second, au tiers & au quart. Quand la lance fut rompue il mit la main à l'épée, de laquelle il débranchoit & découpoit les Allemands que merveilles étoit de le regarder puis vièrent ses gens qui dedans se fêrirent par telle manière, que voulaient les Allemands ou non, il convint qu'ils reculassent, maintes en occirent & tombèrent par terre. Quand l'Empereur vit ceil cuida tout vis enragé & dit à Huon, que moult seroit à b'âner de ce qu'ai fait souffrir que ses gens occissent les siens. Sire, dit Huon, moult me déplaît de ce qu'ils en ont fait, si en suis tout prêt de le vous amander en telle manière comme vous voudrez. A ces paroles le Duc Huon ferit le destrier des éperons, & vint vers son oncle l'Abbé, auquel il se courrouça, & lui dit que mal faisoit. Quand l'Abbé aperçut Huon il fut moult joyeux, si le vint accoler & embrasser, en lui disant: Beau neveu, pour verité cuidoïz quel Empereur vous eût détenu & prins pour vous faire mourir, pas ne sçavions que eussiez paix. Alors fit ses gens retirer & eux tirer hors les Allemands, puis lui & Huon vinrent

LIVRE SECONDE.

vers l'Empereur. Quand la furent venus l'Abbé de Clugny salua l'Empereur, & lui dit : Sire, je vous prie que pardonner me veuillez de ce qu'ainsi vous suis venu courir sus, car je cuidois que vous eussiez fait mourir mon neveu Huon, & ne sçavois pas qu'entre vous deux y eût paix & accord, je vous supplie que me le vouliez pardonner. Sire, dit l'Empereur, tout méfait vous pardonne pour l'amour du noble Huon de Bordeaux que je tiens pour mon très-loyal ami. Ainsi comme vous oyez fut la paix faite entre l'Empereur & l'Abbé de Clugny où à moult grand joye & liesse l'Empereur Thierry fut regardé. Et quand le bon Abbé eut reçu l'Empereur & fait loger en son Abbaye, il vint vers la Duchesse Escarmonde, laquelle il baïsa & embrassa moult doucement, en lui disant : ma très-chère nepee, votre venue m'est fort agréable, & que faire & en bon point je vous vois, & me desplaist des grands maux & pauvretez qu'avez eues; mais puis que c'est le vouloir de Dieu, à vous & à nous doit plaire, & louer son saint Nom. Bel oncle, dit la Duchesse, nous vous devons aimer & cher tenir; car vous avez été pere & refuge de ma fille Clairette, laquelle je désire moult avoir; ainsi en faisant leurs devoirs, le bon Abbé mena la Duchesse Escarmonde en sa chambre & trouva la fille Clairette, qui au devant d'elle s'en vint mettre à genoux. Quand la Duchesse vit sa fille être venue au devant d'elle, pas ne vous devez émerveiller si elle eust joye au cœur. Car quand elle la vit si belle & si bien endoctrinée, bien pouvez penser que sa joye fut la nonpareille des autres, elle l'embrassa & baïsa plus de vingt fois, en lui disant : Ma très-chère fille, depuis que ne vous vis, j'ai été en grand misere; mais l'ouïe fait notre Seigneur & sa très-douce

mere, de ce que votre Pere & moi sommes ensemble, & que paix & amour avons eue vers l'Empereur.

Ainsi toutes deux, la mere & la fille vindrent en la chambre qui leur étoit appareillée, en laquelle elles dîerent ensemble en grande consolation, & oncques de tout le diser la noble Duchesse Escarmonde ne put ôter ses yeux de regarder la fille, pour la très-grande beauté qu'en elle voyoit. Puis quand ce vint qu'elle eût dîné, les Chevaliers, Barons, & jeunes Escuyers vinrent voir les Dames, ainsi comme il est accoutumé de faire. Ainsi comme la étoient desirans, le Duc Huon entra en la chambre, & son oncle avec lui, & dirent à la Duchesse Escarmonde : Dame, il convieut que devers l'Empereur Thierry veniez & lui ameniez votre fille; car il désire moult à la voir.

Lors la Dame prête de faire le commandement de son Seigneur s'en vint en la salle & sa fille avec elle, où ils trouverent l'Empereur qui en très-grande liesse les reçut; il prit la fille entre les bras & la baïsa en lui disant :

Ma très-chère fille, votre venue m'est fort agréable, Dieu veuille parfaire en vous ce qui y faut; car en beauté n'avez pas failly.

Huon, dit l'Empereur, graces devez rendre à Notre Seigneur Jesus Christ qui tant vous a aimé de vous avoir donné un tel enfant, car je cuide que de beauté n'est aujourd'hui Dame ne Damoiselle vivante en ce monde que votre fille ne surpasse.

Sire, dit Huon, Dieu veuille parfaire ce qu'il y faut; moult grand plaisir print l'Empereur à regarder Clairette, & aussi firent les autres Barons qui là étoient.

Ainsi comme vous oyez fut l'Empereur receut à Clugny, & très-richement fut festoyé du bon Abbé Henry; car aussi

DE HUON DE BORDEAUX.

tôt comme l'Empereur y fut arrivé, l'Abbé envoya par tout le pays querir les Dames & Damoiselles pour les festoyer, auquel lieu il fut trois jours durant, & grand feste & ébatement y furent faits; puis quand ce vint au département, auquel n'eut Dames ne Damoiselles à qui l'Empereur ne fit aucun don. Quand ce vint au quatrième jour, que l'Empereur eut oï la Messe & bien déjeuné, son bagage fut prêt, puis le Duc Huon & la Duchesse Escarmonde, & sa fille Clairette s'en partirent de Clugny, & aussi fit l'Abbé qui les convoya jusqu'à Bordeaux; car il les aimoit tant qu'il ne les pouvoit abandonner, si ce mirent en chemin vers Bordeaux auquel lieu il envoya Bernard signifier sa venue, & que la paix entre l'Empereur & lui étoit faite. Quand Bernard fut parti & qu'il fut venu à Bordeaux, il fut reçu à grand joye, & fit assembler les Bourgeois, & leur raconta de mot à mot la venue de l'Empereur Thierry & de Huon, de la Duchesse Escarmonde & de leur fille, & de la paix qui étoit faite, dont ils eurent grand joye, ces nouvelles furent apportées à Blaye & à Girenville, & par tout le pays de Bordelois, lesquels tant nobles que Bourgeois vinrent hastivement à Bordeaux pour recevoir leur droit Seigneur.

Quand la furent venus & assemblez, ils monterent à cheval, si allerent au devant de l'Empereur & de Huon leur Seigneur. Ils furent sept mille chevaux ensemble, lesquels quand ils approcherent de l'Empereur moult humblement le saluerent, auxquels l'Empereur dit, oyez vous tous mes Nobles & Bourgeois qui m'avez fait hommage, je vous remets en la main de votre droit Seigneur, ainsi que auparavant estiez, & vous quitte vos hommages & feutes. Alors tous ceux qui là

étoient venus, remercièrent l'Empereur de sa bonne justice & raison, en quoi il les avoit maintenus durant le temps que sous lui avoient esté, dont l'Empereur fut moult joyeux, de ce qu'en la présence de Huon s'étoient louez de lui, puis après vindrent vers le Duc Huon, & la Duchesse si leur firent la reverence, & aussi à la belle Clairette leur fille, ainsi comme vous oyez s'en vindrent jusqu'en la cité de Bordeaux, où à grand joye furent reçus & firent porter le poëlle devant l'Empereur dessous lequel il se mit tenant Huon par la main, jusques à ce qu'ils vindrent au Palais, toutes les rues étoient tapissées les fenêtres garnies de Dames & Damoiselles, Bourgeoises & Pucelles qui chantoient mélodieusement, dont l'Empereur eut grand joye, les enfans qui par les rues étoient alloient criant Noel pour la grand joye qu'ils avoient de la venue de leur Seigneur & de leur Dame. Quand ils furent au Palais, ils descendirent & allerent chacun aux lieux & aux chambres qui leurs étoient ordonnées, si des festes, des joies, des soleannitez qu'à Bordeaux furent faites vous voulois raconter, trop vous pourrais ennuyer à vous le dire; mais la feste qu'à la venue de Huon fut faite, fut la nonpareille que homme pour longtems eut vüe, laquelle dura huit jours entiers, pendant lequel temps l'Empereur récita aux Nobles du pays, & au Peuple l'accord qui entre lui & Huon avoit été fait, & que toute la terre lui remettoit entre ses mains, en leur quittant leurs feutes & hommage qu'ils lui avoient fait, dont tous eurent grand joye & liesse puis quand ce vint le neuvième jour que l'Empereur devoit partir, il appella le Duc Huon & lui dit : Mon très-cher ami, celui que j'aime le plus en ce mortel monde, si aucune guerre vous survient, faites le moi sça-

voir, & je vous enverrai soixante mille hommes armés & moi en personne, si besoin est. Sire dit Huon, de cette courtoisie vous remercie, & me répute être à toujours votre serviteur & ami; puis vint vers la Duchesse, print congé d'elle & de Clairette sa fille, laquelle il baisa à son département & aussi fit-il à toutes les autres Dames & Damoiselles, & leur donna à toutes un don tel qu'à chacune appartenoit, moult riches dons donna à la Duchesse, & à sa fille Clairette, puis il print congé & monta à cheval, puis sortit hors de la Ville: le Duc Huon & l'Abbé de Clugay le convoyerent deux lieues, puis prièrent congé & s'en retournerent à Bordeaux. Quand ils furent venus, le Duc Huon s'en partit & s'en alla à Girouville, & de là à Blayes, & par toutes les Villes & Châteaux où il fit reger à grand joye, & mit Prévôts, Baillifs & Officiers de par lui, puis s'en revint à Bordeaux vers la Duchesse sa femme après que là eut séjourné environ un mois, le Duc Huon dit à sa femme en la présence de l'Abbé son oncle & de Bernard: Ma très-chère compagne, ce n'est qui ne reconnoît les biens qui lui ont été fait, est tenu pour ingrat je le dis pour ce qu'assez savez que le Roi Oberon nous a faits plusieurs biens & fait sortir de maints perils de mort & comme dernièrement vistes quand par ses deux Chevaliers vau. fustes délivrés de mort, & si savez comment au départir qu'il fit de Bordeaux qu'il me donna tout son Royaume de sa vie & la puissance qu'il y a, si me fit promettre à son département qu'après que quatre ans seroient passés, je retournerais vers lui, & qu'il me remettroit sa possession & sa vie de son Royaume, & me dit que si au jour faillois de y venir, qu'il me détruiroit; bien savez ce que autrefois m'est avéau pour trépasser son

cammasdemment, pour ce ma chère amie, il m'est besoins d'aller vers lui, je vous laisserai Bernard, qui aura la garde de ma terre, de vous & de ma fille, laquelle je recommande à l'Abbé mon oncle qui ici est, auquel je prie qu'il la veuille avoir pour recommandée. je lui laisserai tout mon avoir & les priveries qu'avec moi apportai, afin que si son bien lui vient qu'il le preane; mais que ce soit homme de grande valeur, & si veax que pas on ne vise tant à la chevaance, que si la personne le vaut qu'en lui donne ma fille; car elle a assez de chevance pour elle & pour un homme de grande autorité. Beau neveu, dit l'Abbé, de votre allée me déplaît: s'il plaît à Dieu, nul homme qui vive n'aura votre fille en mariage; qu'il ne soit homme de haut passage, garai de vertus & de mœurs, & quand du vôtre n'autoit rien, si ai-je trésors assez pour la marier.

Comment le Duc Huon se devisis avec la Duchesse de son département, laquelle vult aller avec Huon son Mari, & comment il laissa sa fille & sa terre en la garde à son Oncle & à Bernard son cousin.

ET quand le Duchesse eut parler le Duc Huon qui parloit d'aller vers le Roi Oberon, bien pouvez croire qu'elle eut grande douleur au cœur, & tant en pleurant, se mit à genoux devant le Duc son mari & lui dit: mon très cher Seigneur, je à Dieu ne plaise que jamais vous alliez sans moi, si mal & canui avez j'en veux avoir ma part, si aucun bien vous avez en aucune bonne aventure, avec vous j'y vendrai partir: je à Dieu ne plaise que sans moi vous vous départiez d'ici; car trop m'a été dure la demeure. Belle dit Huon, je vous prie que départez vous veulliez de ce faire, & demarrez ici avec votre fille; car trop seroit le voyage pesant

pesant à faire, ici vous la fist Bernard & mon oncle l'Abbé de Clugay, lesquels vous serons Peres. Sire dit Esclarmonde, trop ay eu de maux d'ici demeurer sans vous, mieux j'aimé endurer ce que Dieu nous enverra ensemble, que de demeurer sans vous. Ainsi comme vous evez pour quelque excofati n'ou remembrance que son mal Huon lui soit faire ne dire, onc ne la peut détourner ne offrir hors de son opinion que avec lui ne voult aller.

Quand Huon vit ce il lui dit: Ma très-chère amie puisqu'il vous plaît venir avec moi & de ce que Dieu nous enverra, soit bien, soit mal, que consente à ce d'avoir votre part, votre compaignie me plaît. Quand l'Abbé & Bernard ouïrent la boance volenté de Huon & de la Duchesse sa femme, moult leur desplent, aucunement l'eussent peu desourner, mais onc ne le peurent faire, pour quelque remembrance qu'ils lui peurent faire. Alors Huon appella son oncle le bon Abbé & lui dit que sa terre & sa fille lui laissoit en garde jusqu'à son retour, & que le plus bref qu'il pourroit il reviendrait, & que force lui étoit de s'en aller querir la possession du Royaume qu'Oberon lui avoit donné & pour ce bel oncle, & vous Bernard mon cousin, je vous recommande ma fille que j'aimé moult, & tous mes Pays & Seigneuries, je vous les baille en garde jusques à mon retour, & à vous mon oncle, je la fist mes trésors & priveries pour le mariage de ma fille, laquelle je vous laisse en garde: Beau neveu, dit l'Abbé, puis qu'il vous vient à plaisir j'en ferai comme mon enfant. Bel oncle, dit Huon, je vous prie que la patte du Griffon, que d'outremer j'ai apportée, veulliez de par moi envoyer au jeune Roi Louis, lequel vous saluerez & lui présenterez de par moi pour en faire à son plaisir.

Sire ce dit le bon Abbé de Clugay, avant que Pâques soit venu, votre message sera accompli, laquelle chose il fit, dont le jeune Roi fut bien joyeux & la fit pendre en son Palais, depuis par le beau Roi Philippe, fut pendue en la Ste. Chapelle à Paris, où encore est à présent. A tant vous laisserons à parler de la patte du Griffon & retournerons à parler de notre matière.

Comme le Roi Oberon, couronna Huon & Esclarmonde, & leur donna son Royaume & sa dignité, qu'il avoit en Faerie & fit la Paix de Huon & du Roi Artus.

QUAND le peuple de Faerie, Chevaliers & Dames eurent entendu Oberon, moult furent dolent de ce qu'il convenoit qu'il leur laissât & lui dirent; Sire puis que votre plaisir est que soyons contents de recevoir pour Roi & Seigneur Huon, & Reine Esclarmonde sa femme. Quand le Roi eut entendu ses Barons, il fit apporter deux couronnes, dont l'une mis sur le chef de Huon, l'autre sur le chef de Esclarmonde, puis fit apporter son cor, sa nappe, son hanap & le bon hanbert si les bailla au Roi Huon pour en faire à sa volenté: moult grand joye s'éleva par le Pais des Chevaliers, & des Dames de Faerie. Le Roi Huon se mit en une fenestre, & choisit sur la montagne par où il avoit passé, grande foison de tentes & pavillons, & demanda au Roi Oberon & dit: Sire, là est cette montagne je vois quantité de gens assembles & plusieurs tentes & pavillons tendus. Huon dit le Roi Oberon, sachez que c'est le Roy Artus; qui ici vient pour cuider avoir mon Royaume & ma dignité; mais trop tard y vient, car la promesse que m'avez faite avez tenue, parquoi il vient trop

card ; car si ne fussiez veau , mon Royaume & ma dignité lui eusse donné. Bien sçai que tôt sera ici pour me venir voir. Bientôt sera dolent & courroucé de votre veue ; mais si je puis je serai tant que tous deux seras en paix , car raison est que à vous obéisse. Tout aussi-tôt après le Roi Artus & la Chevalerie entrèrent dans Mommur , & vindrent descendre devant le Palais lui & sa sœur Morgue la fée , & Traasline leur niece , ils monterent les degrés & vindrent saluer le Roi , lequel les reçut à grand joie en lui disant : Artus , vous soyez le bien venu , & Morgue votre sœur & Traasline votre niece , je vous prie que dire me veulliez qui est ce très-bel enfant que je vois là devant votre sœur ? Sire , ce dit Artus , il s'appelle Mervin & est fils à Oger le Daanois , lequel a ma sœur qu'ici est pour épouse , & l'ai laissé en mon pays pour le gouverner jusques à mon retour. Artus , dit le Roi Oberon , de votre veue suis mout joyeux , je vous ai mandé pour vous dire & annoncer ce que le plaisir de Notre Seigneur Jesus-Christ est que de ce monde me parte , afin que soyez content de ce que en faerie je vous ai donné , tant en dignité comme en puissance , que content veulliez être : voici ici le Duc Huon de Bordeaux , & sa femme la Duchesse Escarmode , auxquels j'ai donné mon Royaume & ma dignité pour en faire & user comme par cy-devant ai fait , & pource vous prie & commande qu'à lui veulliez obéir comme au Roi souverain de toute faerie , & vous aimiez & entreteniez ensemble en paix. Quand le Roi Artus entendit Oberon , il respondit mout fierement & dit : Sire , bien vous ai entendu , assez sçavons que tout vostre Royaume & dignité m'avez donné après les trépas que feriez de ce monde , main-

tenant vois qu'au Duc Huon de Bordeaux l'avez donné. Or Sire , qu'il s'en voise en son pays & en sa Cité , en laquelle il a laissé sa fille Clairette , qu'il la voise marier ; car par deça n'a que faire , j'aimerois mieux être exilé & déchassé de mon Royaume , que à lui obéisse ne fuisse hommage , & n'aura au dessus de moi nulle autorité , s'il ne la conquiert à la pointe de l'épée. Quand Huon eut parler le Roi Artus de Bretagne , il lui répondit fierement en disant : Artus , sçachez que par vos paroles me menassez , je ne laisserai que je ne vous dise que veillez ou non il conviendra obéir & être dessous moi , puis que c'est le plaisir du Roi qu'ici est , ou que vous vous départiez & alliez demeurer & converser en votre pays de Bretagne. Alors le Roi Oberon voyant l'aparce de très-grande guerre émuvoir entre les deux Rois , il parla & dit qu'il vouloit que l'œuvre du fait soit mise jus , & que jamais ensemble n'eussent guerre , & dit à Artus que bien vouloit qu'il sçeut que s'il parloit plus à l'encontre de Huon le souverain Roi de faerie , qu'il le condamneroit perpétuellement à être un pauvre Luyton de mer ; mais si croire le vouloit , il les accorderoit ensemble : Artus ne répondit mot.

Morgue la fée & Traasline se mirent à genoux devant le Roi , en le priant très-humblement que de son frere Artus voulut avoir pitié , & lui pardonner sa malveillaance. Alors après ce que Morgue eût parlé , le Roi Artus se mit à genoux , & dit ; très-cher Sire , je vous prie que pardonner me veulliez si trop ai parlé à l'encontre de votre bonne volonté : Artus , dit le Roi Oberon , bien veux que sçachiez que si ce n'étoit pour l'amour de votre sœur , qui pour vous m'a prié & requis que je vous pardonnasse , je vous eusse

montré le pouvoir que j'ai en faerie. lequel je donne dès maintenant au Duc Huon , & la dignité dont autrefois ay usé toute ma vie : lors Huon très-humblement remercia le Roi Oberon.

Des Ordonnances & Regles que fit le Roi Oberon avant qu'il mourût.

Quand Oberon fut dépassé de son Royaume , & qu'il l'eut mis en la main de Huon il appella le Roi Artus & lui dit : Artus , pource que je désire que après mon trépas vous soyez en bonne paix & amour ensemble vous & Huon de Bordeaux mon bon ami , je vous donne & revest de tout le Royaume de Boulquanz & de tout le Royaume que Sibilla y tient de par moi , pour en faire & jouir à votre volonté & de toutes les faeries qui sont en plaines de Tarsarie , & veux que là ayez telle puissance que par deça ai baillée à Huon de Bordeaux , pourveu que devant moi lui en ferez hommage , & que bonne paix & amour soit entre vous deux ensemble. Alors le Roi Artus , Morgue & Traasline & tous les Barons qui là étoient remercièrent le Roi Oberon , & dirent , qu'en quelques jour de leur vie n'ouïrent parler d'un si riche don que Oberon avoit fait au Roi Artus.

Alors le Roi Artus en la presence d'Oberon vint faire hommage & baiser en la bouche le Duc Huon de Bordeaux , dont le Roi Oberon & tous ceux qui là étoient eurent grand joie , pour la paix & union qui estoit entre les deux Rois. grande joie & liesse fut demés au Palais , car tous les plus nobles Barons de France & les plus belles Dames fées y furent assemblées : & cetui jour grande solempnité y fut faite : ainsi comme en icelle joie étoient , le Roi Oberon se tant en lui que sa fin appro-

choit , car bien en sçavoit l'heure & le jour lui voyant en sa pleise visqu'à son Royaume qu'il delaissoit avoit pourveu de bon cœur remercia Notre Seigneur des biens & graces qu'en ce monde lui avoit faits , il appella Huon de Bordeaux , & le Roi Artus , Gloriant , & Malébron , & leur dit : Seigneurs , assez vous ai averti & dit que longuement ne pourrais demeurer avec vous , & pour ce Huon pour votre bonté & prudence , dont toujours avez été garni , vous ay élu entre les autres , & pour avoir la garde , seigneurie & administration de toutes faeries , tant du pays des Luitons , comme des autres cheser secrettes réservées à dire aux hommes , & avec ce vous ai baillé toute ma dignité & pouvoir de faire ainsi comme en mon temps ai fait , & pource qu'à ce vous ay élu , je veux qu'après mon trépas vous fassiez fonder une Abbaye de Moines , & veux qu'elle soit assise en cette prairie qui est devant cette Cité , pource que de tout temps j'ai aimé cette cité , comme assez pouvez voir , & veux & ordonne que là où l'Eglise sera faite vous mettiez mon corps en un sépulchre , tel que bon vous semblera & vous recommandez tous ceux qui m'ont loyalement servi , & veux que avec vous & en votre service les détentiez.

Après que le Roi Oberon eut fait & dit ce qu'il vouloit dire , Huon lui répondit : Cher Sire , des grands biens & honneurs que vous m'avez faits , je vous en remercie , tout ce que vous avez ordonné & tout ce que voulez qu'il soit fait , au plaisir de Dieu je m'en acquiterai & ferai tant que mon ame n'en sera point chargée quand ce viendra au jour du Jugement. Alors les Seigneurs & Dames qui là furent assemblés , eurent les paroles que le Roi Oberon disoit , & aussi que

clairement voyoient, qu'il vint à la fin, les cris, les pleurs furent si grands par le pays des Dames & des Chevaliers que merveilleux étoit à les voir, & même par la Cité se leva un si grand bruit, que plus étoit à les voir; car ils étoient advertis que le Roi tiroit à la fin, lequel étoit au milieu de son Palais, couché au nos riches couche, où il faisoit ses prières à Notre Seigneur, tenant Haon par l'ancêtre maines ca lui disoit: Mon cher ami, prie pour moi, il fit le signe de la Croix, en recommandant son âme à Dieu, laquelle fut emportée en Paradis par une grande multitude d'Anges que Jesus-Christ y avoit envoyés, lesquels au départir qu'ils firent, rendirent si grande splendeur au Palais, qu'onques la pareille ne fut vüe, & avec ce y avoit si grande odeur qu'advis étoit à ceux qui là étoient qu'en Paradis fassent ravis, parquoy ils scirent tous pour vérité que l'âme du Roi étoit sauvée. Quand le Roi Haon & le Roi Artus, la Reine Esclarmonde Trasilas, le Roi Carahan, Gloriant, Malebrea, & tous les Chevaliers & Dames qui là étoient virent que le Roi Oberon étoit mort, il n'est langage d'homme qui dire le vœux scût les grands cris & regrets qui là furent pour l'amour du bon Roi Oberon, mort fut plaiant & regreté de tous; puis après le corps du Roi fut pris & emporté au lieu où il avoit advisé de faire la sépulture, laquelle le Roi Haon fit faire avec richement, & fit fonder une Abbaye, ainsi que par Oberon avait été ordonné: après que le corps fut mis en sépulture, ils retournerent tous au Palais où les tables furent dressées, à la grande table furent assis trois Rois portant couronnes, & deux Reines très-excellentes, pleines de grande beauté, & au haut de la table fut assis le Roi Haon, & puis après le Roi Artus, le Roi Carahan,

& les deux Reines, & les autres Dames s'en départirent & allerent dîner en leurs chambres avec richement, par tout furent servis de ce que messieurs leur étoit, puis quand ils eurent dîné, & que grées eurent rendues, le Roi Artus & le Roi Carahan prindrent congé du Roi Haon, & de la Reine Esclarmonde, & s'en partirent si s'en alla chacun en son pays, & Morgue & Trasilas demourerent quelque temps avec le Roi Haon & la Reine Esclarmonde, où ils demourerent grande joie & grand soulas. A tant vous laisserai à parler du Roi Haon & de la Reine Esclarmonde, lesquels demourerent en faërie tout leur temps jusques au jour du Jugement, & retournerai à notre matière où nous parlerons de la belle Clairette, fille du Duc Haon, laquelle demoura à Bordeaux.

Comme le Roi de Hongrie & le Roi d'Angleterre, Florant, fils du Roi d'Arragon, demanderent la belle Clairette en mariage, & comme elle fut ravie par Brohars, & comment Bernard fut noyé, & des maux que le traître Brohars fit à la Pucelle, dont elle mourut de depuis.

Bien avez ouy par cy devant comment le Roi Haon & la Reine Esclarmonde au département qu'ils firent à Bordeaux recommanderent leur fille en la garde du bon Abbé de Clugny: laquelle eurent & amanda, tellement que quand elle vint en l'âge de quinze ans pour la très-excellente beauté qui en elle estoit, la renommée fut si grande par tout le pays, qu'il n'y avoit Roi ne Duc que Clairette ne fit requérir pour l'avoir en mariage, dont l'Abbé & Bernard son cousin firent bien empêcher de répondre à un chacun, tant qu'ils furent content: l'un fut le Roi d'Angleterre &

l'autre fut le Roi de Hongrie, le tiers fut Florent fils du Roi d'Arragon, mais surtout le Roi de Hongrie la vouloit avoir; l'Abbé répondit à ces Ambassadeurs, que jusqu'à ce qu'il auroit eue des nouvelles du Duc Haon son Perez, bonnement ne la pouvoit accorder ne tenir paroles: mais si dedans la S. Jean prochain ne retournoit qu'il étoit content que le jour fut assigné dans la Ville de Blaye pour traiter ledit mariage, de laquelle chose le Roi de Hongrie fut content: puis quand ce vint que le jour approcha le bon Abbé se mit en chemin pour aller à Blaye, pour être à la journée à laquelle devoit être les Rois d'Angleterre, de Hongrie & Florent fils du Roi d'Arragon. Si laissa la belle Clairette en garde à Bernard son cousin, qui moult l'aimoit, puis quand le bon Abbé fut venu à Blaye, il fit tendre & encortifier la Ville & parer moult richement pour la venue des Rois qui devoient arriver, comme ils firent; car quand ce vint le lendemain après que l'Abbé fut venu, tous les Rois y arriverent en ordre, & le premier qui dedans la Cité entra, fut le Roi d'Angleterre, lequel quand il fut descendu, s'effez tôt après remonta à cheval & alla chasser aux Landes, où il trouva quantité de Cerfs & de Biches.

Puis après vint le Roi de Hongrie, qui en moult bel atroi entra dedans la Cité, & alla descendre au Palais, où l'Abbé le reçut en grand joye, puis entra après le Roi Florent, lequel y vint avec grande compagnie, le bon Abbé les uns après les autres les alla saluer moult richement en leur disant, que lui & la Ville étoient à leur commandement, dont les Rois le remerciaient très-humblement.

Là y avoit un déloyal traître, lequel étoit de Bordeaux, qui avoit eue toute la conclusion, & comment l'Abbé de Clugny

avoit promis aux trois Rois que Clairette leur seroit montrée, puis celui qui plus lui plairoit seroit son mari. Le déloyal traître qui eue cette conclusion pensa en loi-même, & dit que bien les garderoit d'avoir Clairette, si se départit de Blaye désirant de mettre à fin son entreprise, il pria une petite nef sur laquelle il monta & se fit hastiverent mener jusqu'à Bordeaux. Quand là fut venu il descendit moult tôt, feignant d'être fort embesogné, & s'en vint au Palais où il trouva Bernard & la pucelle qui à l'une des fenêtres étoient appuyez. Quand Brohars fut le nez entré, il salua la belle Clairette & Bernard tout en riant. B. chais, dit Bernard, la chose ne peut que bien aller, puis que je vous voi venir riant, je vous prie que dire nous venilliez comment fait l'Abbé de Clugny, & comment il a reçus tous les Princes qui sont venus à Blaye.

Si nous dites ce qu'il vous en semble: Bernard, ce dit le traître, sachez de venir à qu'onques jour de votre vie plus grande noblesse ne vistes pour un jour assemblée qu'elle est de présent en la Ville de Blaye, & pour ce hastivement que la chose voise plus avant, le bon Abbé de Clugny oncle de Mademoiselle Clairette, qui là est, vous mande de par moi que tôt & incontinent que la nuit sera venue, que Mademoiselle soit prête & vêtue en guise d'homme, si la meseront vous & moi à Blaye, par davers son oncle l'Abbé, & que quand il sera jour environ midi, vous ordonnerez que toutes les Demoiselles pour l'accompagner viennent après & qu'avec elles apportent tous les riches draps & vêtements pour la parer & vêtir, & quand temps & heure sera de ce faire, si soit mise dedans le bateau une de ses robes seulement, laquelle elle vêtira quand là sera venue, en attendant celles qui lui

seront apportées & la cause pourquoy son oncle l'a maadée que vers lui vienne est pource qu'elle voie & choisisse celui qui mieux lui plaira avoir pour être son mari, bien le pourra avoir, & choisisse de la chambre de son oncle en laquelle elle sera les pourra bien voir & regarder l'un après l'autre paratireil is qui est là. Quand Bernard eut eudit le pervers traître, il cuida que la verité lui dit, pource qu'il estoit homme de crânce, ajouta foi à ces parolles: las ! pourquoy great il Brohars, car de plus traître n'y avoit jusqu'à Rome, son pere & ses freres l'étoient tous: mais Bernard le creut, pource qu'avec l'Abbé étoit alié. Alors Bernard dit à Clairette, belle vous convieat mettre à point pour partir acontinent que la nuit sera venue, & quefoyes presté & vêtue ainsi comme Brohars a dit afin que de nul ne se voye aperceuee advisee jusques à ce que soyez à Blays par devers votre oncle. Bernard dit la Damoiselle, puis que c'est le plaisir de mon oncle & de vous, bien est raison que j'aise. Lors la Damoiselle retourna en sa chambre, sice Schabiller, & fit mettre à point par ses plus privées Damoiselles, qui moult fort commencent à rire: quand ainsi la virent habillée & le mauvais & pervers traître exploira tellement qu'il trouva une petite nef assez bonne & forte, & la fit monter vers la poterne du Palais se fit mettre dedans une très grande & grosse pierre laquelle il lia tout autour d'une forte corde, & puis vint à mon vers Bernard auquel il dit que vers ce heare étoit de partir afin qu'à Blays puissent être avant que minuit fit veau. Alors Bernard vint vers la Damoiselle, laquelle il trouva prête & appareillée pour partir, & lui dit toute aiant que bien sembloit être un grand Ecuyer. Bernard print une épée, si la ceignit & la print par le bras en lui disant. Or sus com-

pagnons, temps est de partir. Brohars se mit tout devant, & Bernard & la Damoiselle après se tenant l'un l'autre par le bras, & descendirent par la poterne, qu'encques par hommes de céans ne furent veu ne aperceus. Quand là furent veus, Brohars entra dedans & print Clairette par la main si la mena dedans le bateau, & la mit vers le baur, puis Bernard entra dedans; alors Brohars print la pierre, si la laissa tout bellement glisser en l'eau, en tenant la corde en la main dont elle étoit liée & disoit à Bernard qu'il le faisoit afin que la nef n'allât si tôt jusques à ce que le fil de l'eau eussent passé, & dit à Bernard que la corde tint en sa main jusques à ce qu'ils eussent passé outre le fil de l'eau; puis après se retireroient contre mont quand temps en seroit: Bernard qui en nul mal n'y pensoit le fit ainsi que le traître lui avoit dit, il print Paviron en sa main, si éloigna la nef arrière de la poterne, & se mirent aval la riviere de Gironde.

Comme le traître Brohars noya Bernard, & de leurs adventures, & comme Brohars mourut depuis.

Lors que Brohars vit que la Ville étoit éloignée, & que la nuit fut fort obscure, il vint par devers Bernard, & lui dit que tôt & incontinent tira la corde pour tirer la pierre dehors l'eau, alors Bernard se baissa pour la tirer contre mont, il se fit Bernard par la jambe, qui garde ne se denoiait, si le print de toute sa force, tellement que Bernard fit tomber dedans l'eau, où il fut noyé, ce fut grand dommage & grand pitié de la mort d'adit Bernard; car de plus grand homme & de plus loyal on n'eût son trouver au monde. Quand la pucelle Clairette vit que Brohars avoit jetté Bernard dedans l'eau, elle jetta un moult grand cri

& vint courir sur Brohars, si le tira par les cheveux. Quand le traître vit que Clairette lui courroit sus, il la print par le bras si très furieusement, que dedans la nef l'abattit toute plate, & la battit & outragea moult fort; en lui disant que ses cris ni ses pleurs ne lui pouvoient aider & que venait on non, il feroit d'elle à sa volonté. Quand Clairette eut eudit le déloyal traître elle eut moult grand peur, si commença moult fort à trambler, en requerant à notre Seigneur Jesus-Christ & à la Vierge Marie, que par ce déloyal traître ne fût deshonorée, & que hors de cet ennemi la voulût jeter; alors le traître & pervers revint devers Clairette en lui disant que mieux lui vaudroit faire son plaisir par amour, car aussi bien par force lui feroit faire, ou sinon il lui dit que dedans la riviere de Gironde la jetteroit. O très déloyal traître, dit Clairette, ja jour que tu aye à vivre, de mon corps n'auras la jouissance. Alors le meurtrier ferit & abbatit la Damoiselle, tant que pitié étoit à l'avoir & que dedans le bateau la laissa commemorte, & puis quand il vit qu'autre chose pour l'heure il ne pouvoit que faire, il fut las & travailla, si s'endormit, & la nef surquoy il étoit alloit moult fort ja étoit grand jour, & tant étoit allé cette nuit qu'ils étoient hors de la riviere de Gironde, & Clairette qui au bateau étoit moult éplorée, regardant le déloyal qui dormoit vit un pain que auprès de lui avoit mis: la grande faim qu'elle avoit la contraignit à le prendre, si le mangea tout, car telle faimise avoit que plus ne la pouvoit porter, puis faisoit ses oraisons tout en plorant vers notre Seigneur, lui requerant que sa virginité lui voulût garder & défendre du mauvais tyran qu'ainsi trahie l'avoit: tant vint la nef val l'eau nageant, qu'elle entra en la mer, le vent étoit grand, n'avoient

voile ne aviron, dont ils se peussent aider, mais ainsi que de dans la mer furent entrés un vent les print à costiere qui mena la nef tout droit arriver dans un petit port qui là étoit au dessous d'une moult grande roche en une petite Ile. Alors Brohars s'éveilla fut moult joyeux quand à terre furent arrivés, car bien connoissoit le pays, il dit à Clairette, tu vois bien maintenant qu'en toi n'est nulle puissance de faire contre ma volonté, laquelle il convient que tu fasses, car d'homme ni de femme tu ne peux être secourue ne aidée, ne toute ta défense ne te peut rien valloir, tu vois bien que nous sommes en une Ile où lamerbat tout à l'entour, dont ai grand doute que jamais ne partions d'ici. Or ne t'obahis pour l'heure plus ne te ferai mal mal, & te donne très peu de l'heure: le déloyal laron voyant qu'en cette Ile étoit arrivé, commença à maudire Dieu & sa mere, & l'heure que encques l'avoit vûe, car le mauvais meurtrier vit bien que là leur convenoit mourir de faim & de rage, car pas n'avoient nef surquoy en la mer s'essussent mettre, que tôt ne fussent péris, & pource il n'eussent ne volonté de rien faire à Clairette, & surper la grace de Dieu, qui pas ne vouloit que la noble Clairette fut deshonorée. Quand la dite pucelle se vit auprès de la rive toute effrayée en pleurs & larmes sorit hors du bateau & commença à grimper contre mont sur la roche. O Dieu la veuille garder & défendre, car à ce jour avoit sur la montagne six larrons de mer, lesquels espioient les Marchands quand dedans Gironde vouloient entrer ou sortir & avoient une petite galiote de six rames, laquelle ils avoient tirée en un petit ruisseau assez près d'eux & l'avoient converte de feuilles. Quand Brohars vit fuir la pucelle, il lui cria tant qu'il peust: pauvre pucelle, vo-

non, cette nuit ferai ma volonté de vous. Quand les six larrons qui sur la montagne étoient ayent Brohars, qui après la pacelle alloit criant, ils firent tout ébahis, & eurent peur que par aucun ne fissent épitze. Et la pacelle qui seite alloit courant par la montagne, leur cria & dit: ha! Seigneurs qui là êtes, je vous prie que de moi ayez pitié & me venillez aider & secourir à l'escorte de ce déloyal meurtrier, qui la nuit passée me ravit & embla hors de la Cité de Bordeaux je suis fille noble Dame Huon. Quand les larrons virent la Dame, ils se leverent tous & penserent que ce fut une chose faite pour aider à les prendre; mais quand ils virent que Brohars venoit après eulx courant le maître d'eux tous vint au devant de Brohars & lui dit: comme est donc? qui vous a fait si hardi d'être venu dessus nous? nous voyons bien que pour nous espier êtes ici venu; mais jamais par vous nous ne serons accusés; il chercha son coiteau, & lui dit qu'à malheur étoit il là venu pour faire les noces. Quand le traître Brohars vit les six larrons, il fut tout ébahi & vit bien que mestier lui étoit de se défendre, il tira son épée & vint à l'encontre du maître larron, auquel il donna grand coup qu'il le pourfendit jusques aux dents. Quand les autres cinq larrons virent leur maître mis à mort, ils firent tout dolent & courroucé, & affillirent Brohars de tous côtes & tellement se défendit Brohars, qu'avant qu'à terre le pensent abattre, il en occit quatre pendant qu'ils se combattoient ensemble, la belle Clairette étoit au milieu de la place dont les larrons étoient parus & trouva la table mise, où il y avoit à boire & à manger. Quand elle vit la viande présentée tout joyeuse & remercia Dieu, s'assit & mangea ce qu'elle trouva, & regardoit les larrons qui déjà avoient jetté Brohars

par terre, dont elle fut tout joyeuse, mais pas ne sçavoit entre quelle gent ni quel-les mains elle étoit arrivée. Quand les larrons eurent Brohars jetté par terre, ils lui firent reconnoître où la pacelle avoit pris lequel leur raconte tout au long qui elle étoit, & comment il l'avoit ravie pour la deshonorer en intention de l'avoir à femme, & l'eût emmené en quelque lieu où pas n'eût été convenue. Quand les larrons eurent ouy ce que Brohars leur dit, ils lui dirent, O déloyal & mauvais traître, il n'est au monde tout ce que faire on ne sçast que plus grand n'ay mérité d'avoir. Et pour ce par nous t'en sera la deserte payée; alors le prièrent & lièrent par les pieds, si le pendirent à un arbre qui là étoit puis après s'en allèrent querir du feu & lui firent dessous le chef une grande fumée puis après ils le firent mourir à tout grande douleur, & ainsi finit le traître Brohars misérablement ses jours, lequel étoit pendant audit arbre par les pieds. Puis après cela, les deux autres larrons s'en virent au lieu où étoit la noble Pacelle Clairette à laquelle ils demanderent de son état, & adonc elle leur racconta & dit toute la manière & comment par le traître Brohars avoit été prise & ravie, & leur dit qu'elle étoit: Alors les larrons lui firent de vestis sa robe qu'elle avoit vêtue, & la firent revêtir d'une tout riche robe, puis quand ils le virent ainsi vêtue & entourée avis leur fut qu'en tout le monde n'y avoit femme, Dame ni pucelle, qui de beauté la pût passer si la laissent mourir, car elle estoit revenue en sa beauté, pour ce qu'advis lui étoit qu'elle étoit assarée, pour ce que de Brohars étoit délivré. Quand l'un des larrons vit la grande beauté qui en la Dame étoit, il dit à son compagnon que cette nuit il auroit sa volonté de la belle pucelle; l'autre lui répondit, que pas ne le souffriroit,

& qu'il avoit été le premier qui avoit abbatu Brohars qui l'avoit enlevée. Quand le larron entendit son compagnon, il chercha son coiteau; si approcha de lui, & lui mit son coiteau dans le corps jusques au manche; quand il se sentit tira à mort, il prit courage en lui, & s'en vint tirer l'épée à l'encontre de son compagnon, auquel il donna un si horrible coup sur la teste, qu'il le pourfendit jusques en la cervelle & chut mort, d'autre part l'autre qui à mort étoit navré, chut auprès de son compagnon, & par ainsi la pucelle Clairette demeura seule & égarée sur la montagne auprès des larrons qui là furent occis. Quand elle se vit ainsi toute seule en l'isle où personne n'étoit demeurant, à qui elle se pût retirer, tout piteusement commença à pleurer & à se plaindre, en disant: Mon vrai Dieu, je te prie par ta grâce que de moi venilles avoir pitié & te requiers très-humblement qu'en quelque part que te vois, ma virginité venilles garder, & m'aider tant qu'à sauveté puisse être mise. A tant vous lairrai parler de la belle Clairette, & retournerons à des Princes & des Rois qui étoient à Blayac, tous attendant la venue de la belle Clairette,

Cy parle du très-grand deuil qui fut demené à Blayac par le bon Abbé de Clugny & par les Princes de la Cité de Bordeaux, pour la belle Clairette qui estoit ravie & du grand deuil qu'ils demenerent quand ils virent Bernard que six hommes poroient mort, & de la punition qui fut faite sur le lignage du maître Brohars.

ALors quand les Princes & Rois furent arrivés à Blayac, & qu'ils eurent parlé au bon Abbé, ils conclurent avec lui que la Pacelle fût maadée, & celui à qui la pu-

celle s'adonneroit fût son mari, & le consentirent, pour ce qu'il n'y avoit nul des Rois qui ne cuidast être plus beau l'un que l'autre, & à la vérité dire pour le jour on n'eût sça trouver ne être trois plus beaux jeunes Princes comme ils étoient; mais par especial Florent fils de Roi d'Arragon, passoit tous les autres en beauté; droit à cette heure que ils délibérèrent d'envoyer en la cité de Bordeaux querir la pucelle, arrivèrent les Chevaliers, Ecuyers, Dames & Damoiselles qui étoient venus, cuidant trouver Clairette, & lui apportèrent les robes & joyaux pour la parer & vestir; ainsi que par Brohars leur avoit été dit. Quand là furent venus, ils vinrent descendre devant le Palais. L'Abbé de Clugny étoit à la porte du Palais voyant descendre Dames & Damoiselles, cuidant que ce fût sa niece la belle Clairette, descendit hâtivement les degrés, & vint devers eux. Quand là fut venu, si leur demanda où étoit sa niece Clairette? Sire, dirent les Chevaliers, par devers vous la cuidions trouver; car dès au soir bien tard la pucelle se partit de la cité de Bordeaux pour venir vers vous, si la vint querir Brohars, lequel avec Bernard l'emmenèrent, & nous dit que pas ne faillissions d'être ici devers vous à cette heure. Alors raconterent à l'Abbé toute la manière, & comment Brohars leur avoit dit. Quand le bon Abbé de Clugny les eut entendus, d'eussent haut qu'il étoit se laissa choir tout pâmé par terre tellement que ceux qui étoient présents cuidèrent qu'il fust mort, puis tost après commença à jeter un tout haut cri, en disant: O ma très chere niece! bien te dois être dolent & courroucé, quand ainsi vous ai perdue; plus à Notre-Seigneur Jesus-Christ que je fasse sous terre, plus ne veux vivre en ce monde. O très-déloyal traître Brohars, onc te ligés se fit

LIVRE SECOND

bien ne homms qui en appartient. O Bernard, qu'est devenu votre prud'homme & loyauté que je cuidois estre en vous, certes pas ne pourrois croire que de ce fussiez coupable. Tost en fut la nouvelle sçue par ladite Ville de Blaye, & tant que tous les Rois & Princes en furent avertis; ils vinrent hastivement vers le Palais, où ils trouvèrent l'Abbé en larmes & en pleurs, lequel ils eussent occis & mis à mort, si ce n'eût été la bonne renommée & prud'homme qui en lui étoit, & pour ce cessèrent de lui mal faire; alors de toutes parts monterent à cheval. & allerent vers Bordeaux, où ils trouverent les bourgeois & bourgeois, le menu peuple en grande cris & pleurs regrettant le Duc Huon & la Duchesse Elclarmonde & Clairette leur fille, qui étoit ainsi perdue & trahie par Brohars qui l'avoit emmené. Quand l'Abbé de Clugay & tous les Princes furent entrés en la Ville, où ils trouvèrent le peuple criant & plorant, mout fort leur fit grand mal, & ne se pûrent tenir de plorer, & eux étant en cette douleur arriverent six hommes qui portoient Bernard mort, lequel ils avoient trouvé noyé en la riviere de Gironde: si les cris & lamentations avoient été grands, ils recommencèrent quand ils virent Bernard que tant aimoient; si je vous voulois dire & aussi raconter le deuil qui à celui jour fut fait dans la Cité de Bordeaux tant des Princes, de l'Abbé & du peuple trop pourrois mettre à vous le dire. Alors les Rois & Princes qui là étoient, bien avertis du lignage & parenté dont étoit issu Brohars, & de la grande trahison dont ils étoient tous pleins, ils les envoyerent querir & chercher par route la Cité, & tant qu'hommes, femmes & enfans furent bien septante, lesquels furent tous noyés & jettez dans la riviere de Gironde, afin que du tout

en tout la lignée en fut faillie, & que jamais plus n'en fut mémoire. Après ces choses faites les Rois & Princes se départirent de la noble cité de Bordeaux, & s'en allerent en leurs pays & Seigneuries mout doleants & courroucez pour la belle Clairette qui ainsi étoit perdue, & l'Abbé de Clugay demeura à Bordeaux, & fit Bernard mettre en terre, lequel fut du peuple & des Bourgeois mout plaiat & regretté. A tant vous lairrons à parler d'eux, & retournerons à parler de Clairette qui seule étoit en la montagne égarée.

Comment la belle Clairette toute seule vint sur le bord de la Marine, auquel lieu le Roi de Grenade arriva sur une mont grosse nef, & emmena Clairette, & comme fortune les fit arriver près de Courtonse, & Clairette fut reconusse & les Sarazins occis par Pierre d'Aragon, lequel emmena la Pucelle en Tarragon, & des amours de Florent & de Clairette.

O nous dit l'Histoire, qu'après que tous les larrons se furent entre occis & que Brohart fut mort, la pucelle Clairette demeura seule & égarée sur la montagne, avec les hommes morts qui étoient entre occis, mout tendrement commençant à plorer, en disant:

O vrai Dieu, à quelle cause suis-je née hélas! quelle destinée & quel malheur puis-je avoir en ce monde, me euz me valut assez qu'onques sur terre ne fust venue, bien vois qu'ici me convient mourir. Las! pas je ne sçai où je dois aller, ne quelle part je dois tirer, en cette Isle n'a homme ne femme demeurant où je puis aller à refuge, si même je ne sçai où je trouverai place où je puisse être à sauveté; & puis quand la pucelle se fut ainsi plainte & qu'elle eut fait ces piteux regrets, elle se

DE HUON DE BORDEAUX.

print à descendre la montagne, puis s'en vint devers le bateau, dont elle s'étoit partie.

Quand elle fut là venue elle regarda sur la mer, & choisit une mont fort grosse nef qui à celui port se venoit rafraichir pour prendre eau fraîche, & bois pour ardoir. Quand la pucelle eut veu venir la nef au port où elle étoit, elle fut mout fort joyeuse. Si en remercia Notre Seigneur Jesus-Christ: bien cuidoit que ce fussent Chrétiens, mais c'étoient Sarazins, & y avoit avec eux un Roi, qui étoit leur Sire, lequel étoit Roi de Grenade, qui s'en recoarroit en son pays; mais il avoit eu de grandes infortunes sur la mer, parquoi il fut contrainct de là venir. Quand dedans le port arriverent, ils jetterent leur ancre & descendirent à terre, & virent la pucelle qui sur la rive étoit seule. Le Roi qui là étoit descendu, demanda qui elle étoit, & de quel pays. Sire, dit Clairette, puis que mon estre & mon état voulez sçavoir, je le vous dirai. Alors la jeune pucelle lui raconta devant tous ceux qui là estoient, que fille étoit au Duc Huon de Bordeaux, puis leur raconta mot à mot toute l'adventure & fortune, ainsi qu'advenue lui étoit. Et quand le Roi Sarazin entendit Clairette, il eut mout grande joye, & lui dit: Belle, bien vous est venu de m'avoir trouvé, point n'ai encore de femme épousée, vous serez ma femme, & coucherez cette nuit avec vous; mais premièrement il vous convient renier votre loi, & croire en la loi de Mahomet, en laquelle je fais créant. Quand Clairette entendit le Roi Pagan, elle lui dit: Sire à Dieu ne plaise que la Loi de Jesus Christ délaisse, pour croire en celle de Mahomet; plutôt me lairrais tirer les membres dehors du corps l'un après l'autre à quatre chevaux, ne aussi qu'à un tel homme comme vous

êtes je fusse femme. Quand le Roi entendit Clairette qui si peu le prisoit, il eut mout grand despit; si haussa la main, & lui donna sur la joue si fort que le sang lui en saillit par la bouche & par le nez, & l'abatit devant lui à terre, dont il fut mout ébahi de ses gens, il leur répondit: comment doncques n'avez vous pas oui comme elle despite notre loi, & que pas ne me peise ne doute non plus que si j'étois un garçon; lors leur commanda à tous qu'ils la prissent & jettassent dedans la mer, puis se partit tout troublé, & courroucé de ce qu'ainsi Clairette lui avoit répondu.

Les Sarazins vinrent vers Clairette, la prindrent rudement, & l'emmenèrent malgré elle dedans leur nef. Si la sauvèrent, malgré que le Roi en eût, ils levèrent leur ancre, puis s'en partirent & firent voiles, ils eurent bon vent, parquoi éloignerent la terre; si commencèrent mout fort à nager. A cette heure le Roi se pourmenoit parzi la nef, si regarda & vit Clairette qui dedans la nef étoit, dont il fut mout ébahi, & cuidoit que par ses gens eût été noyée; il la regarda: si lui sembla tant belle qu'avis lui étoit que jamais n'avoit veu en nul pays plus belle, ne plus gentie pucelle, il la desiroit de tout son cœur, & lui dit: Belle, puis que c'éans je vous tiens, votre conduite ne vous vaut rien, car cette nuit coucherez avec moi toute nue. Et quand Clairette l'entendit ainsi parler, mout bien dévotement reclama Dieu, le suppliant très-humblement que sa virginité & son corps voulût garder, & qu'à sauveté & hors des mains des Sarazins la vouleût mettre. elle se mit à genoux devant le Roi en lui priant très-humblement que d'elle vouleût avoir merci, & que contente est ic que son plaisir fist d'elle, mais qu'en son pays d'où elle étoit fût descendue à terre. Belle dit le Roi, veuillez ou non souffrir le vous

LIVRE SECOND

coavient. sçachez que je ne départirai de vous jusques à ce qu'une nuit ayez avec moi couché. & que entre mes bras vous ayez tenez. Quand Clairette entendit le Roi Sarrasin, mout fort commença à pleurer, en requerant la beate Vierge Marie qu'à cette fois la vouloit secourir, autrement elle voyoit qu'elle étoit perdue. Lors il commença à se lever un si merueilleux vent, si horrible & si grand, que la mer qui étoit coye comme ça, grossir & caffer si très-furieux que les ondes étoient hautes comme montaignes, & le vent tant fort & tant froid, que voullent les Sarazins ou non, il leur coavint abandonner leur nef au vent & à la marine, dont tous eurent si grande peur & si grande hydeur, qu'il n'y avoit celui ne le Roi même, qui n'eust grand doute de mort. Les voiles de leur nef par force de vent fut déchirée par pièces, peu s'en fallut que la nef ne fût perie; mout haut s'écrierent Mahomet, en lui priant que aider & secourir les voullit, tant grande peur avoit le Roi, que pas n'avoit s'avis de prier & requerir Clairette de son amour avoir, Clairette étoit mauve épouventée pour la grande tourmente où elle se voyoit, & leur dura toute la nuit; si leur fit faire le vent un si grand chemin en l'isle de Valence la grande, puis quand ce vint le matin ils choisirent la cité de Courtoine, vers qui le vent & la tourmente les menoit. Quand les payens surent la cité choisie, ils furent mout dolens, car bien sçavoient que la cité étoit Chrétienne: si ne virent point de maniere de la pouvoir échapper ne faire, mais mieux aimoient être esclaves que périés & noyez en la mer. A cette heure étoit arrivé au port un noble chevalier qui se nommoit Messire Pierre d'Arragon, lequel voyant que la nef se venoit rendre au port par fortune, & que si tost n'étoit se-

coure elle se venoit rendre à l'encontre la roche, parquoi ceux de dedans & toute la richesse qu'ils avoient seroit périé & noyez, il s'écria à haute voix que chacun allât sur les galeres pour la nef secourir & aider, lors de toutes parts mariniers & galiers se mirent en la mer sur les galeres, & vindrent au devant de la nef. Quand les Sarazins virent ce, mout grand peur eurent d'être occis, si vinrent deux payens vers Clairette pour la cuider prendre afin de la jeter dedans la mer, mais incontinent elle accolla à deux bras l'arbre de la nef, que oncques ne la purent tirer arriere, & les Arragonois qui sur la galere étoient commencerent fort à approcher de la nef & jeter leurs crocs pour la joindre.

La pucelle qui en cette nef étoit, mout grande peur eut, dont pas on ne se doit émerveiller jaçoit qu'elle fut mout joyeuse quand elle connut que ceux qui leur nef assaillioient étoient tous Chrétiens. Lors de tous côtez Arragonois se hazarderent aux traits & aux cordes, si entrèrent dans la nef. Quand Pierre l'Arragonois & ses gens furent en la nef entrés, il choisit Clairette qui étoit mout dolente & éplorée, il demanda aux Sarazins qui là étoient où cette noble Princesse avoient prinse, s'agüeres que je vous vis autour d'elle pour la prendre & pour la jeter dedans la mer, si tôt ne fussions venus là, y eut l'un d'eux qui répondit, & dit: Sire, nous sommes de Grenade, si nous a fortune ici amenez, prest sommes de devenir & estre vos esclaves, ou de payer rançon comme vous demanderez. Payen, dit Pierre, tout l'est de ce monde ne vous pourroit sauver, que tous ne soyez morts & occis. Alors commanda Pierre que tost & hastivement fissent occis & mis à mort, sans ce que nul d'eux échapaist viv, laquelle chose incontinent fut faite, car tous furent détra-

DE HUON DE BORDEAUX.

chez & occis, excepté le Roi à qui Pierre demanda pourquoi & à quelle cause ils voullent noyer cette noble Pucelle, & où ils l'avoient trouvée. Sire, ce dit le Roi nous ne la connoissons, & ne sçavons qui elle est; nous l'avons trouvée toute seule en une isle de mer. Quand je vis la grande beauté qui en elle étoit, je la convoitai & la fit mettre dans ma nef, puis d'elle cuidai faire ma volonté, mais elle ne le voullut pas souffrir, parquoi je l'avois prinse en haine. Vassal, dit Pierre, il coavient que mouriez & soyez occis avec vos gens, au cas qu'en J. C. ni en la Vierge Marie ne veulliez croire, & renacer la loi de Mahom, en qui vous êtes créant. Sire dit le Payen, mieux aimerois être écorché que ma sainte loi délaissasse, pour prendre celle en qui vous êtes créant. Alors que Pierre eut oui le Payen, il lui donna dessus la teste le plus horrible coup d'épée qu'il le fendit jusques en la poitrine, si chut mort avecque les autres, dont la Demoiselle fut mout joyeuse. Lors Pierre d'Arragon s'approcha d'elle, & lui demanda qui elle étoit, & où les Payens l'avoient trouvée. Sire, dit la pucelle, je suis née en pays François, en une cité qui se nommoit Nantes, scituée en pays Breton. Mon pere qui de Lisbonne étoit, avoit désir d'aller voir ses amis; il se mit en une nef, & deux de mes freres & moi avecques plusieurs autres Marchands ensemble. Quand eouter cuidasmes au port de Lisbonne un grand & horrible vent nous éleva que force nous fut d'abandonner notre nef, & la laisser sager en la garde de Dieu & à la volonté du vent & de la mer, & passasmes en peu d'heures les détroits de marée, puis assez tost après notre nef se vint heurter à l'encontre d'un grand rocher, contre lequel notre nef se rompit & cassa, tant que tous ceux qui dedans étoient furent

peris & noyez. Dieu me fit cette grace que mise m'étois sur un grand sac de laine, ou mout bien me tenois, tant que les ondes sur le bord de la rive me mirent, dont je dois bien remercier Notre-Seigneur Jesus-Christ; puis tost après avant qu'une heure fut passée survint cedit Roi qui sur cette nef étoit & ses gens, lesquels pareillement par fortune arriverent au lieu où j'étois; ils me prindrent & chargerent sur leur nef. Le Roi qui Sire en étoit s'efforça mout de m'avoir pour me deshoner; mais une fortune les print si grande, qu'en ce port vint, où vous les avez prins ou occis. Belle, dit Pierre, bien devez louer & remercier Notre-Seigneur, quand en mes mains vous estes venue. Sire, dit la pucelle, bien sçai de certain que si ce n'eust été vous, a toujours j'eusse été persue. Et pource, sire, tant que Dieu me donnera vie au corps, je vous voudrai servir comme la plus petite chambrière de votre Hostel, & mettrai mon corps & mon honneur en Dieu. & en la garde de vous. Belle dit Pierre, tant que je verrai n'avez faute. Car s'il pleit à Notre-Seigneur, votre corps & votre honneur vous serent gardez, & aussi pourrez avoir tel mari qu'a toujours serez heureuse; mout grande grace vous fit Notre-Seigneur J. C. le jour qu'en mes mains tombas. Aussi tôt Pierre d'Arragon prit la pucelle par la main, & commanda à ses gens que les voiles fussent levés pour retourner Tarragone, une cité saine entre Barcelonne & Valence la grande, où y étoit pour lors le Roi d'Arragon. Quand les voiles furent contremont levées, le vent freppa dedans qui tost eussent éloigné la tête, & sing'erent tant nuit & jour qu'à un beau matin, ils apperçurent le Palais & les Tours de Tarragone, dont ils remercièrent Notre-Seigneur. Lors que de la cité approchoient le Roi d'Arragon

LIVRE SECOND

s'étoit appuyé à l'une des fenestres du palais, & vit sur la mer venir six galères & une grosse nef dont il fut moult ébahi, il ne sçavoit que ce pouvoit être, car il les mescoant pour la grande nef qu'ils amenoient, mais tôt lui viarent dire aucuns qui bien le conaurent, que c'étoit Pierre d'Arragon son cousin qui venoit de courir de dessus la mer, où il avoit prins cette grande nef, & avoit grand avoir dedans conquis.

Quand le Roi d'Arragon entendit que c'étoit Pierre d'Arragon, il descendit de son Palais, lui & ses Barons, & vint sur la marina, où il trouva Pierre d'Arragon son cousin. Quand devers lui fut veu, il le courut acceiler & embrasser, en lui disant: Mon cousin, vous soyez le bien venu, de votre aventure suis joyeux, je vous prie de me dire où cette nef avez prise, qui est si riche & pleine. Alors Pierre d'Arragon lui raconta de mot à mot la chose qui lui étoit advenue, & comme il avoit recouz la pucelle, & jetée dehors des mains des Sarazins, & lors la montra au Roi, en lui disant: Sire, je cuide que aujourd'hui au monde ne soit la plus belle, ne plus douce, ne plus gracieuse, ne qui mieux semble estre sortie de haute parenté, le Roi regarda la pucelle, laquelle se mit à genoux devant lui. Belle, dit le Roi, je vous prie de me dire qui vous estes, & de quel lignage estes partie, & en quel pays & de quelle contrée. La pucelle qui moult estoit d'entente de se nommer, de peur qu'elle avoit d'estre en mauvaises mains, baissa le chef, & commença fort à pleurer, tellement que les larmes qui des yeux lui sortoient lui décosloient tout au long de la face, & dit au Roi: Sire je vous prie que de mon fait plus ne veulliez enquerre; car je ne sçai qui est ma parenté ne mon lignage. Quand le Roi entendit la pucelle, & qu'il vit qu'elle

estoit si fort éplorée, il en eut moult grand pitié, & la reconforta.

Alors Pierre raconta au Roi tout ce que la pucelle lui avoit dit, & comment par les Sarazins avoit été trouvée, lesquels j'ai occis & mis à mort, bien est heureuse qu'en mes mains est venue, car s'il plaisoit Notre-Seigneur Jesus-Christ la mariarai & mettrai en tel lieu où elle sera bien assignée. Alors le Roi Garcia & Pierre sortirent hors de ladite nef, & vindrent en la Villa. & fit accouster & mener la pucelle par deux Gentilshommes jusques à son Hôtel, dont au passer qu'elle fit par la Ville, elle fut regardée de multes Dames & Damoiselles, qui moult priserent sa beauté, en disant l'une à l'autre que onc plus belle ne fut née, ne qui mieux semblât être sortie de haute extraction; moult grande joie & grande feste se fit par la cité pour la venue de Pierre d'Arragon & de la pucelle qui avec lui avoit amenée: droit à cette heure que telle joye se faisoit par la Ville, Florent le fils du Roi qui devers la Duchesse venoit, entra en la Ville, & vit par les rues Dames Damoiselles, Bourgeoises & Pucelles, faire festes en plusieurs lieux, & vit les rues encombrées, & demeurer telle joye que tous en furent ébahis: si s'avança à un Bourgeois qui là étoit si là étoient nocces, & quelles gens se marient pour quoi si grande feste étoit faite. Sire, dit le Bourgeois, la feste qui maintenant se fait est pour la joyeuse venue de Pierre d'Arragon qui si long-temps a esté hors, Dieu lui a donné bonne aventure, car il a gagné & conquis la grande nef de Malicques sur laquelle le Roi de Grenade étoit: moult grand avoir y a gagné. Quand la riche nef eut été regardée, il vint en l'hôtel de Pierre d'Arragon son cousin. Si lui fit grande chere, & lui dit, que bien fût-il venu; & que joyeux étoit de sa bonne adventurs. Florent, ce dit Pierre, grace

DE HUON DE BORDEAUX.

à Notre-Seigneur, moult bien m'est venu, car je vous veux montrer la cause dont je suis plus joyeux d'avoir gagné. Alors lui montra la pucelle qui moult étoit eoye & simple, en lui racontant comment il l'avoit conquis. Quand Florent vit la pucelle il tressaillit de joie, il la regarda, & tant plus la voit, & plus semble belle. Et aussi la pucelle le regarda moult humblement, si lui sembla que onc plus beau enfant n'avoit veu, mieux fait ne mieux formé de tous membres. Florent qui la pucelle alloit regardant, ne se scut tant garder que d'un dard d'amour ne fût feru jusqu'au cœur, dont la playe n'en pourra être si-tôt guérie. Bien vous ose raconter & dire, qu'en tout le monde à celui jour, on n'eût sçu trouver deux telles gens mieux assortis; car aujourdhui n'est homme vivant qui sçeut dire ne raconter la grande beauté dont les deux enfans étoient garnis; car Dieu & nature n'avoient rien oublié à les faire & former; moult doucement se regardoient, oncques si belle paire d'hommes ne vit-on ensemble: si à cette heure Florent eust pu sçavoir que ce fust la belle Clairette de Bordeaux, tost en eust été fait le mariage. La belle Clairette fut moult éprise de l'amour de Florent, aussi étoit-il d'elle, & fut désirant de tout son cœur de sçavoir la vérité qui elle étoit; car bien lui jugeoit le cœur qu'elle étoit sortie de haute lignée, & disoit que moult le desiroit sçavoir, car il n'est rien au monde que tant j'aime; car sans elle il m'est impossible de longement durer, je la prieraï que pour son ami me veuille tenir, si elle me refuse, rien n'est de ma vie; mais je me hazarderai de parler à elle. Alors le noble Florent espriant d'un feu d'amour, print la belle par la main blanche, & la fit asseoir auprès de lui, puis la tira un peu à part, afin que nul ne les pussions entendre, & demanda

à la pucelle, en lui disant que bien estoit ceans venue. Belle, dit-il, je vous prie que dire me veulliez qui vous êtes, & de quelle lignée. Sire, ce dit la Pucelle, pen aurez gagné, quand de moi sçauriez la chose certaine ne qui je suis, mais puis que sçavez il vous plaît vous le dirai: sçachez sire, que je suis fille d'un halleur, je fus un jour chambrière servant la Duchesse de Bordeaux; mais par grande trahison je fus ravie & emblée, dont tant de pauvretés & de miseres ai souffertes, que si Dieu n'y eût pourves & Pierre d'Arragon qui me sauva, à toujours i'étois perdue, & pourtant sire, encore que ie sois pauvre & desolée, ie vous requiers au nom de Notre-Seigneur que ne me veulliez requierir de nulle vilanie, touchant mon corps & mon honneur, de fait ne de parole. Et aussi, sire, ie crois certainement que ne le daignerez faire ne penser; car mieux aimerois être détranchée piece après autre que ie fuisse vilanie de mon corps, si ce n'étoit à un mari, si ie l'avoit épousé. Belle, ce dit Florent, ie vous jure sur le Dieu qui m'a créé que de moi ne d'homme qui vive n'avez garde d'être priée ne requise de votre deshonneur; car ie ne sçai aujourdhui homme vivant au monde, que si d'aucun deshonneur vous requiert, on dit chose qui ne fait agréable, ie le ferois de mille mort mourir, & veux que sçachiez que d'ici avant veux être votre loyal ami. Et n'est nul qui de nous deux sçeut faire la dépacie, si chose étoit que le Roi mon pere fût allé de vie à trépas, iamais autre que vous ie ne voudrois avoir à femme. Sire, dit la pucelle, ie vous prie que déporter vous veulliez de cette chose dire; car pas n'appartient à fils de Roi de se tant abbaïsser, de mettre son amour en une si pauvre fille: comme ie suis, en trop pauvre lieu voulez mettre votre cœur; car si le Roi votre pre-

LIVRE SECOND

re s'apercevoit en rien, que sur moi vous missiez votre pensée, il me feroit mourir.

Alors la pucelle Clairette se tut, baissa la teste, & dit tout bas en elle même : O vrai Dieu, si ce Damsel qu'ici est, sçavoit qui je suis, peut être bien qu'avoir me voudroit; mais onc jaur de ma vie ne mis mon amour à homme vivant, mais estai damselle que onc je ne vis me fait penser à ce que jamais je ne pensai, tellement que le sang & tous les membres du corps me fait fremir, plus suis en mal aise pour son amour qu'il n'est pour moi. Alors la Pucelle commença à pleurer. Quant Florent l'aperçut il en fut mont dolent, & dit: Belle, je vous requiers que pour votre service & loyal ami me veuillez tenir, ou autrement pas ne vois que je puisse vivre. Sire, dit la pucelle, bien suis contente de vous octroyer mon amour, pourveu que tout honneur ayez en pensée, car si en nulle maniere me pouvois appercevoir que autrement eussiez votre pensée, à t. u. jours auriez mon amour perdu. Belle, dit Florent, de ce n'avez quelque doute que vers vous aye pensée vaine. Ais comme vous oyez fut la premiere accointance entre ces deux amans, c'est à sçavoir la belle Clairette, fille du Duc Huon de Bordeaux, & de Florent fils du Roi d'Arragon.

Comment le Roi defendit à son fils Florent que si hardi ne fust de soi accointer à la belle Clairette. Et comment Florent promit à son pere qu'il lui rendroit le Roi de Navarre prisonnier, au cas qu'il fust contents qu'à son retour il eust Clairette. laquelle chose le Roi Garin lui promit; mais il n'en fit rien, & fit prendre la pucelle Clairette, laquelle il eust fait noyer, si de Pierre d'Arragon n'eust esté rescouffé.

Alors quand Florent se fut longtems adreuvé avec la pucelle, prit congé d'elle & de Pierre d'Arragon son cousin, il s'en retourna vers le Roi son pere; puis quand ce vint le lendemain il retourna à l'Hostal où la pucelle Clairette étoit: tant y fut, que jusqu'au Palais & en la Ville nouvelles courraient que Florent étoit amoureux de Clairette, que le vaillant Pierre d'Arragon avoit amonné, dont tost fut la chose dictée au Roi Garin son pere, qui tant en fut dolent, qu'à peu qu'il n'en serageast, & dit en lui-même: O vrai Dieu, cette trouée gagnera mon fils, si elle peut en quelque maniere elle me l'ostera, bien sçai que pour la grande beauté qui en elle est assise, mon fils s'amourera d'elle; mais par celui Dieu qui je crois si je vois que mon fils y voise ne viene aussi comme on m'a dit, l'accointance lui sera cher vendue, car de moi même & de mes mains la trouée sera occise. Mont dolent & couroucé étoit le Roi Garin de son fils Florent que Clairette avoit en amour; si manda son fils qu'à lui vint parler. Puis aussi tôt que là fut venu, le Roi lui demanda par mont grande fierté d'où il venoit. Sire, dit Florent, je viens de moi ébattre & réjouir de l'Hostal de Pierre mon cousin, pour moi deviser & passer le tems avec la plus belle pucelle qui soit au monde, la plus gente & mieux endoctrinée. Mont belles & doctes sont ses devises. Florent, dit le Roi, je te defends sur autaat qu'à couroucer me redoute, que vers elle ne voise, viene, ne que nullement y fasse ton retour, garde que d'elle tu ne sois amoureux, onc plus mauvaise amour tu n'accointas, ne aussi plus mauvaise aventure ne vint à la trouée, si e le t'attrait à l'aimer. Car si je sçai que plus tu y voise, la trouée serai avaler dedans la chartre, où lui ferai misérablement finir ses jours. Pere, dit Flo-

rent

DE HUON DE BORDEAUX.

rent adreuvé m'est que grand tort avez de nous vouloir desloigner de nous jour & deviser ensemble en tout bien & en tout honneur ja à Dieu ne plaise qu'en autre maniere y pense pour l'avoir & decevoir, mon pere autrefois avez été jeune, souffrez que jeunesse se passi en tout bien & en tout honneur, de nous comme elle a fait en nous ja êtes âgé de 80. ou plus, si ne devez à autre chose penser qu'à servir Dieu, boire & manger, pas ne vous devez troubler si votre jeunesse passera en bonnes oeuvres, content devez être que par amour aimons, ainsi comme vous avez fait, à car la Damselle voudrais tout honneur je l'aimerais qu'elle soit belle ou laide, il n'y a homme vivant qui m'en sçeut détourner, par tant que j'aye au corps la vie elle est mont belle & gente, & aussi étoit que je fais beau & que bien seroit sçant qu'elle & moi fussions par mariage mis ensemble, & pource mon pere je vous prie que la Damselle ne veuillez blasmer; car tout en tout je fais bien, & elle à moi. Et quand le Roi entendit son fils par grand courroux, & grand ire lui dit. O mauvais garçon mont peur me prises & honorés, quand ainsi contre ma volonté veuz ouvrir sçache de certain que si jusques à demain matin je puisse vivre la départie de toi & de la trouée ferai. Quand Florent entendit son pere, il lui répondit & dit, Monseigneur mon pere ja si Dieu plaist ne vous adviendra de faire ce que me dite car si ainsi le faites, de mes deux mains ja m'occirai, que plus un seul jour je ne voudrai vivre, quand le Roi entendit son fils il fut mont dolent & pensif, pour la peur qu'il eut de son fils, & pensa en lui-même comment & par quelle maniere, il en pouvoit ouvrir, si appella son fils & lui dit Beau fils prenez vos armes, & allez chercher les adventures, comme j'ai fait en

mon tems puis après te marieras à telle femme que tu voudras, & en quel pays que ce soit tant soit noble ou grande avoit te ferai. Délaisse cette trouée ici par qui nul bien ne te peut venir, mont grand mal me feroit si après moi il fut dit qu'une trouée fut Reine & Dame de mon Royaume; tu sçais que ton oncle le Roi de Navarre m'a fait grande guerre pour un débat que ja pieça s'admeut entre nous deux. Bien sçai que ce mois d'Avril me viendra assaillir. beau fils cherche quelque femme qui soit riche & délaiffe cette folie puis te ferai Cavalier, si m'aideras à defendre mon Royaume à l'encontre du Roi de Navarre ton oncle car tu es assez grand & fort pour ma terre defendre. Pere ce dit Florent plus ne m'en parlez, car ja autre femme n'aurai que la pucelle Clairette dont je suis amoureux, que tant vous n'avez blasmer. Mon fils dit le Roi Garin, trop t'abaisserois et jamais peussas que tu aye ne t'y accompagnerois, ainsi te faisoient, je te prie pour l'amour de notre Seigneur Jesus Christ beau fils ôtes-toi de cette grande folie, garde sur tout tant que tu aimes à avoir la pleine jouissance du Royaume d'Arragon après moi, & sur tant que tu deutes à en être banni qu'ouire ma volonté ne la prenne, alors le Roi appella Pierre d'Arragon son cousin, & lui chargea & fit promettre que si son fils alloit ne converser plus en sa maison qu'inccontinent il lui voudrait annoncer & dire. Et je promets à Dieu si plus y converse, la trouée ferai occire, & mettre à mort. Mont en fut dolent Florent quand il entendit son pere. Ainsi comme le Roi chassioit son fils servint sçant un Chevalier lequel se mit à genoux devant le Roi & lui dit, Sire de mont mauvaises nouvelles vous apporte: car le Roi de Navarre votre beau frere est entré en votre Royaume, lequel y met le sen, & estant-

L

be, la font assez près d'icy plus de treste mille hommes qui ici viennent, sans la grosse bataille qui apès vient chevauchant où ils sont bien soixante mille hommes que votre ennemi conduit & guide, tout votre pays vont exillant, mettant hommes & femmes à l'épée, sans épargner ne vieux ne jeunes, besoin est de vous haïer d'assembler vos gens afin de résister à votre ennemi, quand le Roi Garin entendit le messager il fut moult dolent, puis appella Pierre son cousin lequel étoit son Connétable, & lui dit que tost & hastivement advis à que de tant faire qu'à l'escontre de ses ennemis pour résister, puis il appella Florent son fils & lui dit, beau fils prends tes Armes & montre ta vertu contre tes ennemis qui mon Royaume vont dévastant, prend la charge & conduis mon est, car plus n'ai la puissance de ce faire pour le grand âge où je suis; tant ai vécu que puis ne plus sur destrier monter, défendant la terre qu'après moi doit tenir si seras que sage. Pere dit Florent à Dieu ne plaise que je mette les armes sur le dos pour votre terre défendre, si à femme ne me donnez la pucelle Clairette, mais si cette courtoisie & bien me veuillez faire, je vous rendrai votre ennemi pris, & vous le bailleraï pour ce faire à votre plaisir, car autrement ne vous attendez à moi. Quand le Roi vit qu'envers son fils ne pouvoit autre chose faire, il commanda à ses gens meur dolent & courroucé que chacun si allât armer pour aller contre les ennemis, laquelle chose ils firent incessamment, & sortirent aux champs une lieue loïs de la Ville où leurs ennemis trouverent, puis quand ils se virent ils se firent ensemble à l'aborder, qu'ils firent y eut maintes lances rompues & maintes chevaliers abatus, & moult vaillamment se porta ce jeune Pierre d'Arragon, mais la

force ne fut pas fresse; car les ennemis croissant parquoi il fut contrainct de se retirer vers la Cité d'où il étoit parti, ne obstant ayant que dedans entrât il fit grand dommage à ses ennemis. Quand Navarrois virent qu'Arragonois étoient retirés dans la Cité & que tout leur ost fut vers ils tendirent leurs tentes & pavillons tout autour de la Ville & se logerent tout au mieux qu'ils purent. Quand le Roi Garin vit ses gens être retournés il appella son fils Florent en lui disant prends tes armes & aide à défendre la terre qui t'appartient après moi. Sire dit Florent ce jour de ma vie ne le ferai si premierement ne me promettez de me donner la pucelle Clairette en mariage que telle pactio que je vous promets rendre votre ennemi prisonnier. Quand le Roi entendit son fils il commença un peu à penser & lui dit mon fils je te l'octroye par tel convenance que ton oncle me rendras pour ma volonté faite, prend donc tes armes & t'accoure, car de meilleurs armes on ne peut trouver ne meilleure épée ceindre, car si bonne n'est en la Chrétienté, & si tu peux faire ce que tu dis tu auras la belle pucelle Clairette, puis dit tout bas en sa pensée & nul ne l'ouït que mieux aimeroit avoir un des poings coupé qu'une trouvée fut Reine après lui, car incontinent que mon fils sera sorti hors de la cité je serai la tontée perir & noyer dans la mer, & pour rien ne la laisserois en vie en dans je être déshérité. Alors Florent voyant que son pere lui promettoit ne lui donner la belle pucelle Clairette il fut moult joyeux; mais il ne pouvoit pas à la mauvaise volonté de son pere, si lui dit, Monseigneur je vous prie & requiers que ma mie veuillez mander afin qu'elle me feigne l'épée parquoi je serai plus hardi quand ce viendra en la bataille, le Roi fit ce que son fils re-

quit; mais pas ne sçavoit la pensée il envoya querir la belle pucelle Clairette par deux Chevaliers qui jusqu'au pays l'amenerent laquelle étoit moult joyeuse.

Quand la fut venue, moult fut regardée de tous ceux qui là étoient, car oncques de plus belle ne de plus douce n'avoient vû, ne qui mieux sembloit être extraire de haute génération. Quand Florent la vit au Palais tout le cœur lui souleva. Il faillit auprès & la vint baiser & accolier, que oncques la pauvre pucelle Clairette le contredit, donc le Roi Garin en eut au cœur telle douleur qu'à peu s'en faillit que son ne lui courut, il s'en départa pour son fils Florent, qui devant lui vint prêt pour aller à l'escontre de ses ennemis, moult richement aida à armer son fils & aussi fit la belle Clairette. Et quand Garin en son fils mit en point, il lui ceignit l'épée. Puis la tira hors de son fourreau, si lui en bailla la accolée & le fit Chevalier puis lui sur son destrier amena sur lequel il faillit d'un plein saut, le gros espieu au poing, le heaume lacé, l'écu au col, & dit au Roi son pere, Sire je vous laisse ma mie que plus j'aime en ce monde, c'est ma belle amie Clairette, laquelle je mets en votre garde, car si Notre Seigneur Jesus Christ me donne cette grace que je puisse retourner, je vous amenerai pris mon oncle le Roi de Navarre votre ennemi, le Roi Garin octroya à son fils Florent tout ce qu'il vouloit dire, mais pas ne lui dit ce qu'il avoit intention de faire. Le Roi Garin commanda à six de ses Chevaliers qui là étoient, que la Dama Clairette gardassent, & honorassent le plus qu'ils pourroient jusques à ce que son fils fût hors de la Cité, puis après la ferait noyer en mer afin que d'elle n'en soit jamais parlé.

Comment Florent alla combattre ses ennemis & comment Pierre d'Arragon retourna vers la Ville pour amener des prisonniers, & comment il recouvrit la Pucelle Clairette d'une noyée, & comment le Roi Garin fit enfermer la belle Clairette en une Tour.

Quand Florent se vit armé & monté sur son destrier il fit un essai devant la pucelle laquelle se feigna de signer de la Croix; puis il pria congé du Roi son pere & de sa belle amie, si s'en partit piquant des léperons jusqu'à la porte, bien disoit tous ceux qui là étoient que onc plus beau Chevalier armé n'avoient vû, ne qui mieux sembloit être à craindre, il s'en alla de la porte & se mit en chemin vers les tentes de ses ennemis, à tout dix mille bons chevaliers & hardis qui l'alloient suivant, les Dames & Damaïsselles s'en coururent mettre aux carreaux de la Cité pour voir & regarder le nouveau Chevalier. Les Navarrois le virent venir, si vièrent à l'escontre de lui plus de quinze mille hommes, lesquels vièrent tous à couvrir dessous une vallée pour lui coper chemin & l'enclorre entre l'ost & la Ville; mais le vaillant Chevalier Pierre d'Arragon qui avec lui étoit s'en donna garde, & se haïstrent pour être au devant. Quand ils virent que temps & heure étoit de féir Florent qui très-ardent étoit d'acquiescer sa promesse vers le Roy son pere bailla sa lance dont il atteignit un Chevalier Navarrois par telle vertu que la lance lui passa tout outre le corps plus d'un pied & demi, dont au titer de la lance le Chevalier Navarrois chut mort. Alors Florent s'écria haut; & dit: Dieu me donne bonne étreinte à ce commencement, puis tira son épée si en férit un autre qui par devant lui venoit, auquel il donna si grand coup dessus le heaume qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents, & puis vint au tiers,

LIVRE SECOND

Et au quart lesquels il fit mourir à douleur & oncques ne cessa de frir que dix n'en eut tué par terre, mont fut grands & horrible la bataille, ou se combattirent Aragoanois & Navarrois ensemble: telle occasion y fut faite des deux parties, que horrible chose étoit à les voir, bien-tôt fut comme l'épée de Florent de laquelle par la grande force de ses bras débattoloient les grandes presses, & les lui faisoit éclaircir, car si homme se touchoit coup que mourir ne le fit ou tomber par terre, mont le craignoient tous: car si hardi Navarrois n'y syoit qui l'osast attendre tant le doutoient & craignoient, & ne s'osoient approcher de lui.

Droit-là il faisoit merveilles, la belle Clairette étoit aux murs de la Cité appuyée avec ces autres Dames, auxquelles e le monstroit les hautes prouesses qui par Florent étoient achevées & mises à fin: mais icelle joye qu'elle avoit lui fera tôt tournée en tristesse & en pleurs, le Roi Garia qui n'avoit pas oublié la mortelle haine qu'il avoit à la pucelle, il appella deux Cavaliers qui les privez étoient, & leur dit Seigneurs cette trouvée dont mon fils est si amoureux me desplaît tant que de mes yeux ne la puis voir ne regarder, mon fils cuide avoir en mariage à son retour: mais tant qu'il vivra il ne la verra qu'elle fin qu'advenir en doive, ainsi prenez cette trouvée & la jetez en la mer dans les ondes les plus grandes que vous pourrez trouver, quand les Chevaliers entendirent le Roi qui tel meurtre commandoit faire, ils eurent au cœur telle tristesse, qu'ils ne sçavoient que faire: mais ils ne l'osèrent contredire: car si autrement faisoient il les eust tous fait mourir à douleur, car bien connoissoient qu'en lui n'avoit pisé ne merci. Et pour ce nul semblant n'eust osé faire, tant ils doutoient à le cour-

roacer, lors prièrent & saisirent la pucelle, Seigneurs dit-elle qu'elle chose vous plaît il, & pourquoi me cherchez vous si aucune chose me voulez si me dites, ils répondirent que plus ne parlast, & que la fin étoit venue. Quand la pucelle Clairette se vit prise & saisie de dix hommes qui tous l'alloient menaçant pour la faire mourir, elle jeta un grand cri en réclamant Dieu & la Vierge Marie, qu'aider & secourir la voulassent: alors lièrent la pucelle par les mains d'une mont forte corde tellement que le cuir qui blanc & tendre étoit commença à rompre, si fort la lièrent que le sang lui faillloit par les ongles des doigts tellement que sur le pavement dégoutoit. Seigneurs dit la pucelle, je vous prie merci, bien peu pouvez gagner à me faire mourir, mais mont grand peché faites, quand pas ne l'ai desservi, trouvée dit le Roi, votre plaider ne vous vaut rien je ne vous vanterez d'avoir fils de Roi en mariage, car vous serez noyée, veuillez ou non vos cris ne vos pleurs ne vous y peuvent aider, alors quatre gloutons saisirent la pucelle par les tresses de ses beaux cheveux, si l'emmenèrent vers la mer, tout battant pour la noyer & jeter en ondes, mais souventes fois j'ai oui raconter & dire que celui ou celle ne peut périr à qui Dieu veut aider, droit à cette heure, que Florent étoit en la bataille où il se combattoit avec ses ennemis il rencontra Pierre d'Arragon son cousin, qui avec lui amenoit grande foison de prisonniers de ses ennemis, quand il vit Florent mont doucement lui commença à crier & dire, ha sire, je vous prie que retourniez vers la Cité, & vous suffise, car voici après nous tout l'ost des Navarrois, contre lesquels impossible est de résister, car ils sont bien 65. mille hommes qui tous nous menassent de la tette trancher, assez en avez fait dont bien

DE HUON DE BORDAUX.

vous peut s'effire, s'il vous arraignes il n'est nul qui sauver vous puisse que mourir ne vous fasse. Pierre dit Florent, je vous prie qu'avant que je parte je puisse m'effayer à l'encontre du Roi mon oncle, lequel j'ai promis à mon pere le mettre à sa mercy, dont je dois avoir la noble pucelle en mariage, car ainsi il me l'a promis, étant pour l'amour d'elle je ferai à maintes Navarrois partir l'ame du corps. Sire dit Pierre vous déirez la mort plus ne veuz demeurer ici, car impossible nous est de plus arrêter si mourir ne voulons, mont me desplaît votre demeure, trop fais chargé de prisonniers, lesquels je veuz mener en la Cité, puis vers vous retournerai, afin que si vous ou moi êtes prisonnier que par tous ceux ici que je meaz puissions être rachetés, à tant s'en alla Pierre vers la Cité à tous les prisonniers quand dedans fut entré, il entra une mont grand noise vers le marché de la Ville dont il s'émerveilla, si alla à celle part & regarda que c'étoit, si apperçut quatre tyrans qui la pucelle vouloient traîner vers la marine. Quand Pierre d'Arragon les vit & conaut onc jour de sa vie ne fut plus dolent & triste, hastivement abandonna ses prisonniers, tira l'épée hors du fourreau, criant larrons laissez aller la pucelle que d'entre mer j'ai amenée, onc jour de votre vie ne fistes plus grande folie, si haussa son épée de laquelle il frappa le premier si grand coup que la tête lui ôta de dessus les épaules. Puis après vint au deuxième qu'il fendit jusques aux dents, & fit ainsi au troisième & au quatrième, & ainsi détracha les quatre qui étoit commis à noyer la pucelle Clairette. Quand la pucelle vit le Comte Pierre pitoyablement se mit à crier & dire, Sire je vous prie ayez de moi pitié, & me veuillez aider & sauver comme autrefois ayez fait, autre Seigneur ne maître je n'ai que vous, pour Dieu veuillez moi délier & ôter hors du tourment où je suis. Pierre vint vers la pucelle & coupa les cordes dont elle étoit liée, & de douleur cheut palinée à terre. Pierre la releva & lui dit Belle prenez confort en vous je vous aiderai à sauver, la pucelle pleuroit mont pitoyablement, & dit tout bas que personne ne l'entendit, ha Huon de Bordeaux mon pere des grandes peines & pauvretés que souliez souffrir m'avez fait héritière: las je ne sçai ou vous & ma mere êtes à présent, bien crois que jamais ne me verrez, & Pierre prit la fille par main & l'emmena en son hôtel en la Ville puis vint au palais l'épée ceinte où il trouva le Roi Garia auquel il dit, fol vieillard radotte, pourquoi & à quelle cause voulez cette pucelle faire mourir, elle est à moi, je l'ai conquise sur mer où je l'ai sauvé la vie, & sur elle n'aurez que commandeur, ainsi comme le Comte Pierre parloit au Roi entrèrent au Palais deux Chevaliers qui dirent au Roi. Sire devant vous est le Comte Pierre lequel a délivré la pucelle & a occis les quatre Chevaliers qui avoient charge de la noyer, le Roi Garia voyant le Comte devant lui, demanda & dit comment avoit été si hardi de voir occis ses hommes qui son commandement vouloient faire, s'écria & dit tout haut: Seigneurs qu'ici êtes, prenez merci de ce gloton qui cette offense a faite: car jamais je n'aurai joye au cœur que je le voye sur ce rocher pendu & étranglé, alors de tous côtés saillirent avant pour prendre & saisir le Comte Pierre. Quand il les vit approcher il mit la main à son épée & donna si grand coup à ce qui le vouloit prendre qu'il le fendit jusques aux dents, puis vint au second & le tua & les autres s'enfuyèrent & oncques l'attendirent, & tellement les mena que

LIVRE SECOND

li n'avoit qui n'osast approcher de lui, tous de rictus deffiancez & n'osast pour voir qu'ils eussent, puis vint vers le Roy lui disant : ha faux traître, comment vous osez penser faire tel outrage n'avez dignes de notre couronne sans le fils Florent ; car à traître n'appartient le Royaume, moult cher acheter la noiffelle : alors pour le plus châtia fit blant de courir sus. Et le Roy qui estoit pour, s'enfuit en la chambre ou il seroit, & Pierre qui estoit dehors le regardoit, le Roy lui dit, je te prie merci suis près de remander le mal que j'ai fait, j'étais courroucé de mon fils, mais n'en voulois venger sur celle par qui ce fut advenu. Pierre sçachez que je l'ai fait : mais à Dieu se plaie que mon fils aye à Epouse ; jamais je n'y consentirai qu'une trouvée fut héritière d'un tel pays comme celui d'Arragon. Pierre dit : Sire, gardez que plus ne le blasmez, suffit de ce que vous avez fait, & être qu'elle est aussi noble que votre femme, parquoil tel temps pourroit venir que le Roy ne comparer. Pierre dit le Roy, la chose va mal, car vous avez occis de mes mains chose que je vous pardonne ; mais ne ferai mettre prisonnière en un tour, & jamais n'en sortira, & dirent à mon fils que je l'ai fait noyzer, & la tiendrons que si aye une autre femme, puis après s'élevèrent, & s'envoyèrent en un autre pays, alors le Roi vint vers Pierre, & s'envoyèrent querir la pucelle : puis la firent mettre prisonnière, commanda qu'on donnast ce que befois seroit pour la nourriture, puis incontinent fit massacher sur où elle étoit, & ne lui fut laissé que fenestre par où on lui tendoit à manger : mais il y avoit deux autres sur les murs, par où elle avoit grande clarté, & fut la belle Clairatte enfermée en cer-

te tour, où elle faisoit son deuil. A tant vous laisserons à parler de la belle Dameselle, & disons de Florent qui en la bataille étoit.

Comment Florent desconfit ses ennemis & prit le Roi de Navarre prisonnier, si l'emmena dans la Ville & le vendit à son Pere, & comme Florent le délivra ; pour ce que son Pere lui faisoit entendre que la Pucelle Clairatte étoit noyée, & du grand deuil que Florent en fit.

Bien avez entendu par cy devant comment le Comte Pierre s'étoit départi, retourna dans la Cité, lequel ne sçeut tant faire à Florent que de la bataille se vout départir où il faisoit merveilles, pour l'amour de Clairatte que le lendemain cuidoient épouser, tant occis de Navarrois que le champ en étoit couvert.

Quand le Roi de Navarre son oncle le vit il fut dolent de ce qu'ainsi traitoit les hommes : si vint vers Florent & lui dit : Vañal Dieu te maudir, jamais je n'aurai joye au cœur tant que tu seras en vie, j'aimerois mieux mourir que je n'en eût vengeance. Or je te requiers qu'à moi veuille jouster je te change la terre laquelle sera mienne, & jamais tu n'en seras Seigneur. Florent répondit que pas ne le refusoit, si remit son épée dans le fourreau, & prit une lance & picqua son cheval des éperons contre son oncle, & le Roy d'autre part vint contre lui de telle façon que la lance rompit, & celle de Florent qui étoit forte & roide, si en atteignit le Roi si rudement qu'il cheut par terre, bien qu'il ne se peut relever. Florent prit le Roy par le heaume, & lui dit avant que je dorme je vous rendrai prisonnier entre les mains d'une que j'aime tant, car au monde n'y eût jamais sa pareille en beauté,

DE HUON DE BORDEAUX.

& si ancora restes y faites, de l'épée que je tiens je vous ôterai le chef jus des épaules, le Roi répondit que son voutoit seroit incontinent, si le fit monter sur son destrier en lui ôtant son épée & le fit chevaucher devant lui, le baillant en garde à des Chevaliers, & Florent venoit après avec son épée au poing toute sanglante de sang des morts qu'il avoit occis, les Navarrois s'efforçoient pour revoir leur Roi ; mais ils ne sçurent venir asiez à temps : car Florent étoit déjà entré dans la Cité où il fut bien reçu. Quand les Navarrois virent que leur peine étoit perdue & que leur Roi étoit mené dans la Cité, ils eurent grand douleur, & vinrent devant les barrières, où ils se combattirent : mais peu y conquerront, ains convint s'en retourner sans autre chose faire, dont s'en retournerent moult dolent & courroucés en leurs tentes, & les Arragonois rentrèrent dans la Cité de Courtoise en moult grande joye.

Quand dedans furent rentrés, Florent prit le Roi, & le mena jusqu'au Palais, où ils trouverent le Roi Garin qui très grande joye eut de leur venue. Quand il vit Florent qui amenoit son ennemi prisonnier, si lui mit les bras au col, en disant, mon fils de votre venue suis bien joyeux, & dit Florent j'ai tant fait que votre ennemi ai prié, lequel je vous rends en votre main ; si en faire à votre plaisir. Or je veux que votre promesse me tenez, c'est que me délivriez la pucelle Clairatte, que je veux faire Reine & Dame après votre trépas, quand le Roi Garin entendit son fils il cuida esrager tout vif, & lui dit : mon Fils laisse ta folie & prend femme qui soit de ton état, plus ne t'attends à la trouver, sçachez certainement que je l'ai fait jeter dans la mer, où elle est noyée, tu est bien fol & entre-

cuidé que tu cuides que je vouldrais souffrir que après mon décès qu'une pauvre chétive trouvée fut Reine d'un tel Royaume, & de toi sur autant que tu me doites à courroucer, que si hardi as loiz de m'en parner rementer voir.

Quand Florent eut euy ainsi parler le Pere, & dire que la pucelle étoit noyée tout le sang lui mua, & en eut le cœur si serré qu'onques ne pouvoit parler & grande saeur froide le pria si merveilleux qu'il n'y avoit veine sur lui qui ne commençât tout à frémir du grand courroux qui en lui étoit, qu'onques ne se pouvoit soutenir & cheut par terre, dont to ceux qui là étoient présens commencèrent fort à le plaindre & regretter, même le Roi en fut fort courroucé, & eut vouté à cette heure que cette chose n'eût jamais été dite. Quand Florent fut revenu, dit : vrai Dieu, la terre doit bien être maudite quand un tel cas a fait très grande pitié est d'y converser, alors que Florent eut ainsi dit, il retourna son chef arrière envers les Chevaliers, & leur dit : Seigneurs je vous prie sur tout l'amour que par raison vous devez avoir à moi que m'ameniez au lieu propre où celle que j'ai aimée parfaitement a été périe, car autre sépulture ne veux avoir, afin que jamais ne soit mention de moi.

Quand Florent se vit ainsi demeuré il regarda le Roi de Navarre son oncle qu'en bataille avoit prié, & lui dit Roi de Navarre tu est mon prisonnier, mais si tu me veux aider à me venger de la maudite traïson que mon pere m'a faite, je te laisserai aller, beau neveu, dit le Roi, laisse cette folie & n'en parlez pas : car rien ne pourroit toucher à votre honneur, & eussiez blâmés de tous ceux qui parler en vouldroient. Sire dit Florent qu'elle chose est-ce que vous dites, je sçavez que vous

LIVRE SECOND

es mon prisonnier, & qu'en moi est de vous faire mourir, beau neveu bien me levez accorder à vos bonnes paroles mais si vous ne voulez vous croirez le Roi Garin votre pere & laisseres vos volontés à luy dire, comment donc dit Floreat je vous avez qu'en moi est de vous faire tracher chef, si à ma volonté ne vous voulez recorder, laquelle chose je ferai si présentement ne jurez la mort du Roi Garin mon Pere, & que jamais devers lui n'avez paix ni accord, jusques à ce que mort n'ay pris vous Payez.

Alors je vous mettrai à sauté, car le diable m'a deceu de la chose au monde que vous j'aimois, lors le Roi de Navarre répondit à son neveu: Beau neveu vous êtes encore jeune je ne sçay si vos promesses ont ferme pour la grande jeunesse qui en vous je vois, & aussi pour le grand courage en quoi vous êtes, & pource j'ai grand peur que vous ne me trompiez. Sire dit Floreat, à Dieu ne plaise que tel je sois, que si aucune chose je vous promets ne je ne le tiens à quelle fin qu'il en doive advenir.

A cette heure étoient au palais peu de gens, car tous les Barons & Chevaliers s'en étoient allez rafraichir, car mont les & travailliez étoient & pour ce ledit Roi Garin étoit en son palais deservus avec bien peu de compaignie, laquelle chose Floreat voyoit prins garde, là avoit avec lui aucune de ses Barons & Chevaliers à qui il dit tout en pleurant que tôt & hastivement ou desfric & celui du Roi de Navarre son oncle fussent amenez aux pieds des degrés, puis quand Floreat sçeut que son desfric n'avoit été amenez il dit au Roi de Navarre son oncle, si le courage est en vous de vous aider à sauver, tenez cette épée & laissez le malheureux Roi aller ses jours en tristesse, si me laissez Beau neveu, lui dit pour

lors son oncle le Roi de Navarre, j'ai grand peur que de moi ne vous gabiez, Sire dit Floreat, de ce n'en faite doute, sans venez après moi & verrez que je ferai, alors Floreat se partit & son oncle avec lui, & monterent dessus les desfriciers qui aux pieds des degrés les attendoient.

Quand tous deux furent montez, ils passerent tout outre jusques hors la porte, & quand la forent venus Floreat dit au Roi de Navarre son oncle, ja sçavez que hors de cette Cité je vous ameis, & pour ce derechef je vous prie que jamais paix ni accord ne fassiez au Roi mon pere jusques à ce que l'avez pris, bran neveu je vous promets de faire ce que me requerez & à tant vous recommande à Dieu. Quand le Roi se vit delivré il fut moult jayeux, & vint à ses gens & leur raconta la maniere comment & pour quelle cause il étoit delivré, & eurent grande joye, & pour accomplir sa promesse envers son neveu, il manda par tout son Royaume de Navarre à ses amis que s'esouir & aider le voulassent, & fit par tout son pays crier l'arriere bans. A tant vous laisserai à parler du Roi de Navarre & parlerons de Floreat son neveu qui hors de prison l'avoit mis.

Comment le Roi Garin mit Floreat son fils en une tour, & comment la pucelle échapa de la tour, & parta à son ami par un treillis qui étoit sur le Jardin, & des guerres qui les apperçurent, & comment elle se pensa noyer.

ET quand Floreat eut delivré le Roi son oncle qu'il avoit pris en bataille il s'en retourna en la Ville, si chevaucha tout droit au palais, ou il est en reacostré le Roi Garin son pere, & lui dit, comme homme

DE HUON DE BORDEAUX.

homme sans sens & mémoire: O très-déloyal traître, tu as tant fait par manvaisie, que plus je desire ta mort que ta vie, puis dis aux Chevaliers qui étoient-là moult effrayement. Seigneurs, je vous supplie que me meniez au lieu où ma mie a esté jettée, car plus ne veux vivre, & si ne le faites presentement je m'occirai de mes mains: quand le Roi Garin entendit Floreat il fut moult dolent, & lui dit grandes injures, puis commanda à ceux qui étoient là qu'il fut mis dans la grosse tour, en telle maniere que de lui en fut assuré & dit: je dois être courroucé & avoir grand déplaisir, quand par mon fils je suis ainsi mené: mais par la foi que je dois au Baron St Jacques, le déplaisir qu'il m'a fait lui sera cher vendu; car onc jour de sa vie ne tiendra un pied en ma terre. Sire dit Floreat, vous ne votre terre ne chose que vous puissiez faire je n'en doute pas un bouton: car mieux aime mourir. Alors n'y eut homme au Palais quide la pitié ne pleurât. Et Floreat qui là étoit voyant que tous pleuroient il appella les Barons & Chevaliers qui là étoient presens & leur dit: Seigneurs, venez vers moi, & m'ostez mes armes & habillemens & me mettez en la main du Roi mon pere, car pas ne veux que pour moi ayez aucun déplaisir, fors que moi chetif, qui ai perdu la chose que plus j'aimois. Quand les chevaliers entendirent Floreat, ils viadrent devers lui, si le rendirent au Roi Garin son pere, puis le print par la main & l'emmena moult fierement & dit qu'il le vouloit mettre en tel lieu dont il n'en sortiroit de long-tems: moult grande douleur en eut le Comte Pierre & un seul mot n'en osoit dire, le Roi lui même le mena jusques en la grosse tour, & là le laissa, où il pleura & mena grand douleur pour la

perte de sa mie la belle Clairette qui en cette même tour est enfermée, tost entendit la clameur de l'enfant par les pleurs & les cris qu'il faisoit, tant écourra la voix qu'elle la reconnut & dit: O vrai Dieu, qui peut être-là, qu'ainsi si ouit parler: avis m'est qu'autrefois ay ony cette voix, & que c'est celle que tant autrefois ai aimé, jamais ne flairai d'écouter jusqu'à ce que la verité en sçache. Alors la noble Pucelle vint vers le mur qui de nouveau étoit maçonné, parquoi le mortier n'estoit encore sec, & tant grata de son doigt & d'un petit couteau: que elle avoit que du mur offra un carreau, puis après que hors l'eut tiré & passé dans la chambre, elles'en alla essayer aux autres, tant fit aux mains & au coustau, qu'un grand trou fit au nouveau mur, si grand que par-là se mit dehors. Si entra en un jardin qui joignant de la tour estoit & sentit près d'elle un rosier, dessous lequel elle s'assit, moult grand clarté jettait la Lune, parquoi elle voyoit aussi clair comme en plein jour, si choisit une rose laquelle jettoit si grande odeur qu'elle s'en réjouit & dit: O vrai Dieu qu'ores fust votre plaisir que mon ami fût près de moi, bien sçai qu'il n'est pas loing d'ici: je lui souhaite cette rose, par telle que si bien sçeut que par moi lui fust envoyée. Certes jamais n'arresteraï jusques à ce que je l'aye trouvé, & si je ne puis, en douleur & misere me faudra flair mes jours: à celle heure qu'elle se demenoit dans le verger, Floreat qui dedans la tour étoit reconnut tantost la pucelle & dit:

O vrai Dieu, que peut-ce estre ce que j'ai ouit en ce verger, ami dit la pucelle c'est celle que tant ai aimé, je suis sortie de cette tour, en laquelle j'étais enfermée, confortez-moi donc, mon ami, ou à grand deuil je mourrai ici. Quand Floreat en-

LIVRE SECOND

redit la voix de son amis, telle joie eut au cœur, que toute sa douleur oubliâ pour la grande joie qu'elle en eut, qu'il vit que pas n'étoit morte, il lui dit: O ma douce amie, quelle part voulez-vous aller ne venir? car si le Roi mon Père sçavoit que de cette tour fâchez échappée, incontinent vous feroit mourir. Belle, cueillez moi de ces fleurs, & m'en jetez ici dedans, plus aise en passerai mes douleurs quand en mes mains je tiendray ce que les vestres avoient tenues. Alors la pucelle cueillit grand foison de roses & de fleurs, & les jeta à son ami par un treillis qui étoit sur le jardin, dont grand jaye en eut Florent, quand de par elle les ont reçues, il les bailla assez de fois, puis s'en vint vers l'archiere, cuidant son amis prendre par la main, mais il ne peut: car le mur estoit trop épais, dont tous deux furent bien dolens: droit à cette heure que les deux enfans devoient vindrent les espions voir la Tour lesquels le Roi Garin y avoit envoyez pour espier & sçavoir si par le Comte Pierre d'Arregon les enfans ne seroient point confortez ny aydes, quand la furent venus, ils écoutèrent, si entrevirent les enfans, qui entre eux deux faisoient leurs devises, dont de ce qu'ils disoient avoient très-grande pitié, tellement que pleurer leur convint, mais si doucement la gaette les appella, en leur disant: enfans, s'apaisez vous, car on vous vient épier: car si on vous apperçoit, de mille mort ne pouvez échapper, moult grand pitié ay de vous, je prie Nostre Seigneur Jesus-christ que garder vous veuille; car je ne vous puis aider: alors les deux enfans s'apaisèrent, & tant s'éloignèrent l'un de l'autre que plus on ne les entendit parler: alors vindrent les deux autres espions, qui par le commandement du Roi Garin furent envoyez pour sçavoir qui

estoit venu devers la tour pour reconforter les enfans. Quand près de la tour furent venus, ils se regardèrent l'un l'autre, & n'osant que la pucelle s'en étoit fuyée & commencèrent à crier, en disant que la Belle étoit échappée. Quand la pucelle ouït la noise que les guettes faisoient, elle eut grand peur, & le plus secrettement qu'elle peust s'éloigna de la tour, & fit tant qu'elle vint au bout du Jardin où avoit une roche bien haute: puis y avoit dessous un vivier bien profond, la Belle monta dessus & dit: Ah Florent, mon ami, aujourd'hui de nous deux se fera la départie, car pour vous il me convient mourir.

La belle Clairette regarda que dedans le verger y avoit très-grande foison de torches allumées, & gens qui la cherchoient, dont elle fut effrayée, pource qu'elle sçavoit que si elle estoit trouvée, à jamais seroit perdue: bien doucement pria Dieu & la Vierge, en les requérant qu'aider la voullissent, & disoit: las! si je suis teue, échaper ne puis qu'à martyre ne sois livrée; mais puis qu'ainsi est, que la chose n'est faite, de nous deux à tout jamais mieux aime me noyer que je sois prise. Alors fit le signe de la Croix en se recommandant à Dieu se laissa glisser du haut rocher en bas dans la grande eau qui dessous étoit: mais aissi qu'elle descendit, elle chut parmi un grand buisson où elle fut en plusieurs lieux picquée, tellement que le sang en sailloit par tout le corps, & par les uns & l'autre visage: dont si grand douleur en sentit qu'elle fut pâme. Alors parmi le Palais la nouvelle courut que la pucelle estoit échappée dehors de la tour, tant que le Roi en fut adverti; dont il eut moult grand deuil; si fit serment & jura: que Pierre d'Arregon en perdrait la terre & toute sa che-

DE HUON DE BORDEAUX.

vance, & que par lui la trouvée avoit été hors de prison.

Comment la bonne Guette trouva la pucelle laquelle il mena dans un bois près de là. Puis mit Florent dehors; & lui montra le bois où il avoit mis la belle Clairette, & comme Florent & Clairette entrèrent en mer & comme le Roi Garin alla après son fils, & fut la guerre prise.

Ainsi comme parmi le Palais le bruit étoit pour la pucelle qui étoit échappée, la premiere guette qui aux deux enfans avoit parlé, se mit par le verger pour sçavoir s'il pourroit trouver la pucelle, & il la chercha tant qu'il la trouva. Elle étoit arrestée dedans le buisson en grand peril d'être noyée, moult bon homme étoit la guette, au plus viste & coyement qu'il peust sortit du Verger & vint dessus la rive de l'eau où il trouva un petit bateau, si entra dedans & passa la riviere si coyement que onc homme ne femme qui au Palais fut, ne dedans la Ville ne l'entendit, & quand il vint où la pucelle étoit, si lui cria baslement, ne vous ébahissez de rien, si je puis en quelque maniere je vous aiderai & ferai tant envers mal ne douleur vous n'aurez, descendez tost & entrez dans ce bateau avec moi, & je vous menerai en cette forest, dans laquelle vous vous tiendrez embuschez jusques à ce que j'aurai été vers votre ami, lequel au plaisir de Dieu je vous amenerai, car si je suis j le jeterai hors du danger où il est à present, à cause des biens qu'autre fois m'a faits. Quand Clairette entendit la Guette, de la grande lieffe qu'elle eut tout le mal qu'elle sentoit entre-oublia, incontinent au mieux qu'elle peut partit hors du buisson, & descendit jusques au bord de l'eau. Quand là fut venue elle s'entra

dedans le bateau, où il la mena bien doucement jusque à l'autre rive, & de là entra jusques dans la forest qui étoit fort proche du bord de la riviere, & puis quand il l'eut mise & posée il pria congé d'elle en lui disant: Dame ne vous bougez jusques à ce que vers vous je revienne. Ami, dit la pucelle je prie Dieu que tellement puissiez exploiter que mon ami puissiez jeter hors du danger où il est. Alors la guette s'en départit, si entra dans le verger en écoutant devers le Palais, où il entendit grand bruit: mais quelques doute ne faisoient de Florent pource que la tour où il étoit étoit fort épaisse & aussi la chambre où il étoit n'étoit pas vers le Palais, mais étoit sur le Jardin & pource la guette se vint accouder au mur à l'endroit où étoit l'arrière de la chambre de Florent, il étoit garni de deux pieds de chevre, si appella Florent & lui dit: Si vous voulez être vers votre amis qui en la forest vous attend, où je l'ai menée à sauver, aidez vous convient tant que hors de la tour soyez; tenez ce pied de chevre & faites tant par dedans que l'ouverture puisse être élargie davantage, afin que dehors puissiez sortir, & du costé de par deçà j'exploiterai tant que la sortie sera ample. Quand Florent l'entendit onc jour de sa vie plus joyeux ne fut, quand il ne dit que sa mie étoit sauvée, puis fit tant avec son pied de chevre qu'il fit la sortie grande & large, & en sortit Florent dehors, puis étant sorti, la guette le mena aux étables où étoient les chevaux du Roi, dont entr'autres y avoit un destrier tant beau, si fort & si puissant qu'il n'y avoit point son pareil au monde, la guette qui grand desir avoit de faire service au jeune Seigneur, fit tant qu'il apporta à Florent son haubert, son écu & son heaume & lance, & une très-bonne épée, si en arma

LIVRE SECOND

Florent, lequel quand il se vit ainsi garai de tout ce que besoin lui étoit, il fit bien joyeux, quand il fut arivé il tira hors de l'estabie le déstrier auquel il avoit mis la selle. Et incontinent il monta dessus tout de piein saut : quand la guette le vit monté, il lui cassa le lieu où il avoit laissé la pucelle, puis il prit congé de Florent, lequel dit : ami, de service que tu m'as fait je te g'ardonnerai. Alors il ferma le cheval de l'éperon, & ne cessa de chevaucher jusques à ce qu'il eut trouvé sa mie qui à la rive de la forêt l'attendoit : puis quand Florent fut là venu, leur joie fut renouvelée, il descendit du cheval & vint baiser sa mie, puis quand Florent vit qu'elle étoit ainsi ensanglantée du buffon & du rocher par où elle avoit passé, il en eut pitié & dit ma mie, or sus il est besoin de partir avant que le jour soit venu, or tost apressez-vous & montés derrière moi, lors Florent monta dessus le cheval & mis la pucelle derrière lui, si s'en partirent au plutôt qu'ils peurent. Et puis quand ils furent à la campagne la Damoiselle regarda vers la cité si vit grand nombre de gens sortir. Alors elle dit : bien vois que nous sommes tous perdus, car de la cité sort bien du monde, impossible est de nous sauver que ne soyons prins ; or vois je bien qu'à ceste fois convient notre amour départir : lors apperceurent la Guette qui après eux venoit pour la peur du Roi, si se mist à courir après Florent qui ja au bois s'étoit sauvé, il s'en alloit courant sans tenir chemin ni sentier ; Florent qui bien sçavoit les chemins, où bien souvent avoit conversé quand il alloit aux chasses pour son déduit avoir, tant chevaucha qu'assés près d'un port vint, où avoit une nef appareillée pour partir, quand Florent fut là arrivé il fit descendre la Damoiselle, puis après descendit du déstrier, si a print par sa

main blanche & vindrent devers le bon patron du navire, auquel ils firent tant que dedans la nef les mit, puis firent lever les voiles & le vent se mit dedans qui tost les éloigna de terre, ainsi que bien avant étoient en la Mer, la goette vint sur la marine cuidant rattraiendre Florent, mont grand deuil demena quand si avant les vit en mer & grand peur eut de perdre la vie, car le Roi Garin arriva avec grand nombre de gens, & vit la nef qui en mer étoit. Ha! dit le Roi Garin, à ce coup j'ai perdu mon fils, le voyés-vous en cette nef, avec lui mene la trouyée ; mais par la foi que je dois à Dieu, la guette en aura la tête coupée. Alors la guette qui en nulle maniere ne se pouvoit sauver fut prise & dit mont piteusement, ô vrai Dieu, à mauvaise heure ay secouru Florent & sa mie, mourir me conviendra à deshonneur, la peur ne bien que j'ai fait, dont j'en aurai pauvre recompense, car aujourd'hui je perds la vie pour mon Seigneur : ainsi disoit la guette, laquelle on alloit battant.

Du grand débat qui fut au Palais pour la guette que le Roi vouloit faire pendre & comment le Roi de Navarre print la ville & le Roi Garin, & comme le Roi de Navarre s'en départit.

Lors quand Pierre d'Arragon vit qu'on avoit pris la guette, par qui Florent & sa mie s'étoient sauvés, bien fut fâché de le voir battre, hastivement vint à Garin & dit : sire bien montrez qu'avez peu de sens, quand vous souffrez ce pauvre homme ainsi être battu : bien le devriez aimer de ce qu'il a fait, & vous le voulez faire mourir, je veux que sçachiez que si le faites mourir, jamais je ne vous servirai ; mais j'irai servir le Roi de Navarre, pour lui

DE HUON DE BORDEAUX.

aider à maintenir la guerre contre vous. Quand le Roi Garin entendit Pierre qui le menaçoit il dit qu'il s'en repentiroit.

Lors la pauvre Guette embrassa le Roi Garin en lui criant merci, & que pardonner lui voudrît ; mais il fit serment qu'il en seroit pendu. Quand Pierre entendit le Roi il en fut bien courroucé, la pauvre guette regardoit piteusement le monde en leur criant merci. Et priant que son ame eut pour recommandés ; car je meurs pour avoir sauvé mon Seigneur : ils entrèrent dans Courtoise où la guette fut mis prisonnier : le Roi vint au Palais & Pierre apres, & avec lui maintes Chevaliers de quels étoit bien aimé. Lors le Roi commanda qu'on fit un échaffaut, sur lequel la guette aura la tête tranchée.

Quand les Barons l'entendirent, bien humblement lui crièrent merci ; mais pour eux n'en voulut rien faire. Lors Pierre voyant la méchanceté du Roi fit signe aux parens de la bonne guette, qui bien étoient cent cinquante, que devers une Tour il y avoit armures à foison, se retirassent & s'en allassent armer, & que la prison fut rompue, & fussent armer la bonne guette, puis retourassent au Palais, ce qu'ils firent. Quand le Roi Garin les vit armer, il s'écria tôt à ses gens, que tost s'armassent & prissent ceux qui là étoient venus. Incontinent s'armèrent & revinrent au Palais, pensant prendre la Guette, mais la Guette & tous ses amis se jetterent sur les amis du Roi Garin, & d'autre part le Comte Pierre & tous ses gens aiderent à la guette, dont commença la bataille si très-grande par le Palais que horreur étoit à les voir, ils découpoient pieds, bras, mains, jambes les uns aux autres, finalement le Roi & ses gens furent contraints d'abandonner le Palais & eux fuir : même le Roi Garin

s'enfuit en sa chambre pour se mettre à sauver : tôt fut la nouvelle sçue que le Roi étoit en danger d'être occis : inconscieat s'arma le commun peuple. Puis sonnerent la cloche, qu'avis étoit que tout fut perdu, & tant que par un espion tout fut raconté au Roi de Navarre, qui étoit devant cette cité au siège, & sçeut comment cet effroy s'étoit émen pour la Guette que le Roi vouloit faire mourir, pource qu'il avoit mis Florent hors de la tour, pour cette cause vouloit faire mourir la Guette. Lors le Roi de Navarre fut bien joyeux de cette nouvelle, & fit armer ses gens par tout son ost, & que temps estoit ou jamais d'affaillir la Cité, mout grand désir si de ce felon Roi, qui ma sœur avoit épousée, laquelle il a fait mourir : alors s'arma l'ost & s'en vinrent renges & serres à bannière déployée vers la Cité pour l'affaillir ; mais quand ceux de la Ville ouïrent le cry de ceux de dehors, tost l'annoncerent au Palais, si fut le debat & la noise laissée, le Roi & ses Barons sortirent de la Cité pour venir vers leurs ennemis, que devant eux trouverent renges & serres ; la bataille commença grande où il y eut maintes testes coupées.

Mais tant étoient de Navarrois, que voulussent en non les Aragonnois, force leur fut d'abandonner & quitter la victoire à leurs ennemis, si s'enfuirent dedans leur ville : mais les Navarrois les suivirent de si près qu'ils entrèrent dans la ville : alors de toutes parts les Navarrois s'approcherent de la Cité, en prenant prisonniers tous ceux qu'ils trouvoient en rencontre, le Roi Garin commença à s'enfuir en une Eglise qui étoit là, & quand il fut à l'entrée d'icelle, il descendit l'épée au poing & entra dans l'Eglise ; puis il deffendit l'entrée contre ses ennemis Navarrois ; mais la deffense fut de

peu de valeur; car tant étoient ses ennemis qu'il abandonna l'entrée: mais le Roi de Navarre qui dedans étoit entré cria à ses gens que incontinent le priaissent, ce qu'ils firent biendiligemment. Seigneurs, dit Garin mout grand tort avez de m'avoir prins en ce lieu: alors le Roi de Navarre qu'on tenoit pour un saint prud'homme, oyant que le Roi Garin lui disoit veriné lui dit: bien frere, pour l'offense que j'ai faite & commise contre votre Seigneur j'amendement au double, pource que la Guerre qu'à mis mon neveu hors de la tout pardonner votre mal talent, & si ferai sortir mes gens de cette Cité sans emporter auls biens qui sont cōtra pour l'amour de mon neveu, que j'aime bien, & vous promets que d'un mois je n'approcherai de cette Cité; mais après le mois je ne cesserai tant que j'aurai pris cette Ville & vous, que je tiens pour mon ennemi j'aye mis en mes prisons: car jamais je n'aurai au cœur joie jaques à ce qui la mort de ma sœur aye vengée, lors le Roi Garin répondit. Sire, de la courtoisie que me faites je vous remercie, & pour la guerre qu'avez requis mon mal talent, je lui pardonne. Et quand est de ce que dites que de si près me prendrez que de ma Ville ne pourrai sortir quand nous serons là à l'aide de notre Seigneur & de mes bons vassaux, je ferai le mieux que je pourrai. Alors le Roi de Navarre sortit de l'Eglise, si monta dessus son destrier & s'en vint vers la port où il attendit que ses gens fussent hors de la Cité, puis quand il vit que tous ses gens étoient sortis il se retira dans sa tente puis il fit fermer son ost en attendant que le jour fut venu & que les trefves qu'il avoit demandées fussent faillies. A tant vous laisserai à parler de la guerre qui étoit entre les deux Rois & parlerons de Florent qui en la mer étoit nageant avec Clairette sa mie.

Comment la nef serquoit étoit Florent & Clairette sur prise des Sarasins, & leurs gens tous morts, & comment Florent & Clairette furent amenez au Chasteau d'Anfalerna.

Nostre Histoire raconte qu'après que Florent fut parti de son pays avec sa mie Clairette, si bien lui advint qu'en la nef étoit un patron qui étoit de Marseille lequel sçachant que Florent étoit fils du Roi d'Arragon, il s'en vint vers lui & lui dit: Sire, le bien & l'honneur que je vois en vous me femond à vous dire ce que je ne voudrois dire à un autre, je vois bien qu'avez doute que le Roi Garin votre pere ne vous suive pour vous prendre. Asia que vous soyez assuré de moi, je me mets en vos mains & tous nos mariniers aussi, & veux qu'à vous obeissent comme autrefois m'ont fait, & croyez que par votre pere vous n'aurez encombrer, car trop sommes éloignés de lui: Patron, dit Florent, d'ubien que m'offrez je vous remercie; alors tous ceux de dedans s'écrierent; disant Florent, ne refusez pas d'être notre Maître, & notre conducteur, car si ce ne fut le vent que contraire avions nous fussions mout éloignés. Seigneurs, dit Florent, je vous remercie du bien que vous m'offrez faire, Dieu me le laisse deservir: si fut Florent joyeux de la bonne aventure que notre Seigneur lui avoit donné, bien joyeusement passèrent la mer d'Affrique, tant nagèrent que auprès de l'Isle de Candie arriverent, quand là furent venus un vent de tramontane si grand s'éleva que force leur fut de tirer du costé de Barbarie, les ondes devindrent si grosses que la pucelle eut grand peur quand elle apperçut les Mariniers qui étoient en si grand effroy, elle reclama Dieu bien d'ostement, lui requerrant que d'eux te us

voudrois avoir pitié: quand Florent apperçut que sa mie & tous les mariniers eurent celle peur, il les reconforta au mieux qu'il put: mais ce ne leur vallist rien; car le vent les mena voulaissent ou non vers la baigne auprès d'une Ville que l'on nommoit Anfalerna, devant laquelle il convint qu'ils jettassent leurs ancres, en mout grande peur de la vie perdre, si tost ne sçarant être mie sur l'ancre qu'une galere de Payens se mit sur eux, & une grosse nef où étoient bien quatre cents hommes pour venir prendre la nef serquoit Florent étoit, mout commença à pleurer le Patron & dit à Florent. Ha Sire, & vous & nous seront perdus, car nous sommes esclaves des Sarasins. Quand Florent entendit le patron & les mariniers, il leur dit: seigneurs, ne soyez de rien ébahis, sachez à qui Dieu veut aider jamais par homme mortel ne peut avoir mal, le grand nombre de gens que là voyez ne vous peuvent grever ne nuire, si Dieu nous veut aider; montrez vous hommes en défendant vos vies. Quand le Patron & les mariniers l'entendirent ils lui crièrent: Sire, en la garde de Dieu & de vous nous mettons tous, lors reconfortés s'allèrent armer & habiller au mieux qu'ils purent: quand tout furent prêts & ordonnés, chacun se mit à se défendre. Florent leur dit: Seigneurs, en rien ne vous ébahissez, chacun pense de bien faire: lors la nef & la galere des Sarasins se vint mettre & accostèrent près de la nef où Florent étoit. Alors commença le trait à venir si époussément qu'advis étoit que ce fust neige qui par l'air voloit, mout grande bataille y eut à l'assemblée, ceux qui estoient aux châteaux gabiez faisoient grand dommage sur leurs adversaires par les grands barreaux de feu qui jetoient en bas, on eust là vu Florent & les gens qui bien se défendoient, par

deux fois sauta en la nef de ses ennemis où il faisoit si grand carnage de payens & Sarasins que la mer estoit toute verteille du sang des hommes morts, mout terrible fut l'assaut que les Sarasins firent, le bon patron y fut occis & une partie de nos gens, d'autre part ceux qui dessus la terre étoient jettoient canons & bombardes vers la nef où étoit Florent dont la nef fut tant empiquée qu'en plus de cent lieux estoit trouée, tellement que l'eau de la mer y entroit en grande abondance: alors quand la pucelle Clairette vit la mortelle déconfiture que tournée étoit sur nos gens. Et d'autre part voyoit la nef que l'eau emplissoit, & qu'avec Florent n'y avoit plus que six personnes en vie, elle eut grande peur, aima mieux se jeter dans la galere Sarazine, qu'estre noyée dans la mer, quand Florent vit la pucelle sa mie qui dans la galere étoit entrée il pensa esrager, si faillit l'épée au poing en la galere où sa mie estoit. si les commença à occire & desfrancher: mais tant estoient de gens qu'à force de dards le porteroient par terre, puis lui lierent les bras si fort que le sang en alloit décolorer jusques à terre: ainsi fut pris Florent, & tous ses gens mort ou noyez: lors Florent commença à regretter ses gens disant: ha men peris comment envers moi avez ovré; par vous & par votre félonnie, je suis en grand danger, si Dieu ne me fait aide & confort: souvent rega doit sa douce amie que les Sarasins battoient, dont il avoit si grand deuil qu'il pensa esrager. Quand la belle Clairette vit son ami si triste elle tomba à terre toute pâmée. Quand Florent vit sa douce amie auprès de lui il la bésifa & embrassa mout doucement, lors les Sarasins les livrerent entre les mains du chastelein, lequel voyant leur jeunesse les regarda en pitié; mais n'en fit semblant, si les emmena au chasteau avec lui, & les autres

LIVRE SECOND

prisonniers, on les emmena es chasteaux & places de là à l'entour, où ils firent en grande misere; car pitié ne compassion les payens n'avoient d'eux.

Comment Sorbant le Châtelain reconforta Florent & Clairette, & des quatre nefes de Chrétiens qui arriverent au port par fortune, & comment Florent fut reconnu d'eux.

Quand le Chastelain fut venu en son Chasteau & qu'il y eut amesé Florent & Clairette avec lui, il dit. Enfans, moult ai grande pitié de vous, je vous prie que dire me veuillezes qui vous êtes & quelle fortune vous a ici amenez que tous deux êtes si jeunes, si la verité me contez vous n'y perdrez rien, car si je puis je vous mettrai en tel lieu que vous serez à sauveté. Sire dit Florent, je vous dirai la verité de mon fait, & pour quelque chose qu'advenir m'en doive ne vous mentirai d'un mot. Sire, sçachez de verité, que je suis fils du Roy d'Arragon, de quel je me suis party par courroux: lors Florent raconta toute son aventure, comme advenue lui étoit, & pas ne laissa un seul mot à dire de tout ce qu'advenu lui estoit, puis dit au chasteain. Sire la verité vous ai conté, en vous recommandant mon corps & ma douce amie que j'ai ne tendrement, en vous git notre vie ou notre mort: alors Florent se mit à deux genoux devant Sorbare le chasteain lequel le fit lever & dit à Florent: beau fils ne soyez de rien ébahi, car autrefois ay été en telle aventure, ne faites quelque doute que tellement je vous conduirai que hors de tous périls serez; mais ce que je vous dis tenez le bien secret en vous. Adonc Sorbare le Chastelain, incontinent appella quatre de ses Sergens & leur dit: je vous recommande qu'à cestui prisonnier ne à la pucelle ne fassiez quelque ru-

deffe, mais leur bailliez du pain, chair & vin toute à leur volonté, zias si qu'on ne fit dernièrement quand je fus prisonnier à Terragone. Beau fils dit Sorbare à Florent, sçachez qu'en mon temps je fus Roi de Bellarmis, si avint qu'a moi se combattoit Emery de Narbonne, si fut pris par les mains de Regnaud de Beaulade dont on a tant parlé, depuis me fit mener en la cité de Bordeaux, là où je vis un moult noble Prince qui se nommoit Haon si avint épousé une noble Dame qu'on nommoit Esclarmonde laquelle avoit été fille à l'Amiral Gandisc, une petite fille avoient que moult devoient aimer; car c'étoit la plus belle qu'ocques jour de ma vie visse, & si elle n'avoit que six ans d'âge: pour elle comme depuis ai ouy dire, sont venus à Bordeaux plusieurs Rois & grands Princes pour l'avoir en mariage, depuis m'en vint à moult obscur pardevers mon oncle, lequel me bailla cette place en garde, quand il vit que vous avois perdu, & pource que les Chrétiens m'ont bien traité, je veux que ceux-ci le soient. Sire, dirent les Sergens, nous le traiterons très-bien: lors les Sergens prièrent Florent & Clairette & les mirent en une tour chascun en une chambre à part, quand Clairette se vit éloignée arriere de son ami, elle fut triste, & commença ses regrets en telle maniere disant, mon très cher pere & vous Esclarmonde: ma mere, bien dois haïr l'acointance que vous avez eue au Roi Oberon, car par lui tous deux vous ai perdus, bien m'avez oublié en ce monde, quand en icelle prison me laissiez. Ha Oberon, que tu m'as fait de damage quand à mon pere donna ton Royaume, qu'on fut fondue Mostmar la cité où le Duc mon pere & la Duchesse ma mere sont: bien ai perdu la fleur de mes amis, bien sçai qu'en cette tour me faudra finir mes jours de deuil: ha mort déloyal comment

DE HUON DE BORDEAUX.

comment grand mal me, quand dedans Bordeaux tu me vint prendre du temps que j'étais petite, à Dieu me rends & à sa douce mere lesquels je prie que de moi ayez pitié quand la Damselle se fut ainsi doullourée elle dit plest à Dieu que de mon ami je fusse accompagnée, grand mal a fait le Chastelain quand ainsi nous a séparés & éloigné l'un de l'autre, s'il plaisoit à notre Seigneur qu'avec mon ami je fusse, j'en passerois mieus le temps. Has si son pere sçavoit de quel lignée je suis, pas ne me refuseroit son fils en mariage: mais ja de par moi ne le sçaura quelque peine que je doive souffrir, alors Florent oïst son amie que dessus lui à bas étage étoit, laquelle il avoit bien occis quand ses complaintes faisoit & tous les mots bien entendus enquo plus grande joye n'eut homme qui fut en vie, si bien l'avoit aimé par avant encore l'aimoit-il d'avantage. Alors Florent se mit à une fenestre & regarda Sorbare qui se promenoit en la cour, si lui pria qu'il voudût avoir pitié de la Damselle qui en la tour étoit, ami dit Sorbare attendez un pea & je vous traiterai en tel lieu avant que la nuit soit venue que vous & elle serez moult séjouis, car pour l'amour de vous, je laisserai la loi de Mahom & croirai en celle de Dieu. puis quand ce viendra la nuit que chacun sera couché là bas y a une bonne galere dessus laquelle nous monterons: mais pour vos gens qui sont prisonniers par la Ville je ne sçai comment je les pourrai avoir, vrai Dieu dit Florent, je te prie par ta dignité qu'aider & secourir les veuillez aissi comme bien sçais que maître leur est, grande pitié eut Sorbare le Chastelain de l'enfant qui ainsi l'alloit priant pour ses gens qui lui convenoit laisser, il vint aux fenestres de la tour, & advint que vers le port venoit quatre puissans dromons ou navires sur

lesquels y avoit bien deux mille pelerins qui tout droit venoient du Saint Sépulchre; mais un grosil les avoit surpris, parquoi force leur fut de venir arriver là. Le Chastelain Sorbare les regarda moult si vint amont la tour vers Florent & le pria par la main & lui dit vaillat la pouvez apercevoir grand gens qui par force de vent & d'orage ici viennent arriver, bon seroit que vers eux allions pour sçavoir & enquerir qu'ils sont. Sire dit Florent prest je suis de faire votre volonté, mon corps & celui de ma mie mets en votre garde alors le Chastelain fit mettre la belle Clairette hors de la chambre où elle étoit: Florent qui la vit fat moult joyeux si bien lui dit belle ne soyez pas fâchée & n'avez quelque peur, car assez tost retournerons de vers vous, la bas allons sçavoir au port dessus la mer, de quels gens sont ceux qui sont là arrivez. Sire dit la pucelle Dieu vous y venille conduire, Sorbare & Florent descendirent du bas au port dessus la main en eux approches des dromons ou navires, quand là fut arrivé il regarda que & vit là dedans étoient tous Chrétiens: si les salua en leur disant à celui port vous soyez les bien venus, je vous prie que dire me veuillez de quelle part vous venez & qu'ici êtes venus querir, le maistre d'eux répondit, Seigneurs nous sommes du pays François tout droit du Saint Sépulchre, c'est pourquoi si aucune chose devons payer nous sommes tous prests, Seigneurs, dit Sorbare puis qu'êtes ici venus la raison veut que je vous conforte & aide. A sçavoir vous faits que je fais en Dieu créant: ma onques ne fut baptisé en la Loi de Jesus-Christ, je vous dirai en quelle maniere vous pouvez exploiter ocques plus belle aventure ne vous adviat, vous viendrez avec moi en ce palais auquel je vous four-

LIVRE SECOND

vous serez tous armés, vous demeurerez dedans le chasteau sans faire quelque semblant n'y en rien montrer, puis je m'en irai sur le port, où je ferai garnir une galere qui y est laquelle je ferai bien armer & mettre à point, car en cette terre y a moult de prisonniers François qui peu furent en ce port print par force, moult grands gens y furent occis, ceux qui y furent pris font dedans cette Ville, en laquelle quand ce viendra le matin nous entrerons dedans mettant le feu par tout, les payens qui sont dedans seront en besogae pour la recouurer, & nous tous ensemble prendrons les armes & ravirons tous les biens qui sont dedans & aussi tous les prisonniers qui y sont, & si les Sarrazins nous viennent assaillir es nef, nous defendrons au mieux que nous pourrons. Premièrement avant toutes choses allons prendre & saisir les nef du port, quand ils entendirent Sorbarre le Chastelain moult louerent & prisent son avis & son conseil, si conclurent tous d'un accord à faire sa volonté, Seigneurs, dit le Chastelain, afin que vous croyez ma parole & mon conseil & aussi que de moi n'ayez aucune suspicion, de cet effect vous pourrez sçavoir mon être.

Sire, ce dit le Patron, par votre philosophie nous voyons apparemment en vous toute loyauté & nous mettons en votre garde: mais si votre bon plaisir étoit de nous dire qui est ce jeune enfant, que là voyons auprès de vous source qu'à moi est avis qu'autrefois je l'ai veu, Patron dit Sorbarre, puis que sçavoir voulez qui est ce Vassal que je tiens par la main, bien volontiers je vous dirai pour ce qu'à moi est découvert, sçachez qu'il est fils du Roy Garin d'Arragon, lequel par fortune de mer est arrivé au port où à présent êtes là ou par force a été prins, ses gens y ont été occis, lui même prins avec une belle Da-

moiselle qui est en mon chasteau, quand le Patron & ceux qui avec lui étoient entendirent que c'étoit Florent fils du Roi d'Arragon eurent tous grande joye, car tous étoient du Royaume d'Arragon & envoyez pour chercher Florent, dont ils remercièrent Notre Seigneur qui celle aventure leur avoit donnée, d'ainsi avoir trouvé ce qu'ils cherchoient, alors se mirent à genoux devant Florent en lui disant. Ha, sire, devons remercier Dieu de ce qu'ainsi nous vous avons trouvé en nous émerveillant pourquoi vous vous êtes tant celé venant nous, car nous sommes envoyez de par le Roi Garin votre pere, pour vous chercher, & si le Ciel ne nous eut donné cette bonne fortune, jamais n'eussions de vous sçavoir aucune nouvelle ne dire au Roi votre pere chose qui eust été à son plaisir.

Comment le Chastelain Sorbarre & le noble Florent & leur gens allerent devant la Ville, & la prirent & déroberent tout le bien qui y étoit, puis vindrent sur mer en grande liesse & la belle Clairette avec eux, & prendre le chemin pour retourner en Arragon.

Après que le Patron & tous ceux qui avec lui étoient veus virent & reconnourent Florent, de la grande joie qu'ils eurent on ne le sçavoit raconter ne aussi vous dire la grande chere qu'ils firent dont Sorbarre en eut grande joye, si advint pendant le temps que cette reconnoissance se faisoit, un Sarrazin estoit avec eux lequel sçavoit parler le langage François quand il entendit au long ce que par les Chrétiens étoit entrepris & aussi comment Sorbarre s'étoit joint & accompagné avec les Chrétiens moult hastivement s'en partit & vint à la Ville dire aux Bourgeois, & à la commune tout le fait entrepris par Sorbarre le Chastelain avec les Chrétiens, quand les payens & Sarrazins eurent enten-

DE HUON DE BORDEAUX.

du le raport que le Sarrazin leur avoit fait hastivement coururent aux armes & vindrent vers le Chateau pour le passer prendre, mais telle défense & si grande résistance y trouverent que peu y firent leur profit, car les dards que ceux de dedans jetoient firent grand dommage à ceux de dehors, tellement que voulessent ou non il leur fut contrainct de se retirer arriere & abandonner le chasteau au plus loin qu'une arc ne sçavoit jeter, Florent qui dedans étoit leur écria fils de putains mes gens avez occis & détrachez; mais si Dieu me laisse vivre je croi que leur mort sera chere vendue. Quand les Payens & Sarrazins virent qu'ils chasteau ne pouvoient profiter, & que par dedans étoient gens qui si bien se defendoient, grand peur eurent que vers la Ville ne vissent si s'asseraient la retraite & s'en retournerent chacun en son Hôtel, le Chastelain Sorbarre qui bien les connoissoit, s'écria & dit à Florent & à ceux qui étoient avec lui, Seigneurs je voudrais que tôt & incontinent chacun montât sur les destriers, car les payens sont retournez chacun en son Hôtel las de travail & la plupart d'eux n'avez & bleffez, pource je conseille que premièrement nous leur courrions sus, & que vivement les assaillir dedans la Ville.

Alors Florent & les autres dirent au Chastelain, sire tout ainsi que vous l'avez devisé sommes prêts de faire, car oncques plus noble conseil ne fut donné, alors s'apprêtèrent tous ceux qui étoient dans le Chateau & sortirent à grand force, Florent & Sorbarre alloient devant, ne firent d'aller jusques à ce que dedans la Ville fussent entrez, car l'entrée on ne leur pouvoit défendre pour ce que le chasteau étoit assis à un coin de la Ville, quand là furent venus ils jetterent un moult grand cri en eux éparpillant par la Ville si bouterent le feu en

plusieurs lieux pour les payens ébaïr, & les tuoient & les détrachoient par les rues & carrefours, finalement tant firent par force d'armes que la Ville fut mise à subjection, & morts & détrachez les Habitans qui étoient dedans sans ce que un seul s'en fut échappé, excepté les prisonniers qui furent relasés qui moult grande joye avoient quand devant eux virent leur Seigneur lequel ils cuidoient être mort, grand bien y fut à ce jour prins & conquise lequel fut donné & parti à ceux qui l'avoient déservi, dont moult le remercièrent puis après que la Ville eurent prise & mis les biens dans leurs nef, ils s'en départirent tous & mirent le feu par toute la cité puis se partirent & vindrent vers le Chateau où étoit la belle Clairette qui grande joye eut de la venue de Florent son ami.

Sorbarre qui avoit grand désir de se départir pria & assemble tout le bien qui au Chateau étoit; & le mit aux navires & les fit garnir de vivres, & de tout ce que mestier leur étoit pour porter sur mer, puis quand ce vint vers le point du jour ils se départirent à grand joye. Florent tenant sa main par la main lui raconta & dit comme le Roi Garin son pere les avoient fait chercher par terre & par mer, & que ceux qui étoient là venus étoient envoyez de par son pere. Quand la pucelle entendit Florent qui vers son pere la vouloit ramener, elle eut peur, & lui dit mon ami vous sçavez la grande haine que le Roi a sur vous & sur moi, pour Dieu je vous prie que me veuillez autre part conduire, Belle dit Florent de mon pere ne faites doute, car si votre nom eussiez voulu dire, & qui vous étiez ôté nous eussions de grand peine. Ha, Sire dit Clairette le ches n'est pas telle que vous pensez. Belle dit Florent il me fessit de ce qui en est. A tant laisserent leur parler, ancrés furent levés & les voiles dé-

LIVRE SECOND

ployés auquel le vent se mit qui tôt les fit élargir de terre mont grande joye & lieue avoit Sorbarre d'avoir sauvé les Chrétiens lequel pour la grande amour qu'il avoit à Florent délaissa sa loi & son pays, il vint vers Florent & lui dit : Vassal, mon corps & mes biens vous abandonne par tel si que tant que j'aurai la vie au corps ne vous délaissai jusques à la mort. Chastelaia dit Florent du bien que m'avez fait je vous remercie, jamais je n'aurai un seul denier qu'à la moitié ne patiffiez. Ainsi comme vous oyez se dévoient Sorbarre & Florent lesquels je vous laisserai à tant, car à joye & lieue alloient nageant par la mer pour venir en Aragon, car tant est de vous raconter de Roi Garin qui dedans Courtoise étoit assiégé par son beau frere le Roi de Navarre.

Comme le Roi Huon de Bordeaux envoya deux de ses Chevaliers par devers les deux Rois, & comme il apparut un grand nombre de gens entre les deux ost, & de la paix qu'il en fit & des devises qu'il eut à eux.

Bien avez entendu en cette histoire comme après que le Roi de Navarre eut prins prisonniers le Roi Garin son frere & que trêves eurent prise pour eux combattre au jour nommé, & que chacun devoit montrer son pouvoir, si advint que les deux jours de devant que le jour fut venu que les puissances fussent venues, les unes dans Courtoise & les autres avec le Roi de Navarre, qui bien mençoit son beau frere, pour ce qu'ainsi avoit déchassé & banni de lui son fils Florent, & dit que mieux aimoit mourir qu'un mauvais Roi ne le fuisse comparer, ainsi disoit le Roi de Navarre, lequel avoit amené un si grand peuple que les vallées & montagnes en étoient toutes couvertes, si advint qu'en une nuit auparavant le jour nommé fut entendu en l'air une voix moult épouventable laquelle quand elle

commença à parler tremblement de terre commença, dont tous ceux qui étoient là assemblés tant des nobles & communs que le siège tenoient, que peu s'en fallut que tous ne s'en fussent, puis tôt après la voix commença à parler & dit tout hast entre vous Seigneurs qui champ de bataille avec pas ne vous laissez d'émouvoir une partie ne l'autre pour combattre, car tel secours & aide vous sera envoyé que toutes les deux parties en seront joyeuses, & à tant passa la voix, outre qu'onques depuis ne fut ouïe dont ceux de dehors devoient avoir simples si n'y eut celui qui e toute la nuit ne fut en priere & oraisons en réclamant notre Seigneur que aider & secourir les vult moult fut ébahi le Roi Garin quand la voix eut ouïe & dit. O vrai Dieu si un tel peuple qu'ici est assemblé étoit occis par moi mon ame iroit à perdition, las mon fils Florent comme je fat mal conseillé quand ainsi arrière de moi vous déchassai & banni hors de mon Royaume : car peché je fat quand en prison vous mit, moult me déplait ma vie quand ait si vous trahis & chassai las par moi sera gâs & destruit le pays qu'après moi devez tenir, alors se passa au milieu de ses Barons, qui tous cuiderent qu'il fat mort si fut plaint & regretté pour ce qu'en besoin leur étoit failli, moult haut s'éleva le bruit pour le Roi qu'ils pensoient qu'il fut mort : mais tôt après revint le Roi de pasmoison alors les Barons s'assemblerent autour de lui & le reconforterent au mieux qu'ils peurent il étoit matin si allerent à la Messe, puis quand elle fut dite & célébrée apparurent devant lui deux beaux Chevaliers & jeunes, dont l'un étoit Gloriant & l'autre Malebron, ils étoient tous deux Chevaliers fâés, lesquels quand devant le Roi furent arrivés bien humblement le saluerent & dirent en riant, Sire, le Roi Huon de Bordeaux te salue par nous, les

DE HUON DE BORDEAUX.

que est Roi & Seigneur de toute saërie, il vient vers toi pour t'aider & garder ta terre & ton Royaume, & ceux que tu sçaches qu'il est parz de la belle Clairette laquelle t'a comme la trouvée pour qui tu es déchassé & banni Florent ton enfant, il vient devers toi pour faire paix avec le Roi de Navarre ton beau frere & toi, si fera le mariage de ton fils Florent & de Clairette sa fille. Quand le Roi Garin entendit les Chevaliers fâés il eut telle joye au coeur & telle lieue qu'il ne sçavoit que faire il vint vers les Chevaliers si les accola tout en pleurant & leur dit : Seigneurs, sçachez que mon corps, ma vie & tout ce que j'ai je mets & rends en la main du bon Roi Huon de Bordeaux pour en faire à son bon plaisir à ces paroles, les deux Chevaliers s'évanouirent, & n'y eut homme la dedans qui dire sçeut quelle part ils tournerent, dont tous furent émerveillés. Le Roi Garin & ses Barons éleverent les mains vers le Ciel en faisant le signe de la Croix, en eux recommandant à Dieu les deux Chevaliers fâés ne s'arrétant jusques à ce qu'ils fussent à Mommur où ils trouverent le Roi Huon auquel ils raconterent & dirent ce qu'ils avoient dit au Roi Garin de par lui, si lui dirent le jour de la Bataille qui étoit prié entre les deux Rois : puis dirent à Huon de Bordeaux : Ha sire ayez pitié de Florent & de votre fille qui présentement sont en mer où ils sont en grand tourment. Alors Huon leur répondit, & dit, sçachez qu'en brève serai à Courtoise avec grand nombre de peuple tellement que les vallées en seront pleines, afin que si l'un des deux Rois vouloit aller au contraire de ma volonté je le détruirais, & mettrois si bas, que jamais ne se pourroit résoudre & le détruirai & ôterai tout ce qu'il aura vaillant : car en bref terme, veux que ma fille Clairette soit Duchesse de tout le pays de Bordeaux : car

si belle est qu'en monde n'y a sa pareille & pourtant lui montrerai la grande amour qu'en elle ai mise lors le noble Huon de Bordeaux appella Escarmonde & il dit Dame vous verrez aujourd'hui la chose que désirez, si est votre fille Clairette laquelle veux que de toutes gens soit aimée & vue d'oresnavant qu'elle donne aux Dames & Chevaliers, car d'ici en avant veut qu'elle ait son plaisir, car assez à souffert, le jour étoit beau & clair dedans la Ville de Courtoise y avoit bien du peuple assemblé & qui en grande dévotion étoit, les uns faisoient chanter Messes, les autres se confessoient pour aller à la Bataille quand le Roi l'eut commandé ils monterent sur les chevaux chacun le heaume au chef, la lance au poing l'écu au col après monta le Roi Garin sur son destrier si issit hors de la Ville le commandant aux Maréchaux qu'en son de notre Seigneur Jesus Christ & de Saint George, ils donnaient trois Bravilles grand gens avoit le Roi Garin assemblés car plus étoient de cinquante mille hommes sortant hors de la Cité, là eussent peu voir Dames & Damoiselles qui après leurs amis alloient. S'il vindrent tous monter dessus les murs & tous les Colléges qu'en la Cité étoient par les moastiers à Croix confa nous venoient chaatans priant Dieu pour leur Roi & pour leurs amis qui devers eux voyoient aller en péril de mort. A tant vous laisserons à parler des deux Rois qui en la Bataille étoient rangés l'un devers l'autre à tous leurs puissances, si parleront du Roi Huon lequel appella tous ses Barons de saërie, là étoit Clericard & Malebron & la belle Escarmonde & maintes autres Chevaliers, Huon parla & dit : Seigneurs je sçavez vous que par la volonté de Dieu le Roi me donna son Royaume & Seigneuries sur toutes les saëries & moade où je pais faire tous mes comman-

LIVRE SECOND

emens donc puis que Dieu m'en a fait ce
 on ; je ne veux pas souffrir le meurtre qui
 appartient , est d'être entre les deux Rois
 Arragon & de Navarre & pource je me
 souhaite à tous deux cent mille hommes
 rmez & aubergez si bien richement qu'en
 ex n'ait que redire , & tous montez sur les
 meilleurs chevaux qu'on pourra trouver ,
 t avec ce en souhaite autant à pied tous
 abillez & garnis d'arcs & arbalistres , puis
 a souhaite cent mille vestus & ordonnez
 e riches draps d'or & de soye , si souhaite
 a fille laquelle j'ai laissée grand temps en
 eise dont je m'en repens & en ai pitié ,
 ar mon intention est de la marier au beau
 Florent lequel est si beau & si hardi si hum-
 le & si courtois , qu'en tout le monde n'a
 on pareil . lequel je souhaite lui & tous ses
 compagnons & Soib rre avec lui au Port
 e Courtoise par qui ils furent rescourz &
 is hors du danger. Avec ce je souhaite
 mon tref à la prairie qui est entre les deux
 st , lequel je veux qu'il soit tein beau qu'au
 monde n'y aye son pareil & veux que par
 essus soit volé un grand dragon de fin or ,
 si-tôt le Roi Huon n'eut fait son sou-
 nit que là ne fat lui & ses gens ainsi com-
 e il avoit devisé. Quand le Roi de Na-
 arre vit tant de gens & tant de tentes ,
 avillons auprès de lui , qu'il vit le riche
 puissant pavillon de Roi Huon avant le
 and dragon d'or flamboyant par dessus ,
 fut émerveillé , si appella ses Barons &
 chevaliers , leur dit : Seigneurs pour Dieu
 qu'illez regarder ce peuple qu'ici devant
 t logé , il m'est advis que jour de ma vie
 n'en vis autant & ne scay pas que ce
 eut être fais en grande douance , il appel-
 deux de ses Chevaliers & leur dit , Sci-
 eurs , je vous prie que vous alliez voir
 quels gens se font & quelle chose ils vont
 querant & s'ils sont amis ou ennemis , &
 qui est le sire qui les conduit. Alors répon-

dirent les Chevaliers ja celle part n'iron
 nous pas , car pas ne scavons s'ils sont vos
 ennemis. Quand le Roi de Navarre enten-
 dit que nul des deux Chevaliers ne vouloit
 entreprendre d'aller voir l'ost qui là étoient
 il fut mour doloit : ainsi qu'ils devoient
 les deux messagers du Roi Huon arriverent ,
 quand devant le Roi de Navarre furent ve-
 nus , Gloriade parla & dit : le Roi Huon
 nous envoie vers toi si te mande par tout
 que paix soit entre toi & le Roi Garin ; car
 il veut donner une sienne fille à ton neveu
 Florent & cuide que plus belle on ne trou-
 veroit au monde. Quand le Roi entendit
 les messagers du Roi Huon fut joyeux . &
 commanda à ses Barons que tous vinssent
 avec lui par devers le Roi Huon , iacoin-
 tinent son commandement fut fait & ac-
 compagnerent le Roi de Navarre tant que
 devers le riche tref de Huon furent descen-
 dus , bien humblement saluerent le Roi
 Huon de Bordeaux qui son salut leur ren-
 dit , en disant au Roi de Navarre que bien
 fut venu , adonc il se mit à genoux devant
 le Roi Huon en disant : Sire , prêt suis de
 faire tout ce que par vos Chevaliers m'a-
 vez mandé sans aller au contraire quand
 Huon vit que le Roi de Navarre étoit ve-
 nu , il manda querir le Roi Garin qui têt
 vint accompagné de mille Chevaliers , &
 quand il fut veau , il salua le Roi Huon &
 lui dit : Sire , le bien veau soyez en mon
 Royaume , lequel mets en votre main pour
 en faire votre bon plaisir & aussi tout ce
 que par vos Chevaliers m'avez mandé , suis
 prêt de faire sans aller au contraire de
 tout ce que vous voudrez ordonner , si ra-
 conta au Roi Huon tout le fait de la gnet-
 te & de son fils que pour la pucelle il mit
 en prison donc bien s'en repentoit , car onc
 homme vivant ne vit plus belle ne mieux
 dressée , car pour l'amour d'elle Florent
 mon fils s'en est allé lequel jamais n'a tenu

DE HUON DE BORDEAUX.

voir Garin , dit Huon sçachez que de bref
 les verrez tous deux ici : car tous deux les
 marrai ensemble , la Damoiselle est ma
 fille , veux bien que vous sçachiez qu'elle
 est de royalle lignée partie , bien cher lui a
 coûté la destinée , quand Garin entendit que
 la Damoiselle étoit fille du Roi Huon &
 que le mariage vouloit faire d'elle & de
 son fils , & que de bref devoit veair ,
 il en eut grande joye , si se mit à genoux
 devant le Roi Huon & lui cria merci en
 disant. Ah ! sire comment ce pourroit faire
 qu'en mes vieux jours une telle grace m'a-
 vint que r'avoir puisse mon fils , que la
 noble pucelle à qui j'ai tant fait de mal
 d'eust être sa femme. Alors Huon se leva
 sus en disant Garin ia besoin ne vous est
 de faire quelque doute que votre fils
 n'ayez : car ia si tôt ne le scaurai souhaiter
 que vers moi ne le fasse veair , dont ceux
 qui là étoient se donnerent grandes mer-
 veilles. Sire , dit Esclarmonde en pleurant ,
 quand viendra l'heure que mon cher enfant
 puisse voir , bien sçavez que pour autre
 chose ne viens ici avec vous belle ce dit
 le Roi Huon , sçachez que devant vous le
 verrez bien tôt.

*Comment Florent & Clairette arriverent en
 grand arroi devers le Roi Huon , & de la
 grande joie qui se fit à leur venue , lesquels
 ils fiancerent & épouserent , & fut la paix
 confirmée entre les deux Rois d'Arragon &
 de Navarre.*

Quand le Roi Huon vit Esclarmonde sa
 femme pleurer , le cœur lui attendrit ,
 & dit : ha , ma très-chere fille , bien grande
 pitié ai de vous & de Florent qui tant est
 hardi , or vous souhaite vous deux & tous
 vos gens avec vous là-bas au port sur la
 marine aussi richement parée tous ceux qui
 sont avec vous , qu'onques Reine ne
 Princesse se partit de son Hôtel , pour ve-

oir épouser & qu'avec vous ayez Dame
 & Damoiselles habillées bien richement
 & des plus belles qui soient dans mon
 Royaume de faërie , la si tôt n'eut dit ce
 la que les Bateaux ne fussent arrivez au
 port , & que déjà Florent & Clairette n'
 fussent dehors mour richement accompa-
 gnez avec trompettes , tambours , harpes
 vieilles luts , & tant d'autres instrument
 qui tant sonnoient mélodieusement , qu'
 étoit advis à ceux qui en l'ost étoient
 qu'ilz fussent ravis en paradis.

D'autre part y avoit des Dames & Che-
 valiers faez , chantaient bien doucement , i
 sembloit à les voir que ce fussent Ange
 de Paradis , & leur faisoient venir des ha-
 billemeas dont ils étoient vestus garnis de
 pierreries si richement , que la lueur du So-
 leil qui dessus fraploit , étoit advis qu'
 toute la campagne en resplandissoit. Et
 n'est aujourd'hui homme vivant sur terre
 qui la compagnie eut veu & l'état en quel
 ils venoient , leur étoit advis que Dieu &
 toute la cour du Paradis y fussent descen-
 dus ven les riches habillemeas qui étoient
 devant eux , dont chevauchoit le beau Flo-
 rent avec lui trois mille hommes lesquels
 venoient demesant la plus grande joye du
 monde. Après venoit chevauchant la bel-
 le Clairette dessus un mour riche palfroi
 blanc si riche qu'au monde on n'eust pu
 trouver le plus beau , il y avoit à l'entour
 mille clachette d'argent , qui très-doux
 son jettoient que merveille étoit de les
 oïr , & si de la selle & du harnois qui des-
 sus étoient , si je vous voulois raconter
 trop y pourrais mettre à vous le dire , elle
 étoit accompagnée de deux notables Da-
 mes faez , dont l'une étoit Morgue & l'aut-
 re Oriande qui venoient chantant auprès
 d'elle.

Puis après venoit Craissine , avec grande
 foison de faëes , si dire vous voulois , & ra-

LIVRE SECOND

conter la joye qu'elles faisoient trop pour-
rois mettre. Alors le Roi Huon dit à Esclar-
monde sa femme, Dame il est temps que
vous partiez, car je vois venir ma fille &
Florent qu'ici viennent vers nous.

Quand Esclarmonde entendit le Roi Huon,
quelques jour de sa vie ne fut plus joyeuse
pour le désir qu'elle avoit de voir sa fille.
Si alla devant richement accompagnée,
puis s'en partit le Roi Huon & les deux
Rois à bannière déployée & toute leur puis-
sance avec eux, les vaux & les montagnes
étoient couvertes de gens, belle chose étoit
à les voir, grand joye & liesse fut à ce jour
démendé, pour la venue des deux enfans
bien pouvez penser que le Roi Garin avoit
grande joie quand pour la venue de son fils
Florent vit telle noblesse assemblée, dévot-
tement commença à louer notre Seigneur,
ainsi comme vous oyez les Rois & Princes
allerent au-devant des deux enfans, bien
richement accompagnés, si veut tel bruit
& telle noise à l'assemblée des instrumens
qui si merveilleusement sonnoient, que ad-
vis étoit à tous qu'en paradis fussent ravi,
bien grande joye & belle eut la belle Clai-
rette quand devant elle vit la Reine sa mere
laquelle de la grande joye qu'elle eut com-
mença à pleurer. Quand Esclarmonde vit
sa fille moult de fois la baïssa & embrassa &
furent bonne espace de tems en eux bai-
sant & embrassant, qu'onques n'eurent
pouvoir de parler l'un à l'autre tant avoient
le cœur serré de la grande joye qu'ils eu-
rent là survint le Roi Huon de Bordeaux qui
dehors les bras de sa femme pria sa fille
laquelle il embrassa plus de vingt fois, d'an-
tre part vint le Roi Garin humblement
vers son fils, si le baïssa & embrassa en lui
disant mon très-cher fils bien ai raepris
vers vous, & devers cette pucelle quand
ainsi vous ai mis à tort & sans cause de-
dans mes prisons, moult me pliait à vous

de votre oncle le Roi de Navarre qui à ains
si gâté votre terre. Sire, dit Florent je vous
prie que vous lui vouliez pardonner il est
mon oncle, raison est que content je suis
que de vous deux la paix soit faite. Je
vous prie que cette pucelle me donniez en
mariage, mon fils dit le Roi Garin, soyez
assuré que vous l'aurez, car de plus noble
ne trouveriez en dix Royaume. Sire dit Flo-
rent je vous remercie, ainsi comme vous
oyez s'assemblerent les deux compaignes,
le Roi de Navarre vint vers Florent son
neveu si l'embrassa & lui dit: beau neveu
de votre retour suis joyeux. Sire dit Florent
bien me plaît la paix qu'entre vous est fai-
te, ainsi chevauchant s'en vindrent jusques
és testes, où ils descendirent tous, puis
quand là furent venus, Huon de Bordeaux
appella les deux Rois auxquels il demanda
si à son dit & à sa volonté faire ils voudrent
soumettre de discord qui étoit entre eux,
ils répondirent que bon plaisir seroit &
que content étoit de faire ce que vou-
droit. Alors Huon leur répondit que sa
volonté étoit que paix fut entre eux, la-
quelle chose libéralement accorderent au
Roi Huon qui grand gré lui en feroit.

Alors Huon appella Florent & lui dit
qu'il raconterait de ses fortunes. Et comment
par Sorbarre le Chastelain avoit été secou-
ru & aidé. Alors Florent lui raconta tou-
tes les aventures dont les Rois furent bien
joyeux de l'ouïr, aussi tous en sceurent bon
gré à Sorbarre le Chastelain ils l'honorè-
rent moult & lui firent grand feste puis le
firent baptiser, après appella les deux Rois
en présence des Barons puis leur dit, Sei-
gneurs je veux présentement que pardon-
niez l'un à l'autre sans retenir en vous aucu-
ne rancune. Sire, dirent les Rois nous som-
mes prêts de faire laquelle chose ils firent
en s'embrassant l'un l'autre dont Huon eut
grand joye aussi eurent tous les Barons qui
là étoient

DE HUON DE BORDEAUX.

là étoient Garin dit Huon, dès maintenant
veux que votre fils aye ma fille en maria-
ge par tel si que présentement je leur don-
ne la Cité de Bordeaux Blayes & Giron-
ville & tout ce qui en dépend.

Et quand Garin entendit le Roi Huon de
l'offre qui lui faisoit pour son fils Florent
il le remercia de bon cœur, & aussi firent
tous les Barons qui bien louèrent & agréè-
rent le mariage. Le Roi Garin voyant l'hon-
neur & courtoisie que lui faisoit Huon il
s'agenouilla & dit: Sire, mon enfant est le
vôtre, en votre main soit pour en user à
votre bon plaisir, alors les deux enfans
par l'accord de deux peres furent fiancés,
puis ensemble épousés tout en un jour dont
la feste & solennité dura huit jours en-
tiers. Le Roi de Navarre donna à Florent
tout son Royaume pour jouir & posséder
après son décès. Des festes, joutes & tour-
nois que durant huit jours pour plus ho-
norer les parties furent faites pour cette
heure ne vous en ferois aucune mention,
car trop seroit la chose long à raconter,
le Roi Huon donna à sa fille Clairette tre-
nte sommiers chargés de fin or & de gran-
des richesses, dont la joye fut renforcée
de toutes parts, lors les Barons & le peu-
ple se mirent ensemble & vinrent vers
Huon, le priant en larmes & en pleurs
que pitié & compassion voulut avoir d'eux
& si en aucune maniere se peut trouver
qu'ils fussent recompensés des grands
dommages qu'ils avoient reçus à cause
de cette guerre par laquelle ils se voyoient
détruits, lequel dommage leur avoit été
fait des Navarrois.

Quand la noble Reine Esclarmonde en-
tendit la clameur des nobles Barons & du
peuple, elle en eut grand pitié, si vint vers
le Roi Huon son mari en lui mettant les
bras au col lui dit. Sire je vous prie pour
l'amour de nos deux enfans que pitié

veuillez avoir de ce peuple qui si humble-
ment vous requiers aide & confort, car en
vous ont mis toute leur fiance. Dame dit
Huon maintenant leur mesterai l'amour
que je vous perte. Alors le Roi Huon cria
au peuple en leur disant qu'ils se missent
à genoux & dit Seigneurs qu'ici estes as-
semblez afin que ne pensiez que ce que je
vous dirai soit chose mal édifiée: a'as c'est
chose à moi e'troyée par le Roi Oberon,
je veux que celui Royaume d'Arragon en
lieu de perdition qui par la guerre a été
fait, que tout le pays gâté & brûlé soit en
tel état comme il étoit devant la guerre &
que les Châteaux & maisons abbatues
soient en la valeur & meilleure trois fois
que auparavant n'étoient, alors leva la
main contre moult & fit signe de la Croix
sur tout le peuple & sur tout le Royaume
ja si tôt il eut la bénédiction faite, que
ainsi qu'il avoit avisé ne fut advenu par
tout le Royaume ainsi que vous avez oüy
cy dessus; voulut notre Seigneur Jesus-
Christ consentir à la vie du noble Roi de
Bordeaux.

*Comment Huon s'en départit & la Reine
Esclarmonde, & comme il fit de grands
dons aux deux Rois & aux Princes & Barons
qui là étoient, & de la douleur que deme-
nerent la mere & la fille au départ qu'ils
firent.*

ET quand le Roi Huon eut fait sa priere
à Dieu & que sa requête lui fut accor-
dée présent tout le peuple qui là étoit,
grand grace en rendit à notre Seigneur,
puis s'en voulut partir & fit aprester son
trahat moult largement donna à tous ceux
qui là étoient & par special à Sorbare au-
quel il recommanda sa fille. Sire dit Sor-
bare le grand amour que devers vous ay
mise m'en contrainst, qu'à toujours je l'a-
bandonnerai ni ceux qui d'elle descendent
tant qu'au corps aurai la vie, quand la

LIVRE SECOND

Reine Esclarmonde entendit le département de son Seigneur le Roi Huon & vit bien qu'abandonner lui convenoit sa fille qu'elle eût grande douleur au cœur & tout en pleurant vint vers sa fille & lui montra plusieurs beaux enseignemens, en lui disant ma chere fille bien devez louer notre Seigneur, qu'ainsi vous a jettez & ostez hors de vous grande fortune, & que maintenant vous vous trouvez en tout honneur exaucée, ayez toujours votre cœur en Dieu & donnez largement aux pauvres, aimez & honorez votre mari gardez votre corps en bien & loyauté, afin que de vous ne soit nulle mauvaise nouvelle rapportée, cetuy conseil venillez de moi retenir car pas ne sçai si jamais vous pourrai revoir. Quand Clairette entendit sa mere, soudainement commença à pleurer en disant: ô ma très chere dame & mere, la départie de vous & du Roi mon pere me doit grand mal faire quand si peu avons été ensemble, que pleust à Dieu que avecque vous je peusse user ma vie, car votre partement m'est si grevable qu'à grand peine puis porter le mal & l'enamy que je seay. Lors la mere & la fille se baisèrent plusieurs fois, & plus eussent fait si ce n'eût été le Roi Huon qui les départit, si print sa fille la belle Clairette entre ses bras laquelle il baïsa à plusieurs fois, pource qu'il sçavoit bien que jamais ne la verroit la noble Reine Esclarmonde se mit à genoux en priant au Roi Huon son mari que ses enfans voulat conseiller & advertir de ce que faire avoient, Dame ce dit le Roi levez-vous sus, car j'ai pitié d'eux & de vous, venez ma fille par devers moi si me baïsez, & vous mon fils Floreat ma fille vous laissez, gardez la bien tant que notre Seigneur vous la laissera. Alors pria congé des deux Rois: lesquels firent mout ébahis de sa départie. Il leur

pria bien que toujours fussent bons amis ensemble, si pria congé d'eux tous & se vint en son Palais de Mommur, si tôt ne l'eût dit qu'il y fut, dont les deux Rois & ceux qui avec eux étoient furent tous ébahis qu'ils ne sçavoient que dire & leur fut avis que tout ce qu'ils avoient vu étoit songe, excepté les beaux dons & grande richesses que le Roi Huon leur avoit données, le Roi de Navarre après ces choses faites se partit en prenant congé du Roi Garin & de Floreat son neveu, lequel convoya 4 lieues, puis retourna vers Clairette sa femme où ils firent bien long temps en paix, puis après le Roi Garin qui vieux étoit prit une maladie grande qui le fit aller de vie à trépas, dont Floreat & Clairette pleurerent maintes larmes les Pairs & Barons du Royaume couronnèrent Floreat Roi dont la solemnité fut grande. Floreat & Clairette demenerent grande joye ensemble tant qu'elle devint enceinte d'enfant, dont Floreat & les nobles du Royaume furent réjouis, & tant que le jour s'approcha, que la noble Reine accoucha d'une fille dont Floreat & elle eurent grand joye: mais elle retourna en bref en amertume tristesse, comme ci après entendrez.

Comme la Reine Clairette accoucha d'une fille dont elle mourut, & comme quand elle vint en l'âge de quinze ans le Roi son pere la voulut avoir en mariage, dont tous furent mout troublez.

Quand Floreat fut advertit que sa femme étoit délivrée d'une fille, il loua Dieu si fut portée baptiser en la noble Eglise & eût nom Ide: ce mout joye courut mout à la Reine sa mere, car pour la grande douleur qu'elle sentit il convint que de ce monde elle se partement & mourut. Au Roi Floreat fut rapporté sa fille, lequel quand il la vit il eût mout grand joye, si demanda

DE HUON DE BORDEAUX.

comme sa femme se portoit & eux sçavoient que cette chose ne se pouvoit esler sans faire lai dirent que la Reine étoit allée de vie à trépas, lequel quand il entendit la verité il chût tout pâmé, en telle maniere qu'il pensoient qu'il fut mort, puis quand il revint à lui il s'écria haut & dit.

Ah ma très chere amie à mal heure fûtes vous oncques née, car pour vous j'avois toutes peines oubliées & m'étois mis en recherche. Ah mort déloyale bien as été hardie, de m'avoir ôté ce que plus j'aimois la plus belle qu'en monde on n'eust sçû voir, Alors ainsi comme Floreat se tourmentoit les Barons virent vers lui, si le reconforterent au mieux qu'ils purent: mout plainquirent & regretterent la noble Reine les cris & les pleurs se leverent par la cité. Quand la chose fut sçüe mout fort pleuroient Dames, Damoiselles, Bourgeois, Bourgeoises, toute la nuit fut la Reine veillée, puis grand vint le lendemain à grand cris fut portée en la maîtresse Eglise où son service fut fait fort haut & notable, puis fut mise dans une riche sépulture, le grand deuil quand pour elle demena le Roi Floreat sur le noppareil du monde, fut visité des Princes & Barons du pays: mais il n'étoit joye ne soulas qu'il peut prendre, fort sealement à aller voir sa fille, laquelle quand il la voyoit son deuil lui faisoit renouveler, tant fut bien nourrie qu'elle vint en l'âge de 15. ans sage & bien aprise étoit, tant cherement l'aimoit son pere que de la voir ne se pouvoit rassasier, souvent la baïsoit & accolloit en la tenant entre ses bras, oncques ne se voulut remariier pour l'amour d'elle. Tant crût & amanda la noble Damoiselle Ide qu'elle avoit l'âge de 18 ans, si de sa grande beauté je vous voulois dire trop pourrais mettre: mais bien en ose tant dire que de beauté elle outre passoit toutes

les femmes du monde. Le Roi voyant sa fille croître & amander en toutes bonnes vertus, dit à ses Barons qui la étoient présents que bon seroit que sa main lui fut trouvée & que marier se venoit si femme pouvoit trouver qui fut telle comme étoit la sienna volontiers y entendroit.

Quand les Barons entendirent le Roi ils firent joyeux de ce que le Roi Floreat se vouloit marier, pas ne sçavoient à quelle cause il disoit cela; mais si tôt le sçûrent dont mal & méchef en advint, mais homme en fut occis & décapé & maint Eglise brûlée comme ci après pouvez voir. Alors le Roi manda aussi Barons de son Royaume que tous vissent en Cour à un jour qu'il les mit. Quand tous furent venus ils monterent au palais auquel trouverent le Roi qui humblement les reçût, il leur donna à tous à dîner, puis les tables furent ôtées, si mua le Roi ses Barons en un varger auquel il voulut tenir conseil. Quand la furent venus, le Roi qui en son siège étoit dit à ses Barons; Seigneurs assez sçavez que je n'ai qu'une seule fille, laquelle m'a été plusieurs fois requise de plusieurs Rois & Princes, mais encore n'ayant la volonté de la marier, aussi ne me fais je pas voulu marier pour l'amour de la mere que j'aimois & ne veux prendre femme si elle n'est semblable à celle que j'avois. Et pour ce vous ai mandez tous ensemble pour vous faire sçavoir ma volonté, quand les Barons entendirent le Roi tous firent joyeux & leur dirent. Sire sçachez pour verité qu'aujourd'hui n'est femme vivante en la Chrétienté, que si avoir ja voulez que incontinent ne l'ayez tant soit de haut parentage. Et pource regardez en vous-même quelle part nous iront pour femme querre & avoir pour vous. Seigneurs dit le Roi pour cela ne vous faudra avoir grand peine, car la femme que je veux avoir n'est

pas loingtaine, Sire dirent les Barons veillez nous nommer qui elle est. Seigneurs dit le Roi, ma fille laquelle je prendrai à femme pour l'amitié que je portoie à sa mere, quand les Barons entendirent le Roi ils se regarderent l'un l'autre en eux feignant de la parole qu'ils avoient ouy dire au Roi. Alors Sorbarre qui étoit privé de lui, ah ! Sire à Dieu ne plaise que cette chose advienne, pas ne serez digne d'être Roi, vous qui devrez être exemple aux autres, quand le Roi entendit Sorbarre si le regarda bien & lui dit, Sorbarre sçachez que si tant ne me sentoie obligé à vous, je vous ferois la tête trancher, alors tous les Barons dirent au Roi, Sire tu ne feras ta volonté Sorbarre ta dit ce que prud'homme doit dire, car si autrement veulez faire pas n'êtes digne de porter couronne, & tant se teurent pour la crainte qu'ils avoyent de lui, quand le Roi Florent eut entendu la réponse de ses Chevaliers, hastivement manda quérir la fille laquelle vint avec un visage riant ne sçachant la volonté de son pere, laquelle quand devant lui fut venue, elle se mit à genoux le Roi la leva & la print entre ses bras, puis la baisa plus de 20 fois. Pas ne sçavoit à quelle intention il faisoit, les Barons qui la étoient disoient, ha très déloyal Roi tes pensées sont autres que celles de ta fille, car si elle étoit ici seule bien tôt l'aurois deshonorée, le Roi voyant sa fille Ide si belle, dit en lui même que s'il ne l'avoit à femme de rage lui conviendrait mourir, si lui dit ma très-chere fille vous êtes orpheline de mere dont j'ai grande pitié que l'avez perdue, car tant bien lui ressemblez qu'il m'est avis quand je vous vois en la face, que je vois celle dont vous êtes fille parquoy je vous en aime beaucoup mieux & pource ma volonté est de vous prendre pour femme, & jamais autre que vous n'aurai à épouse.

*Du grand deuil que la pucelle demora
quand elle ouï son pere qui la vouloit avoir
en mariage, & comme par le moyen d'une
noble Dame & Sorbarre elle s'en parut à
l'heure de minuit, & s'en alla à l'adventure
de notre Seigneur.*

Après que la pucelle eut entendu son pere la couleur vermeille qu'elle avoit en la face fut tôt passée. Elle bailla sa tête & dit: ha ! mon très cher pere regardez ce que vous dites, car si entendez-êtes de ceux qui ici sont, vous en seriez blâmé, lors la pucelle se cuida lever mais il la prit par la main & lui dit, ma fille ne faite refus de faire ma volonté, car l'amour que j'ai mise en vous est grande. Alors tous les Barons dirent au Roi, qu'il eut pitié de lui & que jamais de cette chose ne parlât, car jamais on ne tiendrait compte de lui, quand le Roi ouït ses Barons qui lui remontoient pour le détourner, il leur répondit qu'en dépit d'eux il le prendrait à femme & que si jamais étoit si hardis de lui en parler il les ferait tout mourir, & leur dit bien des injures. Quand la pucelle entendit parler son pere aux Chevaliers, elle vit bien la meschante volonté de son Pere, elle commença à pleurer en disant. O vray Dieu à cette fois serai deshonorée, si ainsi est qu'il me prenne à femme, car échapper ne pouvons que tous deux en soyons dames, lors pensa en elle même que si elle pouvoit échapper elle iroit si loin que jamais d'elle on ne parleroit. Le Roi la renvoya en sa chambre avec ses pucelles, qui bien tristes & déconfortées furent, quand ce entendirent, car le Roi leur manda que bien le gardasse & qu'un bain lui fut préparé, pource que le lendemain la vouloit rendre femme. Quand la pucelle fut en sa chambre, elle appella une ancienne Dame qui

étoit sa maicresse & fit vuidar toutes les autres faisant semblant que dormir vouloit, quand elle vit que toutes furent dehors, elle se jeta à genoux les mains jointes devant la Dame, toutes en larmes, & lui dit: ha ma très-chere Dame je viens à vous comme une pauvre orpheline sans pere ne mere, laquelle est morte comme bien sçavez mais celui pere en veul être mari, qui est chose que la terre ne devroit supporter, & pource ma très-chere Dame cette déconfortée & pauvre orpheline veuillez conseiller jusqu'à ce que je sois hors de la vue de celui qui me veut avoir, car j'aime mieux m'en aller au loing pays où je vivrai en pauvreté que de finir mes jours avec celui qui vers moi telle horreur pourchasse pour à la fin être damnée & perdue. Quand la Dame qui sage étoit ouït la piteuse complaiante que celle qu'elle avoit nourrie lui faisoit, lui dit ma très-chere fille pour l'amour que j'ai en vous j'aiderai à vous mettre hors de ce doute comme jadis fit mon frere Pierre d'Arragon à votre mere laquelle est hors des mains des Sarrasins où elle étoit en aventure de sa vie: ne ja par votre pere le Roi ne lairai de vous aider. Quand la pucelle entendit la bonne volonté qu'en la Dame étoit & en priant la baisa en lui disant. O ma très chere mere, le bien que me faites Dieu vous le puisse garder, car pas n'est en moi de le rendre, alors la Dame sorti de la chambre laissa la fille bien pensante. Si s'en vint en la chambre de Sorbarre laquelle étoit au palais pource qu'il étoit privé du Roi Florent. Quand sans fut venue, Sorbarre lui demanda quelle aventure l'avoit la amenée, la noble Dame se retira à part & lui dit la requête que lui avoit fait la Damaïsselle. Dont Sorbarre commença fort à plorer & fit vuidar tous ceux qui étoient en la chambre pour mieux

parler à son aise à ladite Dame, & conclurent pour la salutation de la noble pucelle, que la Dame lui porteroit tous les habillemens qu'à un homme doivent appartenir, & que droit à l'heure de minuit elle s'en habille, & puis lui dites que hors du Palais sorte si s'en vienne vers les étables devant lesquelles elle trouvera le meilleur destrier de son pere & qu'elle m'y trouvera sans y faillir. Quand la Dame entendit Sorbarre elle en fut bien joyeuse, si priés tels habillemens qu'à un homme appartenoit, si s'en vint en la chambre de la pucelle Ide à laquelle raconta tout ce que Sorbarre avoit dit. Quand Ide entendit la Dame elle en eût grande joye, lors la Dame lui dit le Roi Florent votre Pere vous a fait ordonner un bain auquel il vous fera baigner avec les autres pucelles, afin qu'on ne s'aperçoive de ceci, & puis après vous ordonnera que votre lit soit prêt puis quand en votre chambre serez venue, vous nous commanderez que nous nous allions baigner & je les entretiend ai si long temps qu'il n'i aura celle qui n'ait volonté de dormir & je lairai ici tous vos habillemens, lesquels vous vêtirez & tiendrez cette épée à votre côté & mettez vos éperons en vos pieds, puis vous irez vers les étables où vous trouverez un destrier prest. Quand la pucelle entendit la Dame elle fit tout ce qu'elle avoit commandé. Si s'allait baigner avec les autres puis commanda à ses Damaïsselles qu'il la vissent coucher ce qu'elles firent puis quand elle fut bien couchée elle se releva, puis s'habilla de tous ses habits d'homme & ceignit une épée à son côté & print ses éperons en ses mains vint vers une fenestre qui étoit basse si faillit au jardin, & le plus coyement qu'elle pût s'en vint vers les étables où elle trouva Sorbarre qui lui tenoit un destrier prest auquel avoit attaché une besalle pleine de

gala & de chair & deux bouteilles pleines de vin à l'arçon de sa selle. Quand la noble pucelle fut vense elle print le destrier sans mot dire, si monta dessus tout viftement & Sorbarre tout en pleurant dit : mon enfant Dieu te veuille conduire & mener à sauveur ; Va & tiens le chemin à main senestre. Sire dit la pucelle le bien que me faites vous soit rendu de netre Seigneur qu'en sa garde je vous recommande. Aissi comme vous oyez s'en partit Ide, pour échaper & fuir & s'oster hors de la mauvaise volonté de son pere & se mit en une forest sans tenir voix ne sentier & chevaucha aissi trois journées par le bois jasku'à ce qu'elle scût que de son pays étoit éloigné. A tant vous lairai à parler de la belle Ide & parleront du Roi d'Arragon son pere.

Cy divise du Roi Florent qui fut moult dolent quand il fut avertit que sa fille s'en étoit allée, laquelle étoit vestue en guise d'un homme & comme elle vint en Allemagne, & comme elle trouva des Larrons en une Forest & s'en vint vers l'Empereur en guise d'Escuyer.

Vous avez ouï dire & raconter en cette Histoire, comme le Roi d'Arragon vouloit avoir sa fille en mariage outre le gré des Barons & du peuple, le lendemain au matin on lui vint dire que le Roi de Navarre le veoit voir, si alla au devant de lui à lui fit grand chere, & puis s'en virent tous descendre au palais : mais si tôt le Roi ne fut descendu que sa fille les nouvelles ne lui fussent contées, & que faye s'en étoit dont le Roi fat si dolent que là n'y eût homme si hardi qu'un seul mot lui oïst dire, il descendit & vint en la chambre de sa fille en laquelle il trouva les Dames qui l'avoient en garde, si leur eût courut sus si ce n'eût été le Roi de Navarre qui le destourna de ce faire. & le

blâma fort quand il fut averti comme la chose étoit & la volonté que son neveu avoit de faire, puis vint le valet d'étable qui au Roi dit que son bon destrier lui avoit été prins, alors comme désespéré commanda que de tous côtés on allât après & que celui qui ramener la pourroit ou aucunes nouvelles en scauroit dire il auroit mille florins d'or, assez y en eût qui pour le gala se mirent après pour la querre faire : mais onc nul d'eux n'en scait rapporter aucunes nouvelles, si retournerent vers le Roi lequel fut dolent quand il vit que nouvelles n'en pouvoit avoir dont plusieurs cris commencerent par la cité. Tant chevaucha la belle Ide qu'elle passa par le pays d'Arragon & de Lombardie, de ses aventures je ne vous en fais aucune mention pource qu'elle ne trouva en son chemin chose digne de récit. si fit tant par ses journées qu'elle vint en Allemagne, où elle fut contrainte de vendre son destrier pour avoir argent pour vivre & se mettre à pied, & erra par ses journées qu'elle arriva à Basle, & y séjourna une saison en despensant son argent, & tant y fat qu'elle ouï dire que l'Empereur de Rome qui pour lors étoit, mandoit gens de toutes parts pour le secourir contre le Roi de Castille lequel grand gntre avoit contre lui. Quand la belle vit que plusieurs nobles hommes se mettoient en peine pour aller devers Rome secourir & aider l'Empereur, elle fut joyeuse & dit à son hostte que si son destrier & ses armes avoient qu'avec les autres iroit à la guerre & pour la que volontiers auroit accoïtance à l'Empereur de Rome qui pour lors se nommoit Othon, auquel si bonnement peut le conseiliera de son affaire & fit tant que des Allemands elle s'accointa qui furent joyeux de le voir pource qu'à leur semblant le voyoient si jeune & tant qu'un Allemand

l'appella & dit ainsi viens vers moi & me dis qui tu es. Sire dit la pucelle je suis à celui à qui mon service plaira : car autre chose je ne requiers que servir un haut homme, n'aguerre qu'en Arragon estois où j'y servi un Seigneur qui est mort & scai bien garder des chevaux, & au besoia mener un homme, & s'il advenoit que me trouvasse en bataille avec mon maître avis m'est que pire que moi y pourra mener, l'Allemand l'oyant parler répondit, beau fil ce que tu dis me procede de bon courage. & pource ne t'en peut venir que tout bien. je te prie de me dire comment tu es venu. Sire répondit il j'ai son Ide ; or bien je te veniens pour mon Escuyer, si passeras mon cheval, sire je suis prêt de vous servir auant que de raison, l'Allemand mena Ide en son hôtel, si fut avec son maître 3. jours depuis que l'ost fut parti pour aller à Rome & ne peut partir avec son maître pource que son fait n'étoit pas prêt, puis quand il fut prêt tant chevauchèrent par leurs journées qu'ils aprochèrent Rome & tant qu'un jour ils entrèrent en une forest grande & ténébreuse en laquelle étoient embûches bien sept cens Espagnols qui étoient en une vallée obscure, quand ils virent les Allemands venir ils leur crierent à mort & courraient sus ; alors Ide qui de vant chevauchoit baissa le fort épieu & assena un Espagnol par la poitrine si grand coup qu'il lui passa outre le corps dont au rent l'Espagnol cheut mort par terre, dont les Allemands furent joyeux, alors les Espagnols se retirèrent parmi eux, si bien qu'un seul n'échapa vif, lors Ide qui bien se porta que des Espagnols en occis quatre, quand elle vit que son maître & les autres étoient occis l'épée au poing, commença à fuir & se mit hors du chemin & prit un sentier lequel le mena dans le défilé près d'un rocher qui étoit là si y de-

meura cette nuit jusques au matin, elle avoit telle faim & si grande soif qu'à grand peine pouvoit aller avant & chevaucha toute la journée sans boire ne manger jusqu'à deux heures de soleil couchant, puis regarda à dextre & vit dans un jardin 30. larrons qui beuvoient & mangeoient à leur aise quand la Damoiselle les eût choisis pour la grande rage de faim qu'elle souffroit, & que devant elle voyoit gens qui beuvoient & mangeoient famine la contraignit, tellement que toute peur laissa derrière & alla ceste part, & quand les larrons l'aperçurent, dirent voici arriver le jeune Escuyer qui est monté sur le plus beau cheval qu'il aye, lequel il conviendra qu'il nous laisse, quand Ide aprécha d'eux deux, elle commença humblement à saluer la compagnie leur disant ; Seigneurs, si votre bon plaisir étoit de me donner à manger content serois de payer mon écot, ainsi dit l'un des larrons y a t'il homme avec vous qui vous guide par cette forest. Seigneur dit Ide, Dieu me conduit & nul autre, alors un des larrons print le cheval par la bride & dit à ses compagnons frappez dessus lui, quand à moi son cheval ne m'échappera pas, quand Ide se vit ainsi prise de toutes parts elle eût grand peur, si n'osa faire semblant de se defendre, puis elle dit Seigneurs, pourquoi vous hastez-vous de m'occir, assez peu y pouvez gagner, tenez mon épée je me rends, & vous prie pour l'honneur de Dieu qu'à boire & à manger me donniez, car j'ai faim. Lors le maître lui dit, mon écuyer ne fais doute d'être feru, car pis que moi n'auras, mais te donnerons de tout ce qu'auras, va toi seoir & mange à ton plaisir ; sire dit Ide grand merci alors mangea avec eux, puis quand les larrons eurent bu mangé il ôtèrent la nappe & commencerent à dire à leur maître que mal avoit fait de

n'avoit laissé occire l'Escuyer, & il répondit que mal ne lui seroit fait pour la courtoisie qui en lui étoit car trop grand dommage seroit, & vaut mieuz qu'avec nous apronne à dérober & meurtrir gens, & si cette chose ne veut faire il faut qu'il soit occis & mis à mort, quand Ide entendit les larrons il pria Dieu en son cœur qu'aider voulut, alors le maître tout doux lui demanda son nom, il répondit en grande peur, Seigneur mon nom est Ide, nous partismes 40. Gentilshommes pour venir au service de l'Empereur, lequel à présent meurt guerre contre le Roi d'Espagne, si travaimes en chemin sept vingt Espagnols qui étoient embûchez dans une forêt, incontinent courûmes sus & occirent tous mes compagnons & n'est échappé que moi, & pource Seigneur rendez-moi mon destrier & me montrez le chemin de Rome & vous me ferez plaisir. Va ce dit le maître, sçache que ce ne ferons nous pas, ains demeureras avec nous, si t'apprendrons à dérober ou sinon je te trancherai la tête de cette épée que je tiens, Seigneur dit Ide vous me requerez de chose que je n'ai pas accoustumé de faire, & pource je vous prie que mon destrier me soit rendu & puis que l'un de vous me défendra je vous abandonne ma tête, trop cher aurois acheté votre dîner, si je vous laissois ainsi mon cheval.

Lors un des Larrons dit à Ide, pource que je te vois si hardi je veux joûter à toi par tel si que si tu m'abas par terre tu seras de notre compagnie, & si je t'abas je t'osteraï ton cheval & ton épée & puis après te dépouillerai tes habits.

Ide répondit que content étoit de ce faire moyennant qu'il seroit détourné tous les gens & amenez ici mon cheval auprès de moi & mettez mon épée à l'arçon de la

selle, on dit en commun proverbe qu'un homme est tenu fol qui en larron se fie.

Quand tous l'entendirent ils se prirent à rire, puis se retirèrent en arrière & tirant amener le destrier en la manière qu'il avoit été dit, lors Ide pria vif le larron par les flancs faisant signe de le porter en terre, mais Ide l'estreignait si fort qu'à grand peine ne pût il avoir son halsine, puis laissa la prise & la rua par terre si rudement que de la grande asgoisse qu'il sentit il se passa si ne lui demeura dent en la bouche qui ne fut rompuë.

Lors Ide voyant le larron en tel danger hastivement monta dessus son destrier & tira son épée hors du fourreau, puis leur dit, fils de putains votre trahison n'est pas vous vaut car il vous convient mourir, tellement les mena qu'en peu d'heures en occit 4. puis quand elle vit que tems étoit de partir elle ferrit son destrier des espées si fort qu'en peu d'heures il les eût éloignes, tant exploita par ses journées qu'il arriva à Rome & s'en vint loger près le palais où elle trouva l'empereur & les Romains qui devoient du fait de leur guerre, quand Ide fut là venue elle se mit à genoux devant l'Empereur & dit, sire je suis un Ecuyer qui vient d'Allemagne, ou j'ai servi un espace de tems; mais peu y ai gagné, dont j'en suis sa hé, c'est pource que je suis ici venu vous présenter mon service, vous promettant vous servir le plus loyaument que je pourrai.

Comme la pucelle Ide fut retenue en l'Hôtel de l'Empereur, & comme Olive sa fille en fut amoureuse pensant qu'elle fut homme, & comment le Roi d'Espagne vint devant la Cité de Rome & comme la pucelle Ide le prit en la bataille & déconfit.

Lors que l'Empereur entendit parler Ide & raconter sa raison fort le regarda & le voyant si droit & grand, & tant bien fait

fat qu'advis lui étoit qu'une jour de sa vie plus beau jouvenceau n'avoit veu, ainsi qu'Idé parloit à l'Empereur, la belle Olive survint, laquelle arriert tous les Barons se leverent devant elle, puis elle s'assit auprès de son pere, & regarda fort le jeune Ecuyer lequel elle loua fort en son courage pour sa grande beauté, cette Damoiselle étoit douce, de telle beauté, qu'elle en étoit de tous aimée; l'Empereur demanda à Ide comme il avoit nom & d'où il étoit. Sire j'ai nom Ide & suis natif de Tarascone, & suis Parens du Duc Naimés de Bavière & à Amaury de Narbonne; mais par les parcas de Gascon ay été chassé de mon pays & ai en depuis maintes peines & pauvreté à souffrir. Alors l'Empereur répondit, ami, ta es de bonne parcaté, si te retiens à mon service pour la grande bonté que je croi en toi être. Sire, dit-il, Dieu me donne la grace que tel service puisse faire qu'il vous soit agréable. Ma fille, dit l'Empereur, pour l'amour de vous j'ai retenu cet Ecuyer pour vous servir. Sire, dit Olive, bien humblement vous remercie; car il me semble à sa geste que de bon lieu soit parti, de loagtems n'eut serviteur de qui je fasse plus contente. Lors l'Empereur appella Ide & lui dit: mon ami, servez-moi bien & voyez ici ma fille que j'aime bien chèrement, laquelle je veux que me bien servez, & si bien la servez enques plus belle adventure ne vous adviat: sire dit Ide, j'en ferai tant moyennant la grace de Dieu que vous & elle en serez content, & quand ce viendra à la guerre j'en ferai autant comme un autre, & si sçait bien servir & trancher devant Roi ou Reine comme à eux appartient: ami si ainsi sçavez comme vous me dites, vous êtes lie venu & n'aurez besoins de partir jamais de mon service: comme Ide entendit l'Empereur humblement le remercia, & ainsi comme

encadez fut Ide restanne en l'Hôtel de l'Empereur, où elle fit tant par ses bons services que de tous ceux de la Cour elle fut aimée; mais sur tout la Damoiselle Olive la regardoit voloniers & la mit tellement en son cœur qu'elle l'aimoit parfaitement, & Ide qui tôt s'en aperçut fit dévotement sa prière à Notre Seigneur Jesus-Christ, que tellement elle puisse faire que d'homme ne de femme ne soit accusée, souvent donnoit aux pauvres & fort volentiers alloit à l'Eglise, & seavent prioit Dieu pour le Roi Florent son Pere, par qui elle étoit ainsi en danger servait l'Empereur & sa fille. Un jour advint qu'elle étoit au Palais avec l'Empereur & lui dit: Sire Empereur, sçachez de verité que le Roi d'Espagne est entré en votre Terre avec une puissante armée où il met tout à feu & à sang & maintes Romains ont déjà occis: si a juré la foi qu'avant qu'un mois soit passé il sera dedans Rome à tout sa puissance, & dit que de votre fille fera sa volosté, & que vous-même sera mourir de mort vilaine, pource que votre fille lui avez refusée, sire trop mieux vaudroit que votre fille eut époulee que tant de gens soient occis & détranchés, tant de cités destuites, & tant de chastesaux abbatus. Quand l'Empereur entendit le messager fat un espace de tems bien pensif, puis regarda Ide & lui dit: ami, veuilhamoi conseil, car je ne pealois pas que ces gens me deussent venir attaquer: sire, dit Ide, ne vous troublez en rien, mais vous reconfortez; car vous & vos Barons se réjouiront, délivrez-moi de vos hommes & je les irai voir avant qu'ils viennent plus avant, & je leur ferai comparer le dégast & la destruction qu'il ont faite sur votre terre, si Dieu me sauve mon corps & mon épée. L'Empereur entendant le haut courage qui estoit en un si jeune Ecuyer, il le pria fort

LIVRE SECOND

en son cœur & lui dit, votre raison me plaît; & pour ce je vous ferai cet honneur que de vous faire Chevalier, & vous ceindre l'épée afin que votre hardiesse s'augmente: sire de l'honneur que faire me voulez je suis joyeux & vous en remercie; alors sans plus arrêter il vint à Ide & lui ceingait l'épée que la pareille on n'eût sçeu trouver au monde, il haussa la main & lui donna l'accolade en lui disant, Ide, ayez souvenir de l'accolade que qu'aujourd'hui je vous donne par tel si que je pris à notre Seigneur qu'il vous donne advantage, garde que tes pensées ne soient légères & sois hardi en bataille, aime l'Eglise, & si ainsi fais comme je te dis, tu ne peux faillir qu'à grand honneur ne vienne. Sire, dit Ide, au plaisir de Dieu je serai tout aujourd'hui, qu'il n'y aura Espagnol qui ne veuille avoir repassé la mer: alors sans plus tarder les Romains s'armèrent & par la Cité de Rome commencent à sonner trompettes & tambours, par quoi en peu d'heure toute la cavalerie & toute la commune fut prête & armée & vinrent tous devant le Palais où ils se présentèrent devers l'Empereur, lequel leur dit & commanda que pour ce jour ils fissent le commandement de Ide auquel je baille la conduite de mon armée & veux que vous sachiez pour lui comme pour moi, vous sçavez que je suis, si il ne puis plus porter les armes, c'est pour quoi je vous commande de garder son corps comme le mien. Alors tous les Barons & tout le peuple s'écrièrent qu'ils le feroient puis que son plaisir étoit: alors l'Empereur le fit armer fort richement, puis lui fit amener son bon cheval sur lequel elle monta fort légèrement, elle étoit armée d'un riche heaume & d'un bon écu, elle prit un grand & roide espien en son poing, lequel elle manda de si bonne grace que tous les assistants en furent ébahis, si prit

congé de l'Empereur & de sa fille, & tant chevaucha avec son armée qu'elle fut hors de la Cité, où elle ordonna trois batailles dont les deux premières elle bailla conduite à deux bien nobles Barons qui bien les sçavoient faire, la troisième elle conduisit, puis faisant déployer les enseignes Romaines se mit à cheminer contre ses ennemis, bien pensoient les Espagnols avoir tout gagné à cause qu'ils n'avoient encore trouvé personne qui leur eût fait résistance, mais on dit communément par beaucoup de monde de ce que fol pense, comme il fit des Espagnols, car il leur étoit avis qu'ils avoient déjà pris Rome, mais si Dieu sauve & garde la pucelle Ide, elle leur ôtera avant que veïre soit venu l'espérance de la victoire, elle chevaucha parmi les batailles pour encourager les gens les admonestant de bien faire & approchant de leurs ennemis firent un grand cri & venaient à s'approcher les traits & les darts commencèrent à voler si fort qu'il sembloit que ce fût neige. Ide tenant son heaume embranché baissa le roide espien & vint contre un chevalier qui étoit neveu du Roi d'Espagne, lequel elle frappa de telle sorte que son écu ne le peut garantir que l'épien ne lui mit parmi le corps, & convint que le chevalier tombât par terre & mourût misérablement entre les chevaux, & lui dit: de Dieu sois-tu maudit, de mal heure vint tu en ce pays pour avoir cette offrande, je vous donne à tous l'Empire Romain, mais vous l'achèterez cher, puis elle dit tout bas: Hélas vrai Dieu, je te prie humblement que ce jour d'hui tu veuille aider & garder cette pauvre fugitive, puis à ce mot frappa son cheval des éperons & baissa son espien, qui étoit encier, dont elle atteignit un Espagnol de telle roideur que tout outre le corps lui passa, puis dit, tu as fait une grande fe-

DE HUON DE BORDEAUX.

lie de veïre chercher la mort en ce pays. Après avoir fait ces promesses tous ceux qu'elle reconnoit elle les renversoït par terre & tant que son espien dans ne cessa de taire, puis elle mit la main à sa bonne épée, & choisit devant elle un noble Espagnol, qui étoit oncle de Roi, auquel elle bailla un si grand coup qu'elle le fendit jusques aux dents & cheut mort à bas de son cheval, puis se fer à un plus épais de la bataille, & tâchoit toujours d'occire les plus grands, pour ce que lui étoit avis que les moins en auroient peur, & pour ce ne visoit à autre chose. Et d'autre part les Romains se combattoient vigoureusement, tellement que par la haute promesse d'Ide & la chevalerie Romaine les Espagnols se mirent en fuite, ne jamais vers les Romains ne fussent revenus si ce n'eût été d'aventure le Duc d'Arragon qui avec lui amenoit bien trois mille hommes avec lesquels il ramena ceux qui fuyoient, adonc recommença la bataille furieuse dont plusieurs braves hommes y moururent à douleur, moult bien s'épouventèrent les Romains qui par Ide étoient conduits, grande fut la noise & pitreusement crioient les autres qui étoient abbatu entre les pieds des chevaux. Le Roi d'Espagne vint en la bataille l'épée au poing & choisit un Chevalier Romain lequel étoit haut Baron & étoit cousin de l'Empereur, & le frappa de telle sorte qu'il lui tracha la tête dont Ide qui là étoit en eut grand dépit & dit en soi-même que bien peu se prisoit si elle ne vengeroit le Baron qui par le Roi d'Espagne avoit été occis: si frappa son cheval des éperons tenant sa bonne épée en sa main & en donna un si grand coup au Roi sur le heaume que toutes les fleurs tombèrent à terre, & lui en porta tous les cheveux. Le Roi qui sentit le coup si grand se dépourna, car s'il ne l'eût fait il eût eu la

tête trachée, l'épée brayant comme foudre descendit sur le col du cheval du Roi d'Espagne de telle sorte que tout outre le corps dont les Espagnols en furent moult effrayés; car ils pensoient que leur Roi fut mort, dont ils se mirent à fuir & le laissèrent gisant par terre tout écorché, alors la noble Pucelle Ide le prit par le heaume, le délivra à deux nobles Barons de l'Hostel de l'Empereur, & lui fit jurer de tenir prison en prenant la foi de lui, lors les deux Chevaliers menèrent le Roi d'Espagne prisonnier dans la Cité de Rome & le présentèrent à l'Empereur de par Ide & lors il remercia Notre Seigneur de l'honneur & du jour qu'Ide étoit venue servir: si firent mettre le Roi d'Espagne en une forte tour avec des fers aux pieds, & Ide étoit hors de la Cité de Rome, qui faisoit merveilles d'armes, tant que tous en étoient ébahis, finalement par la haute promesse d'Ide le Roi d'Espagne fut prins & tous les gens déconfits & fut bienheureux qui d'elle peut fuir pour sauver sa vie. Bien longtemps dura la chasse où il y eut bien des tuez & des prisonniers, puis ils revinrent aux tentes où ils trouverent des Richesses à grandes quantités, qui furent départies à ceux qui l'avoient deservi, bien grand joie fut demandée en la Cité pour la grande promesse d'Ide, & même ment Olive qui étoit aux carreaux & avoit bien vu les grandes prouesses qu'Ide avoit fait, dont elle l'aima tellement en son cœur, que tout lui tournoït à joie, & dit si bas que personne ne l'entendit, à icelui je donne mon amour, laquelle ne fut oncques octroyée à homme vivant: mais il est bien raisonnable qu'à Ide mon amour soit octroyé & donné, ainsi devoït la belle Olive en son escadement de ses amours & de ceux d'Ide, qu'elle pensoit être homme.

LIVRE SECOND

Comme l'Empereur de Rome reçut très haument la noble Pucelle Ide, & de l'honneur qu'il lui fit, & comme il fut fait Connestable de son Empire, & fit délivrer le Roi d'Espagne de prison en faisant hommage à l'Empereur.

Après que la bataille fut faite & tout le butin départi, Ide en grand triumphe accompagné des Barons Romains entra dans la Cité mais ja si tôt n'y sceut être venue qu'à l'Empereur ne fut dit & raconté toutes les grandes prouesses & loyaux faits qu'Ide avoit mis à fin, par qui du tout la bataille avoit été gaigée, & que devers elle n'étoit nul qui peut avoir duré, dont l'Empereur de Rome en eut telle joye au cœur, qu'il ne scavoit que faire; si rendit graces à Notre Seigneur de ce que tout étoit ainsi allé. Droit à cette heure Ide desceadit droit devant le Palais où à grande joye fut reçu du saint Pere & de tous les Colleges de la Cité, quand l'Empereur la vit il vint au devant en lui mettant les bras au col, & lui dit: Ide mon très loyal ami; de votre venue suis joyeux, car si très grand honneur avez fait à notre Empire que toujours vous devons honorer, c'est pourquoi nous vous détenons pour notre chambellan & faisons Connestable de notre saint Empire & tous mes pays & Seigneuries vous abandonne pour en faire & commander tout ce que vous voudrez, que par raison se devra faire, car je veux & commande à tout mes Barons que vos commandemens soient faits. Sire, dit Ide, de ce grand honneur je vous remercie. Dieu me doient graces que toujours puisse perseverer, & faire chose profitable à votre profit en votre pays, lors l'Empereur commanda que le Roi d'Espagne lui fut amené. Lequel quand l'Empereur le vit il lui dit: Roi

d'Espagne pour quelle cause & pour quelle raison êtes-vous venu de votre Royaume, pour détruire mon Empire, si avez occis & débanchés mes hommes qui rien ne vous ont fait. Et avec ce vous avez brûlé mes Villes dont bien me déplaît, veu que moi ne les misas ne leur avons rien méfait. Et pource que tous maux doivent être punis avant que jamais je boive via je vous ferai ôter la tête dehors les épaules, si le Roi est pour en ne se doit pas émerveiller, si se mit à genoux devant l'Empereur, lui priant humblement que de lui eut merci, & que prêt étoit de lui amander ses torts faits en son Empire, & avec ce je lui promets que si aucun lui fait guerre, je le servirai à tout quinze mille hommes à mes propres dépenses. Alors Ide approcha & parla à l'Empereur & lui dit sire, je vous prie que ce Roi qui est ici sous veaillies lui fasse grace, & lui pardonne les méfaits vû les offres qu'il vous fait, qui raison offre raison doit avoir, bien devez louer Dieu quand un tel homme vous ai mis en main. Quand l'Empereur eut entendu Ide, il lui scut bon gré & lui dit: Vassal, votre feat & votre courtoisie est à louer, & pource que je connois que le conseil que me donnez est raisonnable, je ferai ce qui sirt nécessaire: Sire, je vous remercie, quand le Roi d'Espagne entendit que par amande il seroit quitte, il leua Dieu & fit hommage à l'Empereur & lui livra pleiges suffisant pour restitution faire, ainsi comme promis l'avoit. Puis l'Empereur lui bailla sauf conduit jusques à ce qu'il fut retourné en son pays, dont le Roi d'Espagne fut joyeux, & il remercia plusieurs fois Ide, par qui cette beauté & courtoisie avoit été faite, & puis print congé de l'Empereur & de tous les barons qui là étoient & s'en retourna en son pays.

DE HUON DE BORDEAUX.

Comme l'Empereur donna sa fille Olive en mariage à Ide, pensant qu'il fut homme, & comme elle fut accusée par un garçon qui les ont faire leur devis, parquoi l'Empereur voulut faire brûler Ide.

Quand le Roi d'Espagne fut parti de Rome, l'Empereur honora bien Ide pour le bon service que lui avoit fait, laquelle persevera de mieux en mieux de lui faire service, parquoi la fille de l'Empereur le pria en si grand amour que vivre ne durer ne pouvoit un jour, qu'elle ne le vît tant étoit éprise de son amour, si advint qu'un jour l'Empereur de Rome assemble ses Barons & son conseil privé auxquels il remontra qu'il n'avoit qu'une seule fille & qu'elle étoit déjà âgée, si vouloit que l'on advist à la marier, afin que d'elle pût venir hoirs qui ses terres tintent après lui, & me semble que si en tout le monde on avoit cherché un homme on n'en pourroit trouver un qui fust mieux digne d'avoir ma fille en mariage que Ide, par qui tant de bons services nous ont été faits, si m'est avis que mieux ne peut être alligée; car en tout le monde on ne trouveroit le pareil vassal, ne qui mieux fut digne de gouverner un Empire ou un grand Royaume. Quand les Barons eurent entendu l'Empereur tous se leverent & conseilèrent que la chose fût faite ainsi comme il l'avoit devisé. Alors le bon Empereur fit appeler Ide & lui dit: Mon très loyal Ami, pour les grands services que vous m'avez faits, je vous veux récompenser comme par raison y fais veau si ne vous scaurois plus riche chose donner fors Olive, ma très chere fille, laquelle je vous veux donner en mariage, afin qu'après moi vous gouveriez mon Empire, car je suis vieux & foible, parquoi je serai content qu'après moi ayez le gouvernement, & dès maintenant je vous baille ma terre en

garde pour la gouverner comme la vôtre: ha! sire: dit Ide, quelle chose dites vous là? scachez que je suis un pauvre Gestil-homme déchaillé hors de mon pays, qui n'a pas un denier vaillant, grand dommage seroit si une si noble Damoiselle étoit assignée à un homme si bas que je suis. Sire, je vous prie merci en vous priant humblement que adviser vous veuillez que votre fille que tant est belle, soit mariée à quelque haut Prince qui ait puissance de vous aider: comment, dit l'Empereur à Ide, avez-vous été si hardi d'avoir refusé mon esfaux par qui tant de bien vous peut venir. Sire, dit Ide, puis qu'ainsi est que cet honneur vous plaît de me faire je ne veux pas refuser; mais je le dis afin que sur ce vous ayez votre avis; mais puis que content êtes qu'ainsi je fasse & vous viens à plaisir, j'en suis content en vous remerciant humblement du grand honneur que me portez. Alors l'Empereur mena sa fille laquelle y vint volentiers; car déjà étoit advertie pourquoi c'étoit que l'Empereur l'avoit mandée. Quand la fut venue son pere lui dit: Ma fille, il convient que vous me promettiez faire ce que je vous dirai. Sire, dit la pucelle, pas n'est en moi, ne aussi ne vous voudrois pas refuser chose qui en votre plaisir soit. Ma fille, dit l'Empereur, bien faite de répondre ainsi, & pource que n'ai que vous qui après moi doit tenir mon Royaume, car je veux que preniez mari afin que vos terres soient par lui defendues, & je veux que pour vous lui aider à garder, que preniez pour mari Ide, que j'aime chèrement, lequel est à mon plaisir, si sera Roi & vous Reine après mon trépas. Sire, ce dit la Pucelle, je suis toute prête de faire ce qui est nécessaire, si remercie votre Seigneur de cette aventure que aujourd'hui m'est advenue; car j'ai celui que j'aime, je n'ai pas perdu mon temps quand aurai à mon vouloir celui que plus

LIVRE SECONDE

ai désiré au monde, elle se mit à deux genoux devant l'Empereur son Père & le remercia du bien qui lui avoit fait, puis se leva & accolla son père en disant; mon très cher père, je vous prie que tost vous hastiez de ce faire, & nous faites aller au montier pour épouser; car avis m'est qu'il n'en doit aller: quand les Barons entendirent la Damselle si commencent tous à rire, l'Empereur dit à sa fille, approchez, si fiancez votre mari, & aussi Ide approchez-vous, après mes mots je vous donnerai tout mon Royaume, si vous donnez ma chère fille pour tous les bons services que m'avez faits. Quand Ide entendit l'Empereur le sang lui monta, elle ne sçut qu'elle chose faire, car d'ailleurs elle n'avoit membre qui ne tremblât de peur, elle pria notre Seigneur piteusement es se priant que d'elle voulût avoir pitié & la consiller de ce qu'elle avoit à faire. Car je vois que par force on me veut marier, & dit à Florent mon père par votre rage je me suis départie pour ce que me vouliez avoir en mariage; si m'excusez pour cette haste & chapuz, mais je vois bien que je serai accusée par la fille de l'Empereur & n'est en moi de leur pouvoir échapper, d'autre part si je leur dis que je suis fille, ils me pourroient faire violence & envoyer devers mon père lui dire où je suis, si m'envoiera querir en grande haste, non pourtant puis que ce bien m'est advenu d'avoir la fille de l'Empereur & son Royaume, je l'épouserai & ferai ce que Dieu me conseillera. Lors Ide répondit à l'Empereur, sire puis que votre plaisir est de me donner votre fille en mariage, je suis prest de la prendre alors furent menés au montier où il la fiança puis en brief furent menés épouser dont grande joye fut menée en la Cité de Rome, quand de mon tier furent partis ils allerent au Palais, & trouverent les tables mi-

ses ils s'affirent au manger. Si de la feste & des ébattement vous voulois raconter trop vous pourriez ennuyer; mais depuis que Rome avoit été premièrement fondée se fut sçeu que si grande feste y fait faite, comme elle fut à l'assemblée des deux pucelle dont on croyoit qu'Ide fut femme. Quand ils eurent soupé & que certains furent d'aller coucher les deux épousées furent menées en leur chambre, si concherent Olive, puis vint Ide qui fit sortir tous ceux qui là étoient & ferma la porte afin que nul ne les peust orir, puis vint au lit & se mit sur le bord de la couche, & dit à Olive, ma douce amie, la bonne nuit vous soit donnée, quant est de moi pas ne l'attendez bonne, car grande maladie je sens, en ce disant, baïsa Olive, laquelle répondit mon doux ami, vous êtes la chose au monde que plus ai désiré, afin que ne pensiez pas que trop grand désir aye que faciez la chose qui doit être faite entre la femme & le mari, je suis contenté pour 15 jours de me déporter; car tant vous sçait sçavoir homme qu'autre femme ne daigiez toucher & que vers moi garderez votre loyauté. Lors Ide répondit: belle, je ne quiers refuser votre volonté faire, ainsi passerent la nuit en se baïssant, puis quand ce vint au matin, ils se leverent tous deux richement habillez, puis furent au Palais où l'Empereur regarda Olive si si le pour voir si elle n'étoit point chargée, lui dit: ma fille comment êtes vous mariée? sire, dit elle, ainsi que je désirois; car plus aime Ide que vous qui êtes mon père, dont les Barons commencèrent à rire: moult grande feste fut faite laquelle dura huit jours, puis chacun print congé & allèrent où bon leur sembla: puis quand ce vint que les 15 jours furent passés qu'Ide étoit couché avec son épouse, laquelle elle n'approchoit ne étoit excepté de baïsser, dont Olive fut bien do-

DE HUON DE BORDEAUX.

lente & dit tout bas. O vrai Dieu en malheure fut engendrée quand le plus beau du monde ai à mari, lors se retira au plus près qu'elle put d'Ide si se heurta Ide, qui bien sçavoit où elle avoit désir, ne la voulut plus celer; mais tout en pleurant lui cria merci, en lui racontant toute la manière & pourquoi elle n'étoit cède, & lui conta qu'elle étoit femme & comme elle étoit faye pour l'amour de son père qui la vouloit prendre à femme; quand Olive entendit Ide, elle fut dolente, non pourtant la reconforta & dit, ma douce amie, ne vous déconfortez en rien, car par moi vous ne serez accusée, vous & moi sommes épousées, si vous serez loyalle, avec vous passerai mon temps puis qu'ainsi est, car bien voi que c'est le plaisir de Dieu: Ainsi qu'elle & Olive devisoient de leurs secrets un garçon qui en une chambre étoit, ouï toutes leurs devises, lors se partit hastivement & point ne s'arrêta jusques à tant qu'il l'eût dit à l'Empereur, quand ledit Empereur entendit le garçon, il fut bien dolent, si lui dit, que bien gardât que ces paroles ne fussent rapportées vers tables, & que si autres les trouvoient il les ferait mourir. Sire, dit le garçon, si ainsi n'est comme je vous ai dit, je vous donne ma tête à trancher: quand il entendit le valet qui la chose affermeoit, il appella ses plus privez Barons & leur conta le fait dont ils furent ébahis ven la grande promesse qui étoit en Ide. L'Empereur s'avisait pour en sçavoir la vérité de faire faire un bain pour baigner Ide, le bain étant prest il envoya querir Ide, qui de la chose ne se donnoit garde, quand en la chambre fut venue il lui dit qu'il se dépouillast pour soi baigner, quand Ide entendit cela elle fut bien épouventée, si dit. Sire je vous prie que vous veuillez deporter pour cette fois; car pas n'ai accoustumé de me baigner, l'Empe-

reur lui dit que pas ne se déporteroit & que tôt il se dépouillast, car s'il trouvoit que la chose qu'on lui avoit dite fut, que lui & sa fille seroit mourir, & quand Ide entendit cela bien vit qu'elle étoit perdue si se mit à genoux devant l'Empereur lui criant merci & dit que d'elle voulût avoir pitié, alors envoya querir ses Barons en la salle du Palais qui se promenoient dolent pour Ide que bien aimoient, si vindrent vers l'Empereur où ils trouverent Ide à genoux en pleurs & en larmes, l'Empereur leur conta tout le fait, pourquoi il convint que justice se fit: alors Ide fut condamnée par les Pair & Barons de Rome d'être arde & brûlée. Ide étoit là attendant son jugement les mains jointes vers le Ciel, priant notre Seigneur que l'ame de la pauvre chetive voulust recevoir en Paradis. L'afaire Olive ayant quitté Ide, elle fut mariée à un Prince qui depuis fut Empereur, & de lui eut un fils dont il sera ci après parlé, ce Prince époux d'Olive fut aussi nommé Ide, il sera pris par la suite pour Ide même fils du Roi Florent afin de ne point corrompre cette histoire.

Comme le Roi Florent envoya deux de ses Chevaliers à Rome vers l'Empereur son fils, lui priant qu'il le vint voir, & que l'Empereur de Rome il delaisast à croissant son fils, en leur baillant gens pour le conduire & avec lui amenaist l'Empereur Olive sa belle fille.

L'Empereur & l'Empereuse voyant leur fils croître & amender au chacun jour en toutes bonnes œuvres, louerent nostre Seigneur en le priant de mieux en mieux lui donner grace de perséverer, si advint un jour de Pentecôte que l'Empereur étoit étant en son Palais, pour la solennité du jour où il y avoit plusieurs Rois, Barons, Ducs & Comtes, ainsi comme au milieu du dîner estoient arrivés deux notables

LIVRE SECOND

chevaliers : lesquels quand au Palais furent entrez, vindrent devant l'Empereur Ide. Si se mirent à genoux & dirent : le Dieu qui nous a faits & créez veuille sauver & garder le noble & puissant Roi Florent d'Arragon, de Navarre & Duc de Bordeaux & veuille sauver le noble & très-excellent Empereur Romain son cher fils & sa belle fille l'Empereire Olive : quand l'Empereur Ide entredit parler de son pere, bien eut grande frayeur, quand ouit nouvelles de loi, pour l'horreur que vers lui avoit voulu procurer, exterrivement print & regarda les deux Chevaliers, & leur demanda comme le Roi Florent son Pere faisoit, & comment il s'étoit comporté depuis l'heure qu'il s'étoit départi : lors un de ses Chevaliers répondit : cher sire, si dire voulois la grande rage en quoi votre pere a été, trop pourrais mettre à vous le dire. mais en bref vous dirai la substance de la maniere après que fustes parti, nouvelles virent que le Roi de Navarre votre oncle le venoit voir, parquoi Florent votre pere alla à l'encontre, si vindrent en la Cité de Courtoize en grande joie, ils descendirent devant le palais, dont nouvelles furent apportées au Roi votre pere que favez étiez, dont telle douleur eut au cœur, qu'il n'y avoit personne qui l'osast regarder, & sembloit à le voir que fust ennemi, pour la folle amour qu'en vous avoit mise, il courroit par le palais comme desespéré, dont pour la trempe de lui au Châteaun'y eut homme ni damoiselle qui osast de neurer la grande fâcherie qu'il en print le fit tomber en une grievue maladie, dont si cuida mourir, si fut confessé & ordonné en attendant son Sacrement recevoir, le Roi de Navarre & plusieurs autres Princes vindrent l'admonester, & priar que hors de cette folie se voulût mettre, & crier à Dieu merci, quand votre pere se vit en

telle doute connoissant que mal avoit de ce qu'à sa cause vous vous en étiez fuyé, & que de vous nulle nouvelles on ne pouvoit savoir, une si grande repentance lui survint qu'il se baignoit toute la face de larmes, si advint que la pitié que le Roi de Navarre eut, une telle maladie le print qu'an quatrième jour il mourut, dont le Roi votre pere se fâcha grandement, mais Dieu merci sa maladie termina & devint en bonne santé un espace de temps, mais pour la grande douleur qu'il avoit de vous, il retourna en une grievue maladie, où il est à présent. Depuis un peu de temps en ça lui a été dit & raconté tout votre fait & comment par la grace de Dieu il vous est advenu, dont telle joie en a eue qu'il n'est pas possible de le dire, & dit que jamais ne pourra vivre qu'il ne vous aye vu, c'est pourquoi il nous a envoyé pour vous supplier & commander comme il peut faire à son enfant, que vous & votre femme delaissez cetuy pays, & le donnez en garde à votre fils, en lui baillant gens notables avec lui pour le conduire, car trop vous sera profitable, pour votre vie n'est en paix, le Royaume d'Arragon & de Navarre avec la Duché de Bordeaux qui vous appartient, & m'a chargé que d'ici ne m'aparte, jusques à tant que vous m'avez dit votre volonté, afin que bonnes nouvelles puisse rapporter.

Comment l'Empereur Ide & sa femme firent de belles remonstrances à leur fils à leur département de Rome, & comment ils arrivèrent à Courtoize vers le Roi Florent qui les reçut joyeusement comme ses enfans.

Après que l'Empereur Ide eut ouit raconter au chevalier les nouvelles de son pere les larmes lui tombèrent des yeux de pitié qu'il eut & répondit Seigneurs de votre venue & de vos bonnes nouvelles, je fais

DE HUON DE BORDEAUX.

je suis moult joyeux ; mais il me déplaît de sa maladie, dont pour le reconforter & donner joie, vous retourneriez vers lui & lui direz que je me recommande à lui, & que dans la S. Jean je serai vers lui : les Messagers oyant la réponse de l'Empereur furent joyeux, si s'en allerent dîner ; & revindrent prendre congé de l'Empereur, qui moult de beaux dons leur fit pour l'amour du Roi Florent son pere, quand l'Empereire entendit que son mari vouloit quitter le pays où elle avoit été née, & pour l'amour de son fils Croissant que chèrement aimoit. Mais puisque le plaisir de son Seigneur étoit d'aise si faire elle se contenta en elle même, car tant aimoit son Seigneur, que pour rien elle n'eût voulu contredire à sa volonté : bien furent couronnés les Barons du pays, mais le plus qui purent se reconforterent pour Croissant, lequel l'Empereur leur recommanda, puis il dit à son fils plusieurs belles remonstrances & doctrines, il lui commanda que doux & courtois fut à son peuple & que de leger il ne creust & que sur tout il n'écoutast flatteurs ne le veia qui d'eux pouvoit départir, & fais-toi servir de gentilshommes qui soient partis de gens qui en leur temps ayent eue bonne renommée, aime les Eglises, donne pour Dieu aux pauvres, que tes coffres & trésors soient ouverts à tes Chevaliers ains comme vous oyez l'Empereur Ide remonstrer & dit à son fils Croissant de notables enseignemens, puis quand à son fils eut parlé il appella les Barons auxquels il dit : Seigneurs, je sçavez la plupart de vous que ma volonté est que moi & ma femme allions par devers le Roi mon pere, parquoi vous prie à tous que veuillez avoir mon fils pour recommandé, bien grand trésor lui laisse, afin que si aucune guerre ou autre affaire lui survient, qu'il fut pourveu & chargé pour y obvier, & aller à l'encontre

de ceux qui dommage lui voudroient faire à lui ou à son pays & aussi le Roïen e d'Arragon n'est pas si loing d'ici que trest ne eussent nouvelles : & alors que les Barons entendirent l'Empereur qui avoit entrepris de faire ce voyage, bien seure & de certain qu'ils ne le pouvoient détenuer que son plaisir ne fit. Si lui répondirent tous en général qu'au plus près que bonnement faire pourroient, ils accompliroient son commandement & serviroient son fils Croissant, & lui aideroient à garder son pays & ses terres, & le défendoient contre ceux qui nuise lui voudroient : après que l'Empereur eut parlé à son fils & à ses Barons, & qui leur eut dit sa volonté, il fit apprêter son train, & print avec lui grand foison de Chevaliers pour l'accompagner & fit appareiller deux grosses nefes lesquelles il fit charger de vivres & d'artilleries telles comme il appartenoit pour la défense de leurs vies & chargerent dessus grands biens robbes & joyaux, puis prindrent congé du Saint Pere & de tous ceux de la Cité, qui grande fâcherie avoient pour leur département, ils monterent sur la riviere du Tibre eux & ceux qui s'en devoient aller : au départir qu'ils firent les peres prenoient congé de leurs enfans, en les baissant bien doucement : quand l'Empereire Olive vit que son fils falloit laisser, bien fort commença à pleurer, mais l'Empereur la reconforta au mieux qu'il put, ils monterent sur leurs navires, & s'en partirent rageant vers le Tibre, & exploiterent tellement qu'ils vindrent en haute mer, où ils nagerent tant nuit que jour sans danger & sans fortune qu'ils arriverent en la Cité de Courtoize, où ils descendirent, & furent reçeus à grande joie, puis vindrent au Palais où ils trouverent le Roi Florent qui étoit sur une couche, lequel quand de leur venue fut averti, ill

LIVRE SECOND

besoyn d'avoir avec moi gens dont me puisse aider, à voir votre personne me semblez être homme qui par grande chose devroit être faite; car de votre âge n'ai point vu vassal qui plus deust faire craindre si entre ses ennemis se trouvoit, pour ce que je vois à vos habillemens que pas n'êtes Chevalier, je vous le ferai afin que votre prouesse soit douteuse, vous voyez que devant cette Cité sont logez deux Rois qui sont ennemis de notre foi, lesquels au plaisir de Dieu j'ai intention que demain les combatarai, j'attens en cette nuit mon frere le Duc de Calabre, lequel amene avec lui trente mille hommes, & quinze mille que j'ai en cette cité, pour quoi vu votre hautain courage qui s'est addonné de moi venir servir, tel honneur vous ferai que je vous baillerai mon enseigne à porter, & si chose est que vous sachiez ce qu'il me semble votre peine n'aurez pas perdue. sire, dit Croissant, Dieu me doient cette grace que demain à lui, & à vous puisse faire tel service que ce soit le bien de la chrétienté, & de vous, car jamais ne sera heure si par vous suis fait chevalier, que tout le tems de ma vie ne me doive rebater, alors le Comte appella un sien fils qui n'étoit encore Chevalier, & à plusieurs autres lesquels il fit Chevaliers en leur baillant l'accollée, & dit à Croissant, Vassal, je prie à Dieu que telle force te veuille donner que demain puisse vaincre la bataille. sire, dit Croissant, Dieu me doane la grace de vous remunerer & rendre l'honneur qu'à present me faites, car quant est de moi, moyennant la grace de notre Seigneur ferai demain tant que vos ennemis maniront l'heure qu'aussi vous sont venus assaillir: ainsi comme ils étoient en ces devises, le Duc de Calabre entra dans la Ville & vint descendre devant le Palais, de la joie que le Comte eut, ne vous en vœux faire à present mention, mais

si bien à point vint que les Chevaliers nouveaux étoient au doubz, & la quinzaine dressée, où ils se devoient aller éprouver. Le Duc de Calabre & le Comte Remon souffrirent les accompagnèrent désirant de voir le mieux l'assaut, le Duc demanda au Comte qui étoit le jeune vassal qui auprès de son neveu chevauchoit, parce que plus beau ne plus puissant avoit vu. Frere, lui dit-il, comment étoit là venu pour honneur acquerre, mais qui il étoit, ne de quel lignage, il ne sçavoit: quand ils furent venus en la place où la quinzaine étoit dressée, le fils du Comte prit sa lance & vint ferir contre l'estache si grand coup que sa lance fut en piecis, puis vinrent les autres qui tout effayerent, les uns rompirent leurs lances, les autres tomboient par terre par la force de leurs coups; mais onc il n'y eut nul d'eux qui l'estache fit remuer: quand Croissant vit que tous s'étoient éprouvés pour l'estache verser & abbatre, il s'étoitourné d'une grosse lance & forte, laquelle il baissa & ferir le cheval des éperons par telle force qu'advint étoit à ceux qui étoient là que tout deust rompre, si assena l'estache de telle vertu qu'il abbatit tout en un tas, dont ceux qui étoient là furent émerveillés. le Comte Remond dit au Duc de Calabre, qu'ouneques plus beau coup n'avoit vu & que bien étoit à craindre celui qui ce coup avoit fait, bien pris fut des Dames principialement de la fille du Comte qui belle Demoiselle étoit: mais le fils du Comte en fut bien dolent & prit une si mortelle haine sur le gentil Croissant que bien eust voulu courir sus pour le détruire. Quand Croissant eut fait son point de, il s'en retourna vers le Comte, lequel lui dit doucement, Croissant, Dieu vous veuille accroître votre bonté: mais je vous prie humblement que ma veuille dire qui vous êtes, & de quelles gens, car je sçai que

DE HUON DE BORDEAUX.

vous êtes extrait de haute lignée, sire, dit Croissant, puisque la verité voulez sçavoir de moi fait: sans point faillir je vous la dirai, sçachez que je suis fils de l'Empereur de Rome qui me fais parti pour aucun remors lequel je n'ai pu souffrir & pour ce je m'en vas parmi le monde querir les adventures telles qu'à Dieu plaira me les envoyer. quand le Comte entendit Croissant il fut bien joyeux & en loua N. Seigneur & lui dit beau fils vous soyez le bien venu j'ai une si belle fille outre mesure que je vous donnerai à femme, & tant de mes terres & Seigneuries que jamais n'aurez pauvreté. sire, dit Croissant, cette belle offre je ne veux refuser, mais avant que jamais prenne femme mon vouloir est de mon honneur exaucer & que renommée soit de moi comme a été de mes prédécesseurs & aussi que terres & Seigneuries aye conquises, après ces paroles dites le Duc de Calabre & le Comte Remon prirent eadieu deux le jeune enfant Croissant par les mains, si l'emmenèrent disant au Palais: puis après ils viadrent en la Salle où tous les Barons étoient, alors Croissant qui bien désiroit de se trouver en lieu où sa vertu puisse être montrée, parla tout haut & dit au Comte Remon, sire, je sçavez vous bien que les ennemis de Dieu & les vôtres vous détiennent assiéger en votre Ville qui est très-déraisonnable de les y souffrir si longuement sans leur avoir fait quelque effort ou enaui & pour ce je conseilerois qu'avant que guerres puisse sçavoir de votre état ne de votre puissance, ne quels gens vous avez, bon seroit que dès maintenant les allions assaillir, ordonnez vos Chefs & vos Capitaines pour conduire & guider vos hommes, afin que quand vous serez sorti votre venue leur ferez sçavoir, & puis nous les suivrons de si près, qu'à grand peine leur donnerons nous le loisir

d'en armer. Quand le Comte Remon & le Duc de Calabre entendirent Croissant il lonerent son avis, si ordonnerent leur venue & élurent ceux qui les batailles devoient conduire, après sortirent de la Ville avec leurs gens.

Comme Croissant fit merveille en la bataille en laquelle fut déconfit sous les Sarazins & pris pour la grande prouesse de Croissant, dont le Comte Remon fut joyeux & le Duc Calabre son frere.

Quand le noble Comte Remond fut dehors la Ville, il ordonna trois batailles, la premiere il bailla à conduire à Croissant & lui dit Vassal je vous prie que aujourd'hui manistriez qu'estes party du lignage des Empereurs Romains, & de la bonne lignée de Huon de Bordeaux car si grande fiance ai en la force de vos bras, qu'advint m'est que déjà mes ennemis fuyent devant moi, sire, dit Croissant je ferai tant au plaisir de Dieu, que nos ennemis n'auront loisir de vous cotroyer victoire. La seconde il donna à son fils en lui priant de montrer la vertu dont il étoit garny. La tierce il conduisit lui & le Duc de Calabre & mirent en chaque bataille 15 mille hommes. Lors le Comte envoya un Messager en l'ost des Sarrazins pour annoncer la venue, quand le Messager eut fait son Message, il retourna vers le Comte Remon auquel il recita toute l'affaire: après que le Messager eut parlé Croissant dit: sire, je vous prie de me dire qu'elles jarmes portent les Rois payens afin que je les connoisse, car plutôt seront occis les Maîtres, plutôt s'enfuiront leurs gens, alors le Comte devisa les armes des Rois à Croissant, sire, dit-il, puisque de ce suis adverti, j'en n'arresterais jusqu'à ce que les ayez rencontrés, lors les Sarrazins qui bien virent venir les Chrétiens commencèrent à crier un cry si haut, qu'il n'y eut si hardy qu'en

LIVRE SECOND

ahy ne fut, quand Croissant aperçut les Sarazins aprocher il fit baister la bataille puis quand il fut prêt il baissa sa lance, qui étoit bien roide, de laquelle il frapa le fils du Roi de Belmarin, tellement que de sa lance lui passa outre le corps, dont il eut mort par terre, quand Croissant eut occis le fils du Roi Belmarin il vit devant lui le sceveu du Roi de Gresade, lequel il porta par terre si rudement qu'au cheoir qu'il fit il se rompit le col, quand la lance fut rompue il mit la main à l'épée dont il défranchoit Sarazins & en faisoit si mortelle occision qu'il n'y avoit si hardi qui l'osast attendre, tost la nouvelle fut portée au Roi de Belmarin que son fils étoit occis par un Chevalier qui par la bataille faisoit merveilles, quand le Roi entendit la mort de son fils, il fit serment que mieux aimoit mourir que sa mort ne fut vengée; lors il se mit en la bataille & rencontra le Seneschal du Duc, il l'atraigait de sa lance parmi l'écu de telle force que l'écu ne le peut garantir que tout outre le corps ne lui mit sa lance: alors commença la bataille à renforcer bien faisoient Provenceaux & Calabrieux, & le Comte Remon se ferit en la bataille, & rencontra en son chemin l'Admiral des cordes, & lui donna si grand coup d'épée qu'il le fendit jusque'aux deurs, & puis avisa le Roi de Gresade qui faisoit grande occision de ses gens, le Comte Remon prit une lance & vint à l'encontre, si passa sur la bouche de son écu tellement qu'il tomba au milieu de ses gens & l'eust le Comte occis si par ses gens n'eust été secouru d'autre part étoit Croissant qui devant lui vit venir le Roi de Belmarin qui le cherchoit par les rangs pour se venger de la mort de son fils, quand le roi vit Croissant alloit confondant hommes & chevaux & que nul n'étoit qui à lui peult résister; il s'écria haut à Croissant & lui dit: ô faux

déloyal qui m'as mon fils occis, bien dois louer Mahom si de toi me puis venger, alors il baissa sa lance si assena Croissant au milieu de l'écu de si grande force que la lance rompit, se onc pour le coup remua Croissant comme siuse tour eut frapé. Croissant courroucé du coup abandonna la bride de son dérier & haussa sa bonne épée, dont il assena le Roi sur le poig de son heaume, qu'il le tracha, tout le coup venoit bruysant comme foudre & assena le cheval de si grande force qu'il le tracha tout outre, & fut force au Roi de tomber par terre tout étourdi du grand coup qu'il avoit regû & si tôt n'eust été secouru par ses gens, le noble Croissant lui eut traché le chef, alors les payens & Sarazins remonterent leur Roi & coururent sur Croissant pour le mettre à mort; mais de près ne l'osoient aprocher, si avisa le grand Admiral d'Espagne auquel il donna si grand coup d'épée qu'il le fendit jusqu'à la poitrine & tomba mort entre les pieds des chevaux. Mout grand deuil demenerent les payens & par special le Roi de Gresade qui present étoit, lequel quand Croissant l'avisa il fut joyeux, si aprocha de lui & lui bailla sur le heaume si grand coup qu'il le fendit jusqu'à la poitrine & tomba ledit Roi mort par terre, puis vint à celui qui portoit la banniere des Sarazins en laquelle étoit peinte l'image de Mahom si assena celui qui la portoit d'un revers d'épée entre le col & l'épaule, tellement que la tête fit tomber au champ, quand les Sarazins virent le Roi mort, & l'eusseigne versée par terre où ils se devoient rallier, le couraige leur faillit & commencerent à perdre place. Croissant qui ne pensoit qu'à occir & mettre à mort tous les Capitaines vit par devant lui passer le Roi de Belmarin, auquel il donna si grand coup d'épée qu'il lui abacit toute l'épaule, dont de la

DE HUON DE BORDEAUX.]

grande douleur qu'il seoit cheut pâmé entre les chevaux où il mourut à grand martyre. Le Comte Remon, le Duc de Calabre voyant devant lui les hauts faits d'armes que Croissant faisoit, benirent l'heure & le jour qu'il fat né en rendant grâces à Dieu del'avoir envoié vers eux: si de la grande hardiesse de Croissant vous voulcis parler, troy pourrois mettre de tems, mais par son assistance les Sarazins furent mis à grade desconfiture, & s'enfuirent vers la marine, ceux qui se peurent sauver furent heureux; mais peu en échapa. Après la chasse faite Provenceaux & Calabrieux virent au butin qui fat bien grand, le Comte départit & donna tellement que chacua fut content, car tant de biens & de richesses y avoit es tentes des Sarazins qu'on ne pouvoit nombrer, dont tous ceux qui eurent du butin furent riches à jamais.

Cy parle du grand bonheur que le Comte Remon fit à Croissant & lui voulut donner sa fille en mariage, dont son fils fut bien en vieux. & pensa cette nuit faire suire mourir Croissant; mais il faillit; car Croissant le mit à mort, & puis s'enfuit tout au plus qu'il peult.

Après que la bataille fut finie, & que les Sarazins furent morts, le Comte Remon vint vers Croissant si le pria & le mena avec lui dans la Ville & le mit entre lui & le Duc de Calabre, & entrerent en la Cité où ils furent receus à grand joie, ils virent devant le Palais & monterent en la salle; où tous se défarmerent, puis après le Comte parla & dit: O très-noble Chevalier rempli de toutes vertus, à qui nul ne se doit comparer, par ta vertu tu as sauvé une partie de la Chrétienté, où la foi est exaucée, & n'est en moi de te pouvoir remercier, fors que si tu te veux tant abaisser que de prendre ma fille en mariage, si te donnerai la moitié de ma chevance; quand

Croissant eut entendu le Comte, il répondit sire, de votre courtoisie & du riche don que me presentez faire ne veux refus, & quand est de votre fille je lui ferai tant d'honneur que je la ferai Imperiere de Rome, où elle sera servie & honorée comme dame de tout le Pays: le Comte fut joyeux de la reponse de Croissant; mais son fils ne l'étoit pas: si dit en lui-même: parbleu, Croissant pais que par vous me vois deherité, & que mon pere vous donne ce qui m'appartient, avant que je l'octroye je te ferai mourir de mauvaise mort: ainsi comme vous oyez peassoit le fils du Comte à ouvrir contre Croissant, lequel si Dieu n'y pense est en voie d'être occis.

Alors le Comte Remon vint voir sa fille, lui dit: ma fille, sachez que je vous ai donné à mari, le plus hardi qu'onques eaignit l'épée, c'est Croissant qu'ici voyez, lequel vous a retirée de servage: quand la pucelle entendit son pere, elle fut bien joyeuse: sire, répondit la pucelle, puis que votre plaisir est qu'à ce jeune vassal m'avez donné, je n'en serez refusé & me plaît & agréé de faire votre plaisir, dont Croissant fat bien joyeux, la pucelle humblement le salua & lui dit, sire, de votre venue & secours sommes joyeux, car par vous est rendue toute joye. Damoiselle, dit Croissant, ainsi vont les œuvres de Dieu, les hommes font les batailles, mais il donne la victoire, ainsi devisant s'en viarent entrer en une chambre où les tables étoient mises, mais l'achac le fils du Comte n'y voulut pas entrer, ains s'en alla en la Cité en un lieu secret, auquel il fit venir dix de ses complices auxquels il dit tout ce qu'avoit intention de faire & qu'à l'heure que Croissant seroit en sa chambre endormi, il viendroit meurtre: quand les dix larrons entendirent leur maître, ils répondirent tous que prêts étoient de faire son commandement, à tant

LIVRE SECOND

entent arien hat que l'heute fut venue
pour accomplir leur desloyalle entreprise
comme ils devoient étoit en une cham-
bre na jeune Escuyer, lequel ouit l'entre-
le, lequel il revint & jura que jamais
n'esteroit jusqu'à ce que la chose eut
raconté à Croissant afin qu'il ne fut surpris,
si fit tant qu'il vint vers Croissant, auquel
il conta toute la trahison. Quand Croissant
entendit l'Escuyer, il devint plus rouge
qu'en charbon & dit que jamais ne pou-
voit croire qu'une telle trahison fut au
portage d'un si noble homme de vouloir
tels meurtris celui qui rien ne lui a fait:
Mais dit l'Escuyer votre plaisir feroi mais si
remède ne mettez vous êtes perdus, quand
Croissant l'eurent dit il eut grand peur, si dit
en lui même qu'à personne n'en parleroit
si jura que si nul venoit vers lui il lui don-
neroit de son épée si grand coup qu'il le
tueroit, après qu'ils eurent soupé plusieurs
heures se firent en la Salle & puis après
que le tems fut de s'en aller coucher le
Comte Remon fut délivré à Croissant une
riche & belle chambre en laquelle avoit
un lit richement paré, Croissant vint dans la
chambre bien accompagné d'Escuyers les-
quels quand ils l'eurent amené dans la
chambre ils prièrent congé de lui, si de-
meura tout seul & son Escuyer avec lui, le-
quel il fit coucher à part dans une couchette
sans lui rien dire de sa pensée, fors seule-
ment que point ne se dépoilât & Crois-
sant s'arma de ses armes l'épée ceinte à son
côté & se coucha dans son lit & se mussa
bien afin qu'à tant les armes ne fut aperçue
par ceux qui là venir devoient le tuer,
lors le fils du Comte entra dans la cham-
bre tout armé & l'épée à la main avec dix
compagnons avec lui, lesquels tenoient en
leur main chacun un couteau d'acier, lors
le fils du Comte haussa l'épée & ferit sur
le heaume de Croissant si grand coup que

l'épée lui tourne en la main, parquoil il ap-
perçut qu'il étoit armé, dont il fut bien
doleant, alors les dix compagnons firent
sur Croissant, mais domniager ne le peu-
rent, lors Croissant comme hardi chevalier
l'épée au poing taillit dessus, quand le fils
du Comte le vit onc jour de sa vie ne fut
en plus grande peur & s'en cuida fuir & il
ne peut. car Croissant se mit au de vant de
lui & le frapa si rudement qu'il le fendit
jusqu'à la poitrine, les autres qui avec lui
étoient avoient occis l'Escuyer de Crois-
sant dont il fut bien doleant, si leur courus
sus comme homme desesperé, & fit tant
qu'en peu d'heure en occit cinq, les autres
au mieux qu'ils purent se mirent à sauver
en une chambre qu'un seul mot n'osèrent
sonner.

*Comme Croissant s'en parti de Nisse à pied,
son épée ceinte & comment le Comte Remon
fut dolen de la mort de son fils, & fit chasser
après Croissant; mais il ne le purent trou-
ver & s'en retournerent.*

Après que Croissant se vit ainsi entre-
pris, & qu'il avoit occis & mis à
mort le fils du Comte Remon, il eut grand
peur, car bien sçavoit que si dudit Comte
étoit pris il seroit en danger de mort, si se
partit hâtivement du palais, mais quand il
vint vers les étables, esquelles étoit son
destrier, il trouva une grosse chaîne de fer
qui étoit devant l'huil, afin que de nuit les
destriers ne fussent tirés hors, quand il
vit ce il fut bien ébahi & dit, ô vrai Dieu
par ta grace veuille moi aider, je ne vois
pas maniere parquoil je puisse échapper,
que mort ne soit, les bien pensois être
marité à la fille du Comte, mais la chose est
trop éloignée quand j'ai occis son frere,
alors Croissant commença à pleurer & se
print à cheminer par la Ville & ne s'arresta
jusqu'à ce qu'il fut à la porte de la Cité, si
appella le portier en lui disant que la porte
voulut

DE HUON DE ORDEAUX.

ouvrir, & besoin étoit d'aller à une lieue
affaire. Le portier qui bien reballe étoit lui
répondit qui bien perdroit sa paine, & que
la porte ne seroit ouverte que le soleil ne
fut levé; quand Croissant vit que pour douce
parole il ne vouloit ouvrir la porte, il mit
la main à l'épée & dit au portier: traistre
mauvais, si incontinant tu ne me fais ou-
verture de cette épée que je tiens te ferai
mourir de mille mort: quand le portier vit
que Croissant avoit l'épée nue pour le frap-
per, il eut grand peur, si vint hâtivement
ouvrir; mais si grand peur avoit qu'il n'a-
voit membres qui ne tremblaient, si vint à la
porte & la déferma, par laquelle Croissant
sortit tout desarmé, & n'avoit vestu qu'une
robe dessus son surcot de soye, & son épée
qu'il avoit ceint, avec une armoire
qu'il avoit pendue à sa ceinture, en laquel-
le y avoit vingt sols de monnoye, ainsi
print le chemin pour aller à Rome; mais
avant qu'il eut cheminé deux lieues loing
de la Ville cinq larrons qui en une cham-
bre étoient, quand ils sceurent que Crois-
sant estoit parti, ils saillirent hors de la
chambre en faisant grand bruit, tant que
par le palais se leva l'effroi, & même tant
le Comte vint au Palais une épée à la main
& là trouva les larrons qui lui dirent que
pour aucune parole que Croissant & son fils
avoient eus ensemble, il survint un débat,
& même votre fils a été occis par Croissant
qui de fait à pensée le fit, afin que de vo-
tre pays fut Seigneur, à cause de votre
fille que lui avez promise en mariage, ne
oncques ne sceûmes venir à tems qu'il
ne s'en fut; mais quand ce vint à la sortie
de la chambre il occit cinq hommes avec
votre fils, lesquels n'estoient point armés;
mais Croissant l'estoit lequel ressembloit
mieux un ennemi qu'un homme.

Quand nous vîmes que tous désarmez é-
tions nous lui occismes son Escuyer, quand

le Comte entendit les larrons, par n'estoit
merveilles, si fut courroucé de la chose
ainsi arrivée, si vit la chambre & se rebal-
gisoit pâle & transi; quand la veuve de
la grandsdétrise qu'il eut au cœur chent
pâmé auprès de son cher fils, puis quand
il fut revenu à soi il adressa sa voix & le
dit: ha! Croissant, votre venue & votre
accointance m'est bien chère venue, alors
commanda à ses Seigneurs & Gentilshom-
mes qu'ils se missent à courir après le larron,
qui avoit occis son fils, car si je le puis ten-
ir jamais de mes mains n'échappera que
mourir au le faire. Alors de tous costés
s'armèrent seigneurs, même le Comte
s'arma, & monta sur le meilleur cheval
qu'il eut, si sortit de la Ville à grand com-
pagnie de gens & s'éparcherent parmi les
champs en demandant à ceux qui les ren-
controient, si ils n'auroient point rencontré
Croissant; mais oncques ne sceurent en-
querre ne demander qu'une seule nouvel-
le certaine leur en fust dite, excepté qu'un
homme qui l'avoit rencontré à 15 lieues
par delà, lequel s'en alloit en grand hâte;
Quand le Comte entendit que la peine
seroit perdue de plus querir ni chercher,
ils s'en allerent devers la Ville de Nisse
bien dolen & courroucé, & dit qu'il étoit
bien courroucé de la mort de son fils,
& aussi disoit il de Croissant, que c'étoit le
plus hardi Chevalier qu'on eust seu trou-
ver & le plus sage, si dis, que plutôt à Dieu
que entre lui & moi fut bon accord fait,
afin que ma fille eust en mariage, & qu'a-
près moi il eut ma terre, il y eut plusieurs
de ses gens qui lui dirent; ha! sire, laissez le
aller, car mieux semble un ennemi qu'un
homme, trop est fier & cruel, non plus lui
est d'occir un homme comme il seroit à un
autre de boire vin, laissez le aller, qu'à mal-
heure fut il onc né: alors le Comte Remon
retra dedans la ville, bien courroucé pour

la mort de son fils, & de ce qu'aussi estoit advenu, à Croissant, quand il fut descendu en son Palais il fit enterrer son fils & lui fit faire telle service qu'à lui appartenoit, bien grand deuil demena le Duc de Calabre son frere, & tous les Barons & Chevaliers qui là estoient; mais ils ne sçavoient comme la chose étoit allée: la belle fille du Comte Remus demena grand deuil pour l'amour de Croissant lequel elle cuidoit avoir à mari. A tant vous iurrai à parler d'eux & retournerai à Croissant.

Comme Croissant arriva aux Faubourgs d'une petite Ville qui se nommoit Florentole, & se logea avec russiens, lesquels pour le débat qui s'esmeut les occis, & s'enfuit, & comment il vint à Rome, où il ne trouva personne qui lui voulust donner un morceau de pain, & comme il alla coucher en un vieux Palais sur une botte d'estrain.

Quand Croissant fut parti de Nisse, & qu'il se vit à pied, il fit ses regrets en priant Dieu que de lui voulût avoir pitié, il chemina trois jours & trois nuits sans qu'il beust ne mangeast, fors un peu de pain & d'eau, & avoit telle faim qu'à grand peine se pouvoit soutenir sur ses pieds: il chemina tant qu'il arriva à Florentole: si regarda un hostel qui sembloit une taverne & dit que s'il devoit être déceppé, il iroit pour boire & pour manger en payant son escot, mieux lui eust vallu passer outre, car en grand peril se va mettre comme vous entendrez ci-après; il approcha de l'hostel & ouit qu'en la cuisine on étoit fort embelesné, il vint en une chambre où étoit éloigné du feu en laquelle étoient six brigans qui bien étoient pourvus pour le soupé, quand Croissant vit ce il entra dedans, & demanda si on le logeroit bien, l'hôte répondit qu'ouy: alors Croissant entra dedans puis les russiens vinrent à l'encontre de lui

disant que bien fat-il veau, puis dirent l'un à l'autre, ce gros estradiot nous est bien veau pour payer notre escot. Croissant leur demanda s'il souperoit bien avec eux, ils respondirent qu'ouy, lors s'assirent à table & firent bonne chere: quand ils eurent souppé & bien furent rechauffés, l'hôte dit qu'il étoit temps de compter, alors les russiens dirent: dites-nous combien nous payons par testes: Seigneurs, dit l'hôte, vous devez 12 sols pour tous, regardez de payer chacun ce qu'il doit: lors le maître russien appella Croissant, & dit qu'il convenoit jouer aux dez pour voir qui payeroit l'escot, & Croissant répondit Seigneur, il n'est ja besoia de jouer, car moi tout seul le veux payer, les russiens dirent qu'ils estoient contents & l'en remercièrent, alors le maître russien dit, que trop bien étoit veau envers eux, & qu'il convenoit bien que par autre maniere parlât & qu'aussi ne pouvoit é. haper dit à ses compaignons: qu'il leur convenoit faire laisser sa robe, l'autre russien répondit que ses chausses & ses souliers lui convenoit laisser pour le matin avoir du poccoa, quand Croissant entendit les gloutons il fut courroucé, si leur répondit fierement que leur parler laissez, & qu'il avoit encore trois sols en son aumôsiere, lesquels il bailleroit avant que ils se ceuroçassent, alors les russiens répondirent que son prêchemant ne lui pouvoit de rien profiter & qu'il convenoit laisser sa robe: alors Croissant plein d'ire & de courroux toarna son visage vers les degrez d'une loge où sa bonne épée étoit appuyée, dont il fut bien joyeux, si courut celle part & la prit en ses mains, & la tira hastivement hors du fourreau, & revint vers les houliers lesquels tous cinq saillirent sur lui l'épée au poing: quand Croissant les vit guères ne fut ébahi, si bailla sa bonne épée à deux mains, ferit le maître

tre raffies sur la tête en si merveilleux coup qu'il le fendit jusqu'aux dents si cheat mort à terre, & puis vint à l'autre, auquel il emporta la tête jus aux épaules, alors l'hoste commença bien fort à crier aux larrons au meurtrier, mais Croissant ne lui vouloit faire mal ne douleur, néanmoins le cry fut si grand que tous ceux de la Ville sortirent & demandèrent à l'hoste que c'étoit, & il répondit que c'étoit un grand larron fort & puissant, lequel avoit occis les hommes: alors le potestat commanda que de pied & de cheval on le suivit, si se coururent tous armez; mais le potestat ne s'effroya guères, parce que le premier se vouloit être, alors de tous cotés à pied & à cheval suivirent Croissant, lequel ne tenoit le grand chemin, & outre cela il y en avoit assez qui pas ne s'échauffoient trop de le trouver, pource qu'à telle offrande recevoir ne vouloient faire presse, car trop le doutoient à trouver, alors Croissant vit qu'il étoit éloigné de la Cité, si commença à louer Dieu de ce qu'aussi étoit échappé sans danger avoir de son corps si chemisa toute la nuit & tout le jour jusques bien tard qu'il arriva dans un Bourg auquel il convint qu'il vendit son épée; parce qu'il n'avoit point d'argent pour son escot payer, il vint en son hostel où il se logea auquel il fut bien servi de tout ce qu'il vouloit à avoir puis quand ce vint au matin qu'il fallut partir il vendit son aumôsiere & en pria ce qu'il en put avoir, & chemisa tant par ses journées qu'il approcha de la Cité de Rome & vit une hostellerie où il se logea pour la nuit passer, puis quand ce vint le matin il demanda à son hoste à qui la ville étoit & qui en étoit Seigneur, l'hoste répondit que celui qui de présent en étoit Sire avoit nom Gulemart de Pullie; mais par avant qu'il y vint nous avions un jeune Seigneur qui étoit fils du noble Empereur

Ides lequel vous ressembloit bien, mais fut tant de mauvais gouvernement que tous l'avoit que son pere lui avoit laissé il descendit & donna tant que rien ne lui demeura dont il prust vivre, si m'a été co. d. depuis qu'il est en si grande pauvreté que on ne sçait si jamais reviendra, quand Croissant entendit son hoste pitoyablement commença à se plaindre en disant, las malchereux que ferai-je quand ainsi j'ai perdu le mien sans quelque recouvrance, néanmoins il ne failloit point au matin d'entendre Messe, dont y en eut assez de ceux qui le virent, qui le coururent: mais ouques semblant n'en firent, de quoi il fut bien dolent car il voyoit qu'il n'avoit plus de rien, si se pensa qu'il vendroit sa robe, & que pas ne se lairoit mourir de faim: après que son argent fut despensé il s'advisa d'aller parmi la rue pour voir s'il se verroit personne à qui il eût fait du bien pour lui demander aucune courtoisie: il s'en alla par les rues & apperçut un Bourgeois qui à des fenestres étoit lequel il courtoisément bien, Croissant tira cette part & salua le Bourgeois en lui disant: Sire ayez souvenirance d'un pauvre chetif à qui fortune est contraire, & qui le rem. passé vous a fait du bien, quand le Bourgeois entendit Croissant si le regarda fierement, & tost le reconnut, si apella un sien valet auquel commanda que tout plein un chaudron d'eau apartast, le valet fit ce que son Maître lui avoit commandé, lors le Bourgeois pria le chaudron & jeta l'eau sur la teste de Croissant dont son pourpoint & sa chemise furent tous mouillés, Croissant sans dire mot se nettoya, puis dit au Bourgeois que si longsement pouvoit vivre que l'offense lui seroit chere vendue. Croissant qui courroucé étoit pria le chemin devers un vieux Palais où de long tems n'y avoit demeuré personne, dont les portes étoient

LIVRE SECOND

fermée; & y avoit deux botte d'estrain toute déliées ou le coucha & s'endormit dessus tout couroucé pour le Bourgeois qui ainsi l'avoit gué, lors le Bourgeois vint vers l'Empereur Guiemart pour le flater, si le salua en disant sire je vous apporte nouvelles que Croissant fils d'Ido Empereur lequel par droit & raison doit être héritier de l'Empire que maintenant tenex est venu en ceste Ville tout nud & est habillé comme un hibout, & est si grand & fort qui semble mieuz un homme pour combattre que jamais j'aye veu, & pourquoy sire, si mon conseil voulez croire vous lui ferez trancher le chef afin que de lui jamais ne seroit mémoire, quand l'Empereur eut oü dit le Bourgeois, si le regarda bien fierement disant que de ce ne lui parlait & que c'étoit un trahistre, je sçai bien que par lui tu as été enrichi, & pource d'ici en avant te commande que si hardi ne sois de te présenter devant moi, si chose est qu'il soit pauvre c'est pitié & dommage, grand mal je lui ai fait quand ses terres je tieus sans cause dont je me tiens vers Dieu coupable, aujourd'hui est Pasques que tous Chrétiens se doivent humilier vers nostre Seigneur, si est raison que je m'y apaise & que tant fasse par devers lui que de moi il soit content.

Comme l'Empereur dit au Bourgeois qui s'étoit ruffé de Croissant, & comme si y avoit porcé à boire & à manger au lieu où Croissant dormoit & du merveilleux trésor qu'il trouva en une chambre du vieux Palais & ce que par les Chevaliers lui fut dit.

Alors que le Bourgeois entendit l'Empereur il eut grand peur & s'en alla fort honteux & eut bien voulu ne s'être pas hasté d'apporter ces nouvelles à l'Empereur qui demoura pensif pour la pauvreté où étoit Croissant, si descendit de son

Palais & le vint pourmener devant le vieux Palais qui assez près du sien étoit, si regarda vers l'entrée & vit un homme dormant se pensa tantost que c'étoit Croissant car le Bourgeois lui avoit dit, quand l'Empereur le vit il lui en pria pitié, si revint en son hostel, & commanda qu'on lui apportât pain & vin, laquelle chose à son commandement fut faite, puis pria un bon manteau fourré de gris & commanda que nul ne le suivit, si s'en vint au lieu où Croissant dormoit & lui mit le vin & la viande auprès de lui sans le réveiller, puis pria le manteau duquel il couvrit Croissant, puis quand il se voulut partir il regarda sur dextre vit une porte ouverte si vit une grande clarté qui sortoit de dedans, il retourna celle part & entra dedans la chambre & la vit grande & belle à merveille, puis il y vit grande quantité d'or & d'argent, de pierres précieuses, dont il fut bien émerveillé, après vint un peu avant & choisit une image laquelle étoit de fin or & étoit aussi grande comme un enfant de 2 ans & avoit au deux yeux deux riches escarboucle qui si grande clarté jetoient que toute la chambre étoit éclairée, si la pensa-t'il emporter & vit deux Chevaliers armés sortir de la chambre l'épée au poing qui dirent à l'Empereur: Vassal gardez que si hardi ne soyez que d'emporter le trésor de céans; car il ne vous appartient en rien, Seigneurs dit l'Empereur, à qui appartient-t'il donc, à Croissant qui là seul gist sur une botte de paille lequel est pauvre & desnué, & pource si sçavoir voulez à qui le trésor appartient, prenez trois pesans d'or que voilà, puis retournez en votre Palais & faites crier que tous les pauvres viennent en votre Cour & qu'à chascun donnez un florin d'or, quand Croissant le sçaura pas se demourera derrière, alors vous jetterez les trois pesans d'or l'un deçà l'autre de là,

DE HUON DE BORDEAUX.

alors Croissant viendra & trouvera lesdits bezans, lesquels par sa bonté vous rendra, & lors vous pourrez consoître à qui le trésor appartient, & après vous lui demandez votre fille à femme, & après ce l'amenez ici & verrez qu'au trésor pourra prendre tant ce qu'il voudra, car il est sien: l'on ne trouvera ja qui voise au contraire, que prendra & emporter ne puisse. Et par ainsi en faisant ce que nous vous avons dit vous airez part audit trésor.

Comment les deux Chevaliers gardoient le trésor parlerent à l'Empereur Guiemart & lui dirent comment ils sçavoient si c'étoit Croissant & de la nouvelle que Croissant eut quand il fut éveillé du vin & de la viande qui étoit auprès de lui, & comme le Roi Guiemart fit pour éprouver Croissant, & lui donna sa fille en mariage & toute ses Terres, dont grand joye fut menée à Rome.

UN peu après que l'Empereur eut oü les deux Chevaliers, il leur certifia qu'il seroit ainsi qu'ils avoient dit, il vint au meat d'or & print les trois bezans & les mit en sa bourse, après print congé des deux Chevaliers, & en sortant vit encore Croissant qui dormoit, si ce donna grand merveilles & passa outre, & vint en son palais où il trouva ses Barons qui lui dirent d'où il venoit; mais rien ne répondit: après que tables furent mises, si s'assit au disaer. Croissant qui dans le vieux palais étoit s'éveilla en se donnant grande merveilles du manteau fourré que sur lui trouva, puis regarda qu'auprés avoit une petite nappe en laquelle étoient envelopés pain, chapeaux rosts & perdris, puis après vit une grosse bouteille pleine de vin, lors leva nostre Seigneur de ceste aventure, qu'il lui avoit envoyés, & benoit & mangra à son plaisir & s'en alla sans rien emporter même laissa le manteau dont il avoit été

couvert que onc ne l'osa emporter, & dit es lui même qu'il n'y avoit rien & s'en retourna en la Cité, & après que l'Empereur eut diés il apella cinq Sergens auxquels il dit qu'ils allassent crier par la Ville que tous pauvres qui vers l'Empereur voudroient venir, auroient chascun un florin valant dix sols, laquelle chose firent après lesdits commandement. Parquoy tous les pauvres se retirèrent vers le Palais; Croissant s'en fut aussi vers les autres pour l'aumône avoir, de laquelle il payeroit son hoste, & pource s'en alla hastivement vers le Palais avec les autres; & l'Empereur qui là étoit attendait, pour éprouver si ce que les deux Chevaliers lui avoient dit seroit chose véritable, si tira de sa bourse les trois bezans d'or, lesquels il jetta en la voye qui venoient au Palais, non pas tous ensemble; mais les espartit ça & là, assez de pauvres passèrent par là, qu'onques ne les aperçurent, mais Croissant vint avec les autres & vit entre les pieds des gueux ses bezans d'or si les amassa & aperçut que c'étoit de l'or & dit: las si c'étoit icy de l'argent il seroit à moi; mais c'est or qui appartient à l'Empereur, & pource je lui veux rendre: si s'en vint au Palais & dit: Sire, j'ai trouvé au chemin ces trois bezans d'or, lesquels je vous rends; car ils vous appartiennent: quand l'Empereur entendit le jeune vassal lui dit, soyez le bien venu, la loyauté qu'avez vous aidé à mettre au lieu où par raison devez être; car je vous donne ma fille en mariage, laquelle prendrez à femme, & avec ce vous rendrai la Couronne de l'Empereur qui par droit vous appartient quand Croissant entra dit le Roi il fut bien joyeux, si s'agenouilla à terre en le remerciant de l'honneur qu'il lui offroit, l'Empereur Roi qui bien étoit prud'homme le dressa contremont, le prit & l'emmena en un

LIVRE SECOND

chambre en laquelle il fit appareiller un bain où il fit baigner Croissant, quand il eut baigné le Roi lui fit aporter & lui fit offrir de tels draps & habits qu'à un tel prince appartenait. Lors le Roi Guimart manda querir sa fille par deux Barons qui dedans sa chambre étoit, laquelle vint au Palais au mandement de son père, moult richement accompagnée de Dames & Damoiselles qui étoient si richement accompagnées qu'elle étoit merveilleuse.

Comment le Roi Guimart fit promettre à Croissant qu'au bout de trois jours il prendroit sa fille en mariage; & comme le Roi Guimart mena Croissant au vieux Palais & lui montra le grand trésor que les deux Chevaliers lui gardoient.

OR quand le Roi Guimart vit sa fille venue au Palais la pria par la main & lui dit: ma très chère fille je vous ay trouvé un mari auquel vous êtes destinée, qui est le plus beau, le plus hardy & le mieux rapant d'épée que vistes oncques, c'est Croissant à qui cet Empire appartient, & est fils du noble Empereur Ide, lequel lui avoit laissé cet Empire, mais Croissant prit de cette Cité à peu de compagnie, si alla servir en pays étrangers, dont quand les Barons virent que sans Seigneurs estoient, ils l'envoyèrent querir & lui firent offrir de seigneur: mais puisque Croissant estoit retourné pour acquiescer mon ame je lui remettrai tout son Empire en main sans en recevoir, car je suis assez riche & puissant, pource ma fille si vous plaisir est de vous en aller vous donner en mariage, sire Croissant si son plaisir est par moi de ne pas refuser, car oncques plus belle je ne vis, quand la pucelle entendit Croissant elle fut bien joyeuse, si le regarda & lui sembla si beau que son amour fut toute esprise, car

tant plus le voit & plus elle desira la chose parfaite, lors la pucelle parla au Roi son père, & lui dit sire puisque votre plaisir & volonté est que Croissant aye en mariage, de moi pouvez faire votre volonté, car folie seroit de refuser cela, vous priez que le mariage soit hasté, car si je ne l'ai je renonce à tous mariages & je ne me mettra l'anneau au doigt, si de moi & de Croissant le mariage ne se fait quand le Roi entendit sa fille tout en risant lui dit, ma fille ne peusez pas le contraire, alors le Roi fit venir un Evêque qui essemble les fiances, & quand les trois jours furent passés & que les provisions & appareils des Noces furent faites, le Roi Guimart les fit jurer ensemble & par special fit promettre à Croissant qu'au tiers jour prendrait sa fille en mariage, ce qu'il promit & jura, alors le Roi sans plus arrester print Croissant par la main & l'emmena jusques au vieux Palais pour sçavoir & esprover si le grand trésor qui y étoit pourroit estre pris & emporté par Croissant ainsi comme les deux Chevaliers lui avoient dit, alors vindrent eux deux au vieux Palais, quand là furent venus le Roi parla à Croissant & lui dit beau fils je vous aime bien & aussi me devez porter foi puis que ma fille prenez en mariage, pource que j'ai grand fiance en vous je vous dirai ce que j'ai en pensée, il est verité qu'il y a environ quatre jours, ainsi que de la Messe étois revenu j'étais apuyé à l'une des fenestres de mon Palais, je regardois le lieu où à présent sommes auquel je vous vis demorer tout rempli de famille & de pauvreté, lors de vous me print grand pitié & vous apportai vins & viandes & les mist auprès de vous & vous couvrai d'un manteau de gris, puis vous laissai tout ceci, car pas ne vous voulions esveiller: mais ainsi que je pensois m'en retourner, je vis

DE HUON DE BORDEAUX.

un huis ouvert de cette chambre que la voyez close, de laquelle sortoit une grande clarté, alors j'allois ceste part & entrai dedans, & vis un si merveilleux trésor que jamais en sçavoit voir de pareils, puis vis une image bien riche, laquelle je pensai prendre pour porter dehors: mais ainsi qu'en ma main la tenais deux chevaliers bien armés saillirent avant, dont je fus bien effrayé; si me dirent que si hardi ne fussent qu'à l'image ne au trésor de toucher pour en emporter, & que pas n'étoit à moi, ou incontinent me tairoient: alors je leur demandai à qui étoit ce trésor: alors me dirent que c'étoit à Croissant qui dormoit là-dedans; après me commanderent que trois bezans d'or je prisse pour éprouver à qui le trésor devoit être, & me dirent que je fisses une aumône aux pauvres & que les trois bezans je jettasse à terre, par où les pauvres devoient passer, & que celui qui les trouveroit & les mettroit en sa main, se seroit à lui le trésor, & pource je vous prie que nous y allions voir pour sçavoir la verité: sire, dit Croissant, je vous prie que nous y allions voir: puis vindrent à la porte & la trouverent fermée, lors Croissant commença à dire: Seigneurs, quel êtes là dedans, je vous prie que cette porte veuillez ouvrir: si tôt Croissant ne dit le mot que la porte se fut ouverte, & trouverent deux Chevaliers chacun un espee à la main: Croissant & Guimart entreurent dedans lors les Chevaliers firent grand fête à Croissant disant, de longtemps sommes connus ici pour vous garder ce trésor que le Roi Oboron nous donna en garde, lequel nous dit qu'il vous appartenait, & personne n'y a touché si non le Roi Guimart, si en pouvez prendre & en donner où bon vous semblera: quand Croissant les entendit il fut bien joyeux, si en remercia les Chevaliers de ce qu'ainsi avoient gardé

le trésor, ils prièrent Croissant de Croissant en lui disant qu'il fut courtois, & que donna bien aux pauvres, & que à Guimart son beau père fut bon & loyal, Croissant les remercia des bons advertissemens qui lui donnoient: à tant prièrent congé & se partirent d'eux que oncques ne sçavoit que ils deviendront, dont bien furent ébahis, puis firent le signe de la Croix pour ne point avoir peur. Quand Croissant vit le trésor il fut bien joyeux, & dit que ja ne seroit épargné vers ceux qui mariteroient, ce qu'il fit; car tant en donna que tous le louèrent: après Croissant appella Guimart, & lui dit: sire, du trésor qui est ici, je veux que vous ayez la moitié: beau fils, dit Guimart, je vous en remercie, tout ce que je possède est vostre, & rien ne partirai avec vous: alors s'en partirent; mais avant ce, Croissant prit des joyaux pour donner à son Epouse: ils se partirent de la chambre du trésor & fermèrent la porte à la clef, laquelle leur fut baillée par les Chevaliers, si revindrent au palais bien joyeux où Croissant vit sa maîtresse à laquelle il donna les joyaux que de la chambre du trésor avoit apportés, laquelle bien humblement le remercia de bon cœur.

Du grand trésor qu'ils apportèrent, & comment Croissant épousa la noble Damoiselle, fille du Roi Guimart, & de la feste qui en fut faite.

ET après que le Roi Guimart & Croissant furent retournés au Palais, la Damoiselle fut prête & appareillée, & furent les deux amans épousés: puis les tables furent mises & dînèrent, quand vint après dîner, les jeunes chevaliers jousterent ensemble, puis quand ce vint à l'heure du souper, ils se mirent tous à table, & furent

LIVRE SECOND DE HUON DE BORDEAUX:

li bien se fit comme au dîner, puis quand
les d'aces furent faits, Ces flaut & son
Espece furent mises à coucher en une riche
cotte de, où ce couple accomplirent leur
désir, quand la nuit fut passée, & que le
jour fut venu l'Époux & l'Épouse se le-
vèrent, li revierent au Palais où la joit re-
commença, laquelle dura 15 jours, puis
après chacun se partit de la Cour, excepté
ceux qui étoient de bonne vie, lesquels
demeurerent ensemble & étoient réjouis,
ceux qui les aimoient: longtems furent
ensemble, & tant que par veilles le Roi
Guimart coucha au lit malade, dont il
mourut quatre jours après, mourut grand
deuil en demora Catherine sa fille, & aussi
Croissant qui mourut chèrement l'aimoient,
le Corps fut porté à la grande Eglise de S.
Pierre, où son service & ses obéques fu-
rent faites, puis fut porté & mis en la sé-

palence es pleurs & en larmes, car en son
temps avoit été très bon Prince & loyal
Jadicier, bien fut regretté ces pauvres &
pais après la mort par le consentement des
Barons Croissant fut couronné de la cou-
ronne Impériale: aussi fut donc Catherine
Empereuse. A leur commandement fut fai-
te une grande feste, & demenerent une
bonne vie tant qu'ils vesquirent.

Croissant accient & amanda la Seigneu-
rie de Rome & conquis plusieurs Royau-
mes, comme Hierusalem & toute la Syrie,
comme on le peu sçavoir plus à pleia par
le Chronique qui fut faite pour lui: mais
plus avant de lui ne feront mention, qui
plus en vaudra sçavoir caerche les livres
qui pour lui ont été faits. A tant je fais
fin de notre livre qui traite du noble Duc
de Bordeaux, & de ceux qui de lui sont
descendus. FIN.



Permission du Roy.

PAR grace de Sa Majesté accordé le 31
May 1726. signée De St. Hilaire, &
scellée, il est permis à P. Garnier Libraire
à Troyes, de faire imprimer en telle
forme, marge, caractère & autant de
Ex que bon lui semblera, & de vendre,
faire vendre, & débiter par tout notre
Royaume, pendant le tems de trois
années consécutives les petits Livres inti-
tulés: L'Histoire des quatre Fils Aymons,
de Valentin & Oson, de Huon de Bor-
deaux, les Conquistes du Grand Charlema,

gne, les Aventures de Fortunatus, &c. avec
d'elles les à tous Imprimeurs, Libraires
& autres Personnes, &c.

Registré sur le Registre VI. de la Cham-
bre Royale des Libraires & Imprimeurs de
Paris NO. 431 fol 345. conformément aux
anciens Réglemens confirmés par celui du
28 Février 1723. A Paris, le 4. Juin
1726.

D. MARIETTE, Syndic.

HISTOIRE
DE HUON
DE
BORDEAUX

PAIR DE FRANCE,
& Duc de Guienne.

CONTENANT SES FAITS ET ACTES
Héroïques, compris en deux Livres. Avec beaux
& recreatifs, que de long-tems ont été lth.
Reveu & corrigé de nouveau.



A TROYES,
Chez PIERRE GARNIER, Imprimeur-Libraire, Rue du Temple.
AVEC PERMISSION